

JOURNAL DU THÉATRE

Dans ce numéro :

THÉATRE DE PARIS

COMME AVANT MIEUX QU'AVANT

Pièce en trois actes

de **Luigi PIRANDELLO**

Adaptation française de Marie-Anne COMNÈNE

★

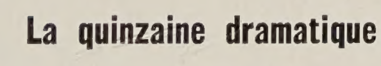
L'ÉTAU

Un acte inédit

de **Luigi PIRANDELLO**

Adaptation française de Marie-Anne COMNÈNE

★



La quinzaine dramatique

par André CAMP

Un masque de Thérèse Le Prat : SUZY PRIM

JEAN COLIN

N° 130 ★ 39, rue de Châteaudun ★ Paris (9e)





FULVIA (Suzy Prim) à Silvio GELLI (Jean Martinelli) : « *Et c'est ça le signe, vois-tu, je ne suis pas une mauvaise femme.* »

Marco MAURI (Christian Alers) à la Tante ERNESTINE (Marcelle Hainia) : « *Mais vous m'avez dit qu'ils reviendraient aujourd'hui.* »

Photos BERNAND.

Quelques scènes de « COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT »





Silvio GELLI (Jean Martinelli) à FULVIA (Suzy Prim) : « *Mais tu l'as tuée.* »

Marco MAURI (Christian Alers) à FULVIA (Suzy Prim) : « *Il m suffira que tu aies de la peine, seulement de la peine d mon amour.* »

THÉATRE DE PARIS

Pièce en trois actes
de Luigi PIRANDELLO

Adaptation française
de Marie-Anne COMNENE

Mise en scène
de Jean NEGRONI

Décors de Raymond DESHAYS

ELVIRE POPESCO et HUBERT DE MALET

présentent

COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT

DISTRIBUTION

PAR ORDRE D'ENTREE EN SCENE

DOM CAMILLE	Emile RONET
ROGHI	Serge GRAND
LA NACHERI	Florence BRIERE
JUDITH	Rose CATHERINE
FULVIA	Suzy PRIM
Marco MAURI	Christian ALERS
Silvio GELLI	Jean MARTINELLI
LE COMMIS	André BUSSON
BETTA	Gilberte DEBREUIL
La tante ERNESTINE	Marcelle HAINIA
LIVIA	Arlette THOMAS
Mme BARBERINA	Nicole REGNAULT
M. CESARINO	Georges PORTAL

★

« **Comme avant, mieux qu'avant** » est publiée avec l'autorisation des Editions Gallimard

Voir p. 25 : « Le Théâtre complet de Pirandello », 43 pièces, 10 volumes.

★

Cette pièce a été créée au Théâtre de Paris, le 25 avril 1956.

Le premier acte se passe dans un village de Valdichiana.

Le deuxième et le troisième actes dans une campagne près du lac de Côme. De nos jours.

Luigi Pirandello

Comme tout le monde ou, du moins, comme beaucoup d'écrivains, Luigi Pirandello commença par écrire des poésies et, pas plus sans doute que ces vers d'adolescent, la chose ne mériterait d'être signalée si le premier recueil qu'il publia à 22 ans — très probablement à compte d'auteur — ne portait le titre assez curieux de *Mal joyeux*, un titre qui, rétrospectivement, prend toute sa valeur et sa signification, apparaissant à la lumière de l'œuvre du grand Sicilien comme singulièrement concerté et même — pourquoi ne pas oser le dire ? — prémonitoire.

Mais celui qui devait être successivement ou concurremment philologue, essayiste, critique, professeur de lettres, romancier, fut aussi, toujours, tenté par le théâtre, et il était encore élève du lycée d'Agrigente lorsqu'il monta en plein air et interpréta avec des camarades une tragédie intitulée *Barbara* dont il était, bien entendu, l'auteur. Mais, que ce soit en Italie, en France ou ailleurs, le théâtre n'est pas seulement un art difficile, c'est aussi l'un de ceux où il faut le plus de patience et de persévérance, et si Luigi Pirandello eut son premier succès de romancier en 1904 (il avait 33 ans) avec *Feu Mathias Pascal*, il lui fallut attendre de longues années encore — dix-sept pour être précis — avant de connaître à la scène le triomphe qui amena non seulement l'Italie, mais aussi l'Europe entière à saluer en lui l'un des plus grands dramaturges modernes.

Ce triomphe, tout le monde le sait, c'est avec *Six personnages en quête d'auteur* qu'il le remporta, mais ce que l'on a peut-être tendance à oublier, c'est qu'une bonne dizaine de pièces avaient précédé le chef-d'œuvre qui lui valut de donner son nom à ce style de pensée et d'expression que l'on nomme le pirandellisme. Et il est bon de rappeler — ne serait-ce que pour redonner confiance aux jeunes auteurs malheureux et impatients — que, parmi cette dizaine de pièces, il y a des œuvres aussi importantes ou aussi intéressantes que *Cecè, Chacun sa vérité, La volupté de l'honneur, Comme avant mieux qu'avant*, etc., et que ces œuvres, que le grand public applaudit maintenant sans restriction, avaient été accueillies avec ce qu'en style de journalisme parlementaire, on appelle des « mouvements divers » : huées, bagarres, bris de fauteuils et autres joyeusetés.

A présent, enfin, surtout depuis ces dix dernières années, nul n'ignore ni ne songerait à contester le rôle très important de Luigi Pirandello dans l'histoire de la pensée critique du premier tiers du XXe siècle et celui plus important encore, décisif même, qu'il a eu et a dans l'évolution du théâtre occidental. Son apport à l'œuvre commune et combien nécessaire de dissociation et de démolition concerne spécifiquement le problème de la personnalité : *Un, personne, cent mille*, ainsi que le définit le titre de l'un de ses romans.

« L'humour », écrit dans ledit essai l'auteur des *Masques nus* (on sait que c'est là le titre significatif donné par Pirandello à l'édition définitive de ses œuvres dramatiques), « l'humour consiste dans le sentiment du contraire, provoqué par l'action particulière d'une réflexion consciente et qui ne devient pas, comme c'est d'ordinaire le cas en art, une forme de sentiment, mais bien son contraire, suivant néanmoins pas à pas le sentiment comme l'ombre suit le corps. L'artiste ordinaire ne s'occupe que du corps : l'humoriste s'occupe du corps et de l'ombre et parfois plus de l'ombre que du corps ; il note toutes les facéties de cette ombre et l'observe qui tantôt s'allonge et tantôt se ramasse comme pour se moquer du corps qui, pendant ce temps, ne se soucie pas d'elle. »

Et Pirandello dramaturge — l'interprétation que donna récemment de *Ce soir, on improvise* le « Piccolo Teatro di Milano » le prouverait s'il en était besoin — est bien cet humoriste qu'il décrit lui-même. Mais que l'on s'entende bien, humoriste étant un terme un peu galvaudé sinon carrément méprisant, un humoriste comme Sterne, Rabelais, Shaw ou, parfois, Dostoïevsky : c'est-à-dire quelqu'un qui remet en question, quelqu'un qui dérange, quelqu'un qui fait avancer, et, en l'occurrence, quelqu'un qui longtemps encore remettra en question, dérangera et fera avancer, pour le plus grand bien du théâtre et des hommes.

Michel ARNAUD.

“ L'Étau ”

« L'Etau », dont le texte est publié dans ce numéro, est une des premières pièces de Pirandello. Elle fut créée à Rome en 1911 et ce coup d'essai fut un coup de maître car cet acte contient, dans sa brièveté, plus de tragique et d'intensité que bien des drames interminables. Trois personnages, en deux cents répliques, expriment d'une manière implacable comment la femme imprudente — surprise au moment d'un baiser furtif à son amant qu'elle éclairait dans l'escalier, où le précédait le mari dont la tête ne fut pas immobile — se verra dans l'impossibilité de se disculper et se sentira prise dans l'étau des arguments les plus justes et les plus cruels, par un homme qui ne veut ni lui pardonner ni la tuer, mais qui, la privant de toutes ses raisons de vivre, puisqu'il lui refusera de revoir ses enfants qu'elle adore, ne lui laissera plus d'autre issue que le suicide.

Le coup de revolver qu'on entendra à la fin de l'acte est moins redoutable que la cruauté et la logique avec lesquelles il est imposé à la femme adultère.

Marie-Anne COMMENE.

COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT

ACTE I

Une salle de la pension Zonchi : vaste pièce d'une vieille maison que le crépi tout frais n'arrive pas à rajeunir, un haut portail vitré laisse voir au milieu une entrée assez sombre qui a, au fond à son tour, une petite porte ouverte sur l'escalier du jardin d'où l'on voit un palier avec une petite rampe de bois fort délabrée. Le fond en dehors de cette rampe se trouve être un ciel lumineux parce que la maison est située très haut sur la colline et de la terrasse on jouit d'une vue très belle sur la grande vallée, et on domine la route qui monte vers la colline et en fait deux fois le tour.

Le portail vitré est fermé et ne laisse plus entrevoir le petit vestibule parce qu'à une certaine hauteur des vitres se trouve un rideau de mousseline bleu ciel assez vilaine, rustiquement fixé sur des tringles de bois.

Dans la salle, l'arrangement habituel de la vieille pension de province, disposé avec une symétrie méticuleuse. Un poêle en faïence ; un canapé à l'ancienne mode, avec des petits fauteuils et des chaises rembourrées, ornés de coussins et broderies « maison » ; une console non moins ancienne surmontée d'une glace à cadre doré recouvert d'une gaze bleu ciel, jaunie, pour le mettre à l'abri des mouches ; des petits vases ornés de fleurs en papier ; des lithographies vulgaires un peu noircies accrochées au mur et une vieille horloge qui sonne les heures et les demies avec un son mélancolique de cloche lointaine.

Des portes latérales à droite et à gauche.

Une claire matinée de la fin d'avril.

Au lever du rideau se trouvent en scène Camillo Zonchi, le fermier Roghi, la veuve Nacheri et sa fille Judith. Les deux femmes sont sur l'escalier du jardin et regardent la vallée ; la veuve Nacheri porte un binocle, la fille Judith regarde si elle voit au loin, sur la route qui monte vers la colline, les voitures qui doivent revenir de la gare. Don Camillo Zonchi et Roghi sont dans la salle ; celui-ci assis sur une chaise près du canapé ; l'autre debout. La veuve Nacheri a près de cinquante ans, elle a une curieuse perruque ondulée très menu et de petites boucles sur le front, le tout enfermé dans un filet. Le visage maigre, anguleux, aux yeux caves, donne l'impression d'un masque tout blanc, comme poudré et laidement maquillé. Elle s'habille trop jeune, forçant sa vieille silhouette à une sveltesse ridicule et à une élégance bizarre. Elle parle brusquement et presque avec colère à son beau-frère ; avec dignité à sa fille dont elle est jalouse ; aux autres avec une importance nonchalante de dame déchue. Sa fille Judith a vingt ans : abandonnée par son mari elle est humble et négligée ; les cheveux en désordre, le visage jaune et creux et un air égaré de pauvre bête recueillie par charité. Don Camillo Zonchi a cinquante-quatre ans : il est chanoine de la collégiale et maître d'école. C'est un petit homme brun, jaunâtre, morveux, avec de petits yeux méchants. Il supporte l'outrecuidance rageuse de sa belle-sœur en grinçant des dents, humilié. Directeur de la pension, il a l'air d'un hôte de la Nacheri qu'il laisse, du moins en apparence, gouverner. Il ne porte pas de soutane, mais une longue redingote d'alpaga noir avec un col de prêtre attaché au gilet, des culottes à mi-jambes, de longs bas de laine et des boucles d'argent à ses souliers. Le fermier Roghi a la quarantaine, c'est un gros homme lourd, triste, non rasé depuis plusieurs jours. Il porte une veste de chasseur, un vieux chapeau blanc sur la tête, de grosses bottes de campagne avec des éperons.

●

DON CAMILLO, *en attente, tourné vers les femmes qui regardent vers l'escalier du jardin.* — Non, n'est-ce pas ?

ROGHI, *après une brève pause.* — C'est un peu trop tôt.

DON CAMILLO, *irrité, attendant toujours la réponse.* — Eh Judith ! c'est à toi que je parle !

LA NACHERI, *venant vers lui furieuse et distillant du poison.* — Je croyais qu'il y avait une différence entre Judith et moi, c'est à moi il me semble qu'il aurait fallu le demander, parce qu'avec ça (*En montrant son binocle et en appuyant sur les mots.*) s'il y avait quelque chose à voir, je verrais mieux qu'elle.

DON CAMILLO. — Eh non ! prenez patience, Marianne. Même avec ça (*Il montre le binocle qu'il pose sur la pointe de son nez.*) entre moi et monsieur Roghi, je vois toujours moins que lui.

ROGHI. — Ah ! oui, grâce à Dieu, la vue...

LA NACHERI. — Mais moi aussi, moi aussi ! Je n'ai pas besoin de lunettes, vous savez, ni pour lire, ni pour coudre, ni pour voir là-dedans certaines choses qui, Dieu le sait, ne devraient pas être vues !

DON CAMILLO. — Eh ! mon Dieu, Marianne ! Il n'est pas question des choses qu'on a à voir là-

dedans ; mais des voitures là-bas dans la vallée, mon Dieu, qu'on n'aperçoit pas revenir de la gare.

JUDITH, *qui continue à regarder.* — Les voilà, les voilà, j'en vois deux, mais elles descendent.

(*La Nacheri va regarder avec son binocle.*)

DON CAMILLO. — Ils descendent ? Comment peuvent-ils descendre ?

JUDITH. — Oui, en voilà une autre. C'est la voiture de Dodo.

LA NACHERI. — De Dodo ? Mais non, celle de Dodo est la première.

JUDITH. — Non, maman, regardez bien c'est la troisième.

LA NACHERI. — La première !

DON CAMILLO. — Ou la première ou la troisième si elles descendent...

LA NACHERI, *se tournant furieuse vers son beau-frère.* — Je vous dis que c'est la première !

ROGHI. — Il me paraît bien difficile de distinguer à une telle distance si c'est la première ou la troisième. On les voit d'ici toutes petites, petites et Dodo, si vous permettez, Madame, je l'ai vu partir de la place après les autres.

LA NACHERI. — Ça ne voudrait rien dire parce qu'il a un cheval, Dodo, qui est un démon comme lui. Même quand il part le dernier, il arrive toujours le premier.

JUDITH, *à sa mère en regardant toujours au loin.* — Et en effet, voyez, voyez ; il a déjà dépassé la seconde et il est en train de dépasser la première. C'est bien la preuve que c'est lui !

(*La Nacheri hausse les épaules et vient dans la salle.*)

DON CAMILLO. — Je n'en sais rien, ils sont tous en retard ce matin. A cette heure-ci d'habitude (*L'horloge sonne onze heures.*) voilà onze heures. Les autres jours à onze heures ils sont de retour et on les aperçoit au deuxième détour de la grande route sur la côte. A propos Jud... (*Il s'interrompt embarrassé cherchant à se reprendre.*) c'est-à-dire je dis...

LA NACHERI, *de nouveau furieuse, appelant.* — Judith, viens donc, accours, pour savoir ce que te demande ton oncle !

DON CAMILLO. — Mais rien, rien... Je voulais dire une chose... (*Se forçant au calme.*) Une chose justement qu'il aurait mieux aimé que je vous demande à vous.

LA NACHERI, *le bravant.* — Allons, dites, je vous écoute.

DON CAMILLO, *se tournant vers Roghi.* — J'ai indiqué au professeur, avant qu'il parte, un truc pour faire arrêter au retour la voiture en bas au-dessous du jardin pour couper la montée au raccouci au lieu de faire avec la voiture tout le tour au pas jusqu'en haut.

LA NACHERI. — Et après ?

DON CAMILLO. — Je voulais justement demander à Judith si elle s'était rappelé d'aller ouvrir la petite porte du jardin en bas.

LA NACHERI. — C'est tout ? (*Se tournant vers la fille qui se tient à l'écart toute timide.*) Eh bien, réponds à ton oncle si tu te l'es rappelé !

JUDITH, *lointaine et ennuyée.* — Mais oui, mais oui, c'est ouvert.

LA NACHERI, *avec une révérence ironique à son beau-frère, comme pour se mettre à la place de sa fille.* — C'est ouvert. Un ordre de son oncle ! Ça m'aurait étonné qu'elle ne s'en fût pas souvenue ! Si elle avait aussi bien obéi à son mari ! Je ne l'aurais pas dans la maison et sur les bras comme elle l'est, ni verte ni mûre.

ROGHI. — Mais vous êtes vraiment sûr, Don Camillo, que le professeur reviendra ce matin ? Je ne voudrais pas rester ici à l'attendre inutilement.

DON CAMILLO. — Mais comment ? Bien entendu, il va revenir !

LA NACHERI. — Je voudrais voir qu'il ne revînt pas ; ah ! j'en ai assez, vous savez.

DON CAMILLO. — Je vous en prie, Marianne.

LA NACHERI. — Assez, assez, assez !...

DON CAMILLO. — Soyez calme, il reviendra. Mais je ne vous cache pas, mon cher Roghi, qu'il me paraît difficile, pour ne pas dire impossible, qu'il veuille accepter d'aller chez vous.

ROGHI. — Même pas pour une simple consultation ?

DON CAMILLO. — Non, même pas.

ROGHI. — Je me contenterais s'il voulait seulement la voir, ma pauvre petite !

DON CAMILLO. — Et s'il accepte d'aller la voir, aussitôt dit que fait il l'opère, il la sauve !

ROGHI. — Dieu le veuille, je viendrai le chercher tout de suite avec l'automobile.

JUDITH. — La vérité, c'est qu'il est la charité personnifiée.

DON CAMILLO. — C'est vrai, mais il ne peut pas toujours, vous comprendrez après le miracle d'ici...

LA NACHERI, *coupant.* — C'est juste ! Ici, il fallait un miracle.

DON CAMILLO, *avec un regard vers sa belle-sœur. Sans prendre garde à l'interruption.* — Maintenant que tout le monde le sait, tout le monde voudrait le voir !

ROGHI. — C'est comme hier, on l'a appelé, il est allé à Sarteano, il pourrait aussi aujourd'hui ?...

DON CAMILLO. — Il ne peut pas, il a au moins vingt demandes pour ne pas dire plus.

LA NACHERI. — Eh ! il ne manquerait plus que ça que, pour être trop charitable, il nous tienne ici dans ce tohu-bohu pendant un mois.

DON CAMILLO. — Là-haut, à Merate, il a sa fille, il a ses affaires, il n'était venu ici que pour un jour.

LA NACHERI. — Et il en a passé quarante-cinq.

JUDITH. — Il semble que la fille là-haut ne sache encore rien.

ROGHI. — Ah oui, de sa mère ici ?

DON CAMILLO, *faisant un signe vers la porte de droite.* — Doucement, doucement... Elle s'est levée du lit. (*Mystérieusement à Roghi.*) Ah ! mon cher Roghi, comment nous n'avons pas tous perdu la tête, je me le demande !

ROGHI. — Avec ce juge, n'est-ce pas ?

DON CAMILLO, *irrité.* — Je juge ? Quel juge ? N'en parlons pas par pitié !

JUDITH, *toute molle et affligée.* — Un fou, vous voulez dire.

DON CAMILLO, *appuyant.* — Oui, fou à lier !

Judith, *plaintive.* — Ce qu'il nous a fait voir !

Don Camillo, *en colère, toujours appuyant.* — Le diable et son train. Tous les diables de l'enfer. Ne m'y faites pas repenser.

La Nacheri, *qui est restée immobile à regarder l'oncle et la nièce.* — Vous entendez, hein, monsieur Roghi, comme ils parlent tous les deux maintenant ?

Don Camillo, *ahuri.* — Comment parlons-nous ?

La Nacheri. — Celle-ci molle, molle. (*Lui faisant la grimace avec une voix nasillarde.*) Ce qu'il nous a fait voir ! Et lui comme le rhum qui enrichit la crème. (*Refaisant la même grimace.*) « Le diable, tous les diables de l'enfer. »

Roghi, *éclatant de rire.* — Vous avez envie de plaisanter, signora Marianna.

Don Camillo. — Oui, comme si c'était le moment... Est-ce que ce n'est pas vrai qu'on a vu le diable ici ?

La Nacheri. — Mais non, bien sûr, que le diable ne saurait habiter la maison d'un ecclésiastique comme vous. Le tremblement de terre qu'on dit, et croyez, monsieur Roghi, que je me serais bien amusé à les voir danser tous les deux, l'oncle et la nièce si, à cause d'eux, je n'avais été obligée de danser moi aussi !

Don Camillo. — Si on pouvait savoir les choses à l'avance !

La Nacheri. — On n'aurait pas grand mérite à les savoir après alors !

Don Camillo. — Est-ce que je pouvais supposer que le mari allait s'amener ici ?

La Nacheri. — Mais vous le pouviez puisque c'est vous qui l'avez appelé ici !

Don Camillo. — Moi, pas du tout. Je lui ai écrit à Merate dès que j'ai eu reçu la confession, faisant ainsi mon devoir sacerdotal.

Roghi. — Ah oui, quand Madame se suicida.

Don Camillo. — Mais justement, elle a demandé à se confesser pour mourir en paix avec tous, elle a demandé par mon intermédiaire à son mari de lui pardonner le passé. Vous me direz que le professeur pouvait répondre à ma lettre par une autre lettre. Mais non, par simple bonté d'âme, il a préféré venir et apporter le pardon avec sa présence.

Roghi. — Et il a trouvé ici l'autre ?

Don Camillo. — Qui nous était tombé dessus de Pérouse dès l'aube quelques heures après que Madame s'était blessée. Dans la confusion, à vrai dire, on ne l'avait même pas vu.

Judith. — Nous ne savions pas qui était cette dame...

Don Camillo. — On le vit, lui, autour du lit, qui pleurait, pleurait, comme je n'ai jamais vu personne pleurer !

Roghi. — Et bien sûr, son amant !

La Nacheri. — Son amant ! Un de ses amants. Le dernier en date.

Roghi. — Ah ! vous croyez que Madame... je veux dire... est tombée si bas.

La Nacheri. — Mais oui, mais oui, pas grand-chose, allez.

Judith. — Doucement, je t'en supplie !

La Nacheri. — Oh ! que de scrupules ! Il n'y a pas besoin d'avoir tant d'égards.

Don Camillo. — Tout au moins pour le professeur.

La Nacheri. — Oui, qui paiera les frais, l'ennui, personne ne le paiera, bien sûr, et le dérangement de deux mois bientôt.

Don Camillo. — Oh ! que de raisonnements ! (*Puis hypocritement à Roghi.*) Madame avait abandonné le foyer depuis treize ans... (*Coupant sa phrase et fermant les yeux avec un geste indulgent.*)

La Nacheri, *refaisant laidement l'air apitoyé de son beau-frère. Et tout de suite scandant.* — Oui, après cet exemple, mon cher, nous avons tous une envie, mais une envie de nous faire mal avec l'indulgence et la pitié, avec l'espoir que Dieu voudra nous en tenir compte là-haut parce qu'ici-bas les hommes, je vous assure, ne font que se moquer de nous !

Don Camillo. — Mais ce n'est pas vrai.

La Nacheri, *scandant toujours.* — Oh ! il y en a, je vous dis, des pays dans le Valdichiana et des pensions ici pour la saison des eaux. Il n'y a pas seulement la mienne. Eh bien, c'est ici que devait tomber cette dame. Ici, chez nous par votre faute, n'est-ce pas ? (*Elle montre le beau-frère.*) La vôtre et celle de celle-ci. (*Elle montre la fille.*)

Judith. — C'est toujours moi la coupable...

La Nacheri. — Si ce n'était pas parole d'évangile pour toi tout ce que dit ton oncle, et c'est ainsi, vous comprenez, que tous les malheurs à la fin s'accumulent ici ! Ah ! mon Dieu, rien ne mûrira jamais ici. (*En chantonnant.*) Il y a trop de branches !

Don Camillo. — Je l'ai vue arriver un soir en voiture justement avec Dodo. Toute seule, effacée, une petite valise à la main... Je revenais de l'école...

La Nacheri. — Je n'y étais pas, moi.

Judith. — Mais nous avons bien dit, maman, que la pension n'était pas encore ouverte aux étrangers.

La Nacheri. — Et alors, il ne fallait pas l'accepter !

Don Camillo. — Il faisait nuit, une dame seule, elle insistait nous demandant une chambre seulement pour une nuit...

Judith, *secouant les mains.* — Et la nuit...

La Nacheri. — Un de ces bruits, ma chère, dans le silence de la maison qui me fit sursauter dans mon lit !

Roghi. — Mais elle s'est vraiment tiré un coup de revolver dans le ventre ?

Don Camillo. — Non, elle avait visé le cœur.

La Nacheri. — C'est lui qui le suppose.

Don Camillo. — Mais oui, une main de femme... en pressant le chien du revolver, le canon s'est abaissé et elle s'est blessée au ventre.

Judith. — Nous sommes tous accourus, la pauvre sur son lit.

La Nacheri. — Oui, la pauvre !

Roghi. — Et tout de même dans cet état !

Don Camillo. — Blanche comme un linge. Elle souriait comme pour me demander pardon. Elle disait que ce n'était rien... Elle courut chercher un médecin. (*Il montre Judith.*)

Roghi. — Le docteur Balla ?

Don Camillo. — Vous savez comment il est ?

Roghi. — Si je le sais. Il est en train de me laisser mourir ma pauvre enfant !

Don Camillo. — Et en effet, là aussi, il a dit

qu'il n'y avait plus rien à faire tandis que le professeur, au contraire, prétendit que, si on l'opérait à temps, il n'y aurait pas grand risque ; tandis que, quand il l'opéra, lui, son mari, déjà tout infectée, vous comprenez, agonisante, le cas était devenu désespéré.

JUDITH. — Et cette espèce de fou, qui ne voulait pas, qui ne voulait pas !

ROGHI. — Pas possible, l'amant ne voulait pas que le mari l'opérât ?

DON CAMILLO. — Eh oui, il fit le diable à quatre, il voulait la prendre dans ses bras et l'emporter, moribonde, pour l'enlever au mari !

ROGHI. — Par exemple !

DON CAMILLO. — Parce qu'il disait que, si le mari la sauvait, elle était perdue pour lui !

JUDITH. — Il préférait la voir mourir !

ROGHI. — Et son mari ? Comment fit-il pour le supporter à côté de sa femme ?

DON CAMILLO. — Il la prit avec lui !

LA NACHERI. — Quelle histoire ?

DON CAMILLO. — Oui, comme si je n'avais pas tout fait moi pour le faire partir avant que l'autre n'arrivât, mais il n'y a pas eu moyen ! Tellement qu'il ne voulut même pas partir quand le mari arriva, après tout c'était le mari !

(*Judith à ce moment s'en va de nouveau au fond de la pièce pour surveiller l'arrivée des voitures.*)

LA NACHERI. — Et comme il lui a tenu tête, il fallait voir !

ROGHI. — Oui, n'est-ce pas ?

DON CAMILLO. — Avec le prétexte, vous comprenez, que près de la mort il n'y a plus de jalousies, et que le mari, disait-il, ne pouvait être scandalisé après treize ans de tout ce qui s'était passé depuis. On a été obligé de le renvoyer avec des agents.

JUDITH, *annonçant*. — Voilà, voilà, les voitures reviennent !

(*La Nacheri accourt.*)

DON CAMILLO. — Oh ! enfin !

JUDITH, *avec un cri d'épouvante*. — Oh ! c'est lui ! Ici de nouveau.

ROGHI. — Qui, lui ?

DON CAMILLO. — Le fou de nouveau ici ?

LA NACHERI. — Oui, oui, c'est lui, c'est lui ! Le revoici, ça recommence !

DON CAMILLO. — Mais comment a-t-il osé ? Qu'est-ce qu'il veut maintenant ?

JUDITH, *se retirant égarée*. — Il vient en courant, il vient de franchir le petit mur du jardin !

ROGHI. — Il ne manque pas de toupet !

DON CAMILLO. — Et encore une fois en l'absence du professeur. Il va encore le retrouver ici !

LA NACHERI. — Et comme il est mignon ! Il fait des gestes comme ça, comme ça. (*Elle lève les bras.*)

DON CAMILLO. — Aidez-nous par pitié, cher Roghi, il ne faut pas le laisser entrer ici chez Madame ! Allons, allons-nous-en tous de l'autre côté. (*Il montre la petite salle d'entrée et s'en va en poussant les autres dehors.*) Fermons cette porte !

(*Il referme la porte vitrée en s'en allant avec Roghi, la Nacherie et Judith ; presque en même temps s'ouvre la porte de droite et Fulvia apparait indécise, troublée, très pâle, comme une femme que l'on vient d'arracher à la mort. Elle a cependant dans les yeux quelque chose de sombre, et le visage est comme durci, pétrifié, dans un désespoir opaque. Venue ici pour mourir, dépourvue de tout, à peine sortie du lit, elle a endossé à défaut d'autre chose sa robe de vagabonde perdue qui jure avec le désespoir de son visage. Plus encore jure sa magnifique chevelure en désordre, teinte insolemment d'une couleur fauve, ardente qui l'enveloppe comme d'une flamme... Elle n'a pas eu la force d'agrafer son corsage qui est presque ouvert et elle est provocante, mais froidement parce qu'elle a un mépris évident et une véritable haine secrète pour son beau corps comme si depuis longtemps il ne lui appartenait plus et qu'elle ne sût plus comment il était, n'ayant jamais partagé qu'avec un dégoût féroce la joie que les hommes y prenaient.*

(*Elle fait quelques pas dans la salle vers la porte vitrée fermée à travers laquelle arrivent les voix excitées des deux femmes, de Don Camillo et de Roghi qui essayent d'empêcher Marco Mauri de passer. Tout d'un coup celui-ci les envoyant tous promener dans un mouvement violent surgit, ouvrant la porte et il se précipite sur Fulvia (qu'il appelle Flora) l'embrassant, la serrant contre lui frénétiquement. Il a la quarantaine. Il est brun, maigre, avec des yeux brillants, fugitifs, un peu fous : presque joyeux dans l'agitation où il est, joyeux et parlant. Le front est rond et bombé. Des cheveux de nègre, épais, crépus, mais déjà grisonnants, séparés par une raie au milieu. Des sourcils très épais. Il parle et fait des gestes de cette manière un peu théâtrale, propre à la passion exaltée : théâtrale, mais chaude et sincère qui, à un certain moment se voit elle-même et se transforme alors en colère et tombe brusquement au ton confidentiel qui, par contraste, et sans transition aucune, produit un très curieux effet.*

(*Fulvia essaye d'abord de repousser, presque haineusement, l'approche de Mauri, puis envahie, presque étouffée par cette frénésie, dans l'égarement de la faiblesse que lui a laissée la souffrance récente, elle s'évanouit et se laisse aller comme une morte entre ses bras.*)

MAURI, *se dégageant et ouvrant la porte*. — Allez-vous-en tous, je vous dis. (*Se précipitant sur Fulvia et l'embrassant.*) Flora, ma Flora, Flora, Flora, je suis libre, je reviens à toi libéré ! Je suis libéré de tout et de tous ! (*Voyant qu'elle s'abandonne dans ses bras inanimée.*) Flora, ma Flora.

(*A ce cri Don Camillo, Roghi, la Nacheri et Judith, qui sont entrés dans la salle après Mauri et atterrés par cette violence, sont restés troublés à regarder cet embrassement frénétique, accourent pleins de sollicitudes et de menaces en criant ensemble.*)

ROGHI. — Mais sapristi, vous ne voyez pas qu'elle ne tient pas debout ?

DON CAMILLO. — Qu'est-ce que c'est que ces violences ?

JUDITH. — Elle est évanouie !

MAURI. — Evanouie ? Non, non ! Flora.

DON CAMILLO, *agressif*. — Laissez-la, laissez-la et allez-vous-en vite d'ici !

MAURI, *sans l'écouter, soutenant Fulvia*. — Ma Flora..., Flora..., Flora...

Don Camillo, *aux femmes.* — Mais enlevez-la-lui. (*Judith et la Nacheri s'avancent.*)

Judith. — Donnez-la, donnez-la...

Mauri, *criant et menaçant.* — Ne la touchez surtout pas !

Don Camillo. — Elle ne vous appartient pas !

Mauri. — Elle m'appartient, elle n'appartient qu'à moi.

Don Camillo. — Ah non ! Son mari est là !

Mauri. — Qu'il vienne donc ! Où est-il ? Qu'il essaye un peu de me l'arracher des bras !

Roghi, *en voyant Fulvia dans les bras de Mauri abandonnée qui est sur le point de tomber.* — Mais étendez-la au moins ici. (*Il indique le canapé.*)

Judith, *accourant et aidant Roghi.* — Ici, venez par ici, je vous aide.

Mauri, *transportant Fulvia sur le canapé.* — Ce n'est rien, je vous dis. Elle revient à elle.

Judith. — Je vais chercher les sels. (*Elle sort par la porte de gauche et rentre peu après.*)

La Nacheri, *à son beau-frère.* — Mais qu'est-ce que vous êtes ici ? Etes-vous ou non le patron ?

Roghi, *à Don Camillo.* — C'est votre maison à la fin !

Mauri, *se levant tout droit avec des yeux furieux et criant en détachant les syllabes.* — Non, messieurs, auber-ge !

Don Camillo. — Comment, où, quand, qui vous a dit que c'était une auberge, où est-ce écrit ?

Mauri. — Sur la porte en bas : Pension Zonchi !

Don Camillo. — Oui, Monsieur, mais pension d'été. Ce n'est pas la saison actuellement, vous comprenez, c'est ma maison et je reçois qui je veux !

Mauri, *en criant.* — Ne criez pas ainsi.

Don Camillo, *étonné, ahuri.* — Ah ! par exemple, c'est moi qui crie.

Mauri. — C'est d'ailleurs inutile, je ne m'en vais pas !

Don Camillo. — Vous partirez, vous partirez, sinon...

La Nachari, *se mêlant à la conversation et terminant la phrase.* — Ce n'est pas ici votre maison !

Don Camillo, *poursuivant.* — Vous n'avez plus rien à faire ici, vous avez compris ?

(*Mauri pour toute réponse prend des mains de Judith les sels qu'elle rapporte et se penche sur Fulvia pour les lui faire respirer.*)

Mauri, *à Judith.* — Donnez, donnez.

Don Camillo, *à Roghi en le lui montrant.* — Là, voyez comme il comprend, cet homme !

Mauri, *penché sur Fulvia.* — Flora, moi je suis ici... Ici, voyons, tu es sauvée, guérie, et moi je suis libre, libre, tu sais, et je t'emporte avec moi !

Don Camillo, *décidé.* — Ah non, vous savez, pour ça je vous assure vous n'emportez personne !

Mauri. — C'est vous qui m'en empêcherez peut-être ?

Roghi, *s'avançant lui aussi.* — Je pourrais au besoin vous empêcher moi aussi !

Don Camillo. — Mais non, c'est son mari, Roghi, qui sera ici dans un moment, qui l'en empêchera.

Mauri. — Et moi je suis venu pour parler avec son mari justement.

Don Camillo. — Il vous fera jeter dehors.

Mauri. — C'est ce que nous verrons ! Elle n'a pas voulu se suicider pour lui cette femme, c'est pour moi qu'elle a voulu se tuer, et moi pour elle, oui, moi, Marco Mauri, j'ai abandonné mon poste, ma famille, ma femme, mes enfants ! (*Regardant tout le monde à la ronde, puis tourné vers Roghi.*) Voyez un peu s'il est possible que quelqu'un me détache d'elle !

Don Camillo, *voyant que Fulvia soutenue par Judith se réveille un peu.* — Mais c'est elle-même, la voici, Madame !

Mauri, *se tournant vers elle.* — Toi, Flora, tu me chasserais, toi aussi ?

(*Fulvia lève une main comme pour l'éloigner et se tourne vers Don Camillo, encore étourdie, mais déjà sombre.*)

Don Camillo. — Je vous prie de croire, Madame, qu'il est entré par force profitant de l'absence de Monsieur le Professeur !

Fulvia, *se levant.* — Que voulez-vous encore de moi, vous ?

Don Camillo. — Voyez comme je vous l'ai dit !

Mauri, *presque hors de lui.* — Flora, oh mon Dieu ! elle me dit vous.

Fulvia, *agacée, se secouant.* — Mais puisque je vous connais à peine !

Don Camillo. — Et vous l'avez trompée, cette dame, je le sais, je le sais.

Mauri, *très violent.* — Taisez-vous, je vous dis.

Don Camillo. — Trompée, oui, trompée ! C'est elle qui me l'a dit !

Mauri, *à Fulvia.* — Comment, tu me connais à peine, moi, Flora, moi qui t'ai donné toute ma vie ?

Fulvia, *dégoûtée.* — Mais finissez-en une bonne fois de parler ainsi !

Mauri, *atterré.* — Oh ! mon Dieu ! comment je parle ? Mais c'est toi plutôt, Flora.

Fulvia. — Je ne m'appelle pas Flora.

Mauri. — Fulvia, oui, Fluvia, je le sais. Mais puisque c'est toi-même qui as voulu que je t'appelle Flora.

Fulvia, *avec une cruauté méprisante.* — Et vous voulez dire aussi comment devant tout ce monde ?

Mauri, *blessé.* — Non ! moi ? Non ! Mais vraiment, alors, tu me méprises ?

Fulvia, *se rassied, sombre et murmure excédée.* — Je ne méprise personne, moi.

Mauri, *insistant.* — Parce que je t'ai trompée ?

Fulvia, *exaspérée.* — Mais non, je vous dis !

Mauri, *se tournant vers Don Camillo.* — Oui, vous m'en voulez de cela. Mais puisque j'ai crié à tout le monde ici que j'étais déchiré par un double remords, même devant ton mari je l'ai dit, ils peuvent en témoigner tous les quatre, dites-le si je n'ai pas crié, que j'étais un imposteur ; imposteur, oui imposteur, parce que lui il était venu pour pardonner, alors qu'il aurait dû se jeter à genoux devant toi pour se faire pardonner, lui, comme moi, ici, voilà ! (*Il tombe aux genoux de Fulvia.*) Parce que nous l'avons tous trompée, cette femme !

Fulvia, *elle se lève d'un coup et dit doucement, froidement, avec une fatigue désespérée.* — Mon Dieu, il ne manquait plus que ça ! Quelle nausée !

MAURI, *comme s'il se voyait avec les yeux de la femme, toujours à genoux, mais ne se décidant pas à se relever.* — Ah ! oui, quelle nausée, tu as raison ; je me vois, je m'en aperçois moi-même. (*Il se couvre le visage avec ses mains et dit en pleurant.*) Mais ce n'est pas moi, c'est ma passion, Flora. Ce n'est pas moi qui crie, c'est elle, je me dégoûte moi-même, mais je ne peux faire autrement, je ne voudrais pas crier, mais je crie ! (*Il se lève enfin résolument comme si tout d'un coup la force lui revenait.*) Je suis venu ici pour te prouver que je ne t'ai pas menti. Je t'ai dit la vérité, du moins ce qui était pour moi la vérité, parce que je n'ai jamais eu personne, moi, dans la vie, vraiment à moi ; sauf toi et pour quelques jours, vingt jours, je crois, pas plus de vingt jours dans toute une vie !

FULVIA. — Oui, ça va bien, vingt, ils sont finis et maintenant assez.

MAURI. — Non, comment finis ? Non, maintenant, Flora, qu'est finie au contraire ma trahison.

FULVIA. — Mais quelle trahison, de quelle trahison parlez-vous ?

MAURI. — De la mienne, de la mienne, c'est fini maintenant, je me suis libéré, je suis libre !

FULVIA, *en le regardant sévèrement, mais avec attention à cause d'une idée qu'elle a l'air de mûrir.* — De quoi êtes-vous libre ?

MAURI. — De disposer de moi, de tout laisser ; j'ai donné ma démission et ma femme, tu sais, elle-même m'a ouvert la porte « va-t-en » ravie.

LA NACHERIE. — Oh, par exemple !

MAURI, *se tournant vers elle vivement.* — Elle ne m'a jamais aimé ! Elle n'a jamais su que faire de moi ! Elle vit de son côté ; et richissime avec des maisons, des biens, c'est seulement par un mauvais instinct qu'elle alla la découvrir (*Indiquant Fulvia.*) là-bas à Pérouse et elle lui dit... (*Se tournant vers Fulvia qui est de nouveau assise comme absente, encore absorbée en elle-même.*) que te dit-elle ? Je ne le sais pas encore. (*Et comme Fulvia ne répond pas, il continue tourné vers les autres.*) Peut-être, comprenez-vous, elle espérait redonner la paix à une famille et elle est venue pour débarrasser tout le monde. (*Se rapprochant de Fulvia tout joyeux et se lançant dans une phrase qui lui paraît de plus en plus difficile, mais qu'il arrive à prononcer jusqu'au bout avec une audace qui tantôt fait de la peine et tantôt fait rire.*) Mais maintenant c'est fini, figure-toi que... — oui, je n'ai pas honte de le dire — elle-même de ses propres mains me donna, oui, un peu d'argent pour que je m'en aille.

FULVIA, *levant la tête tout de suite pour empêcher que les autres s'en étonnent.* — Eh bien ?

MAURI, *ahuri par cette demande inattendue.* — Eh bien, que veux-tu dire ?

FULVIA. — Que ferez-vous maintenant ?

MAURI. — Ce que je ferai ? Mais si je t'ai, j'ai tout. Je ferai un peu de tout, je me mettrai à donner des concerts... je peux. Pas dans les grandes villes, bien entendu.

FULVIA, *froide, étrange, se lève.* — Vous me ferez le plaisir de dire tout cela avec lui, avec lui dès qu'il sera de retour.

MAURI, *avec une joie impétueuse pendant que les autres demeurent ahuris.* — Moi ? à lui, lui, tu veux que je lui dise tout cela ?

FULVIA, *plus froide que jamais, se tournant vers Don Camillo.* — Il devrait déjà être là.

DON CAMILLO. — Oui, je ne comprends pas ce retard.

MAURI. — Et, joyeusement, joyeusement, je lui dirai tout. Et maintenant que tu... Je suis heureux !

FULVIA, *excédée.* — Je vous en prie, je vous en prie...

MAURI. — Mais ce n'est pas moi, Flora ? C'est toi, tu dois bien en convenir, c'est toi qui as voulu prendre les choses tellement au sérieux, faire ce que tu as fait, écoute, mais oui ! Pour ce vieux chameau-là !

ROGHI, *ne pouvant retenir son rire.* — Ah ! par exemple !

LA NACHERI, *en même temps se gargarisant.* — Ah, ah, ah, ah ! Sa femme ? Un chameau ?

DON CAMILLO. — Mais non, je vous le dis, il est fou.

MAURI, *avec un sérieux parfait.* — Un vieux chameau, je vous assure, Messieurs, neuf ans de plus que moi, gauche, paysanne, elle l'a vue ! (*Il montre Flora.*) Je l'ai épousée parce qu'elle avait un piano.

LA NACHERI, *riant plus fort.* — Ah, ah, ah, ah !

(*Le rire se communique par contagion à Roghi et à Judith.*)

MAURI, *un peu fâché.* — Pardon, Madame, si je vous le dis, c'est que c'est vrai, il n'y a pas là de quoi rire.

ROGHI, *riant toujours.* — Mais oui, nous le croyons !

MAURI. — Parce que vous ne comprenez pas ce que signifie tomber à vingt-cinq ans plein de rêves, dans un petit village plus petit et plus laid — pardon — que le vôtre, pour y pourrir quatre, cinq, dix années éternelles comme juge de paix !

ROGHI, *à Don Camillo.* — Ah ! voilà, il est vraiment juge !

DON CAMILLO, *avec une forte conviction.* — Il est fou, il est fou !

MAURI, *tout de suite sérieux.* — J'ai donné ma démission, une vie que personne de vous ne peut imaginer, toi non plus, tu sais, Flora, qui as connu pourtant toutes les horreurs de la vie ! Mais, mon Dieu, au moins ce sont des horreurs et non pas une vie faite de rien, rien ! De l'ombre, le silence d'un temps qui ne passe jamais, même pas d'eau pour boire, une eau de citerne amère, sableuse, et encore ce ne serait rien, ce silence, ce silence ! Figurez-vous qu'on entend même un souffle de vent quand il agite la corde du puits sur la place et que la poulie grince pendant que, en soi-même... Ah, ah ! Une vieille table poussiéreuse, crasseuse, encombrée de dossiers judiciaires, et une mouche qui s'y promène, lentement. C'est là, toute la vie dans cette mouche que vous êtes en train de regarder... Eh bien, imaginez que dans ce silence un jour vous entendiez le son d'un piano unique dans le village ; j'y courus comme un assoiffé ! Et, Messieurs, j'ai trouvé cette femme plus âgée que moi qui me parut très belle et très intelligente, seulement parce qu'elle avait un piano : parce que j'ai étudié la musique, vous comprenez, je n'ai jamais étudié la loi, moi, je suis un musicien, moi ! Et celle-là du jour où je l'ai épousée ne m'a plus appelé que le juge. Oui, oui, et même les enfants, quatre, grandis à la campagne qui ne savent pas lire, eux aussi, eux aussi ne m'appellent pas papa, ils m'appellent le juge comme leur mère. « Il est à la maison, le juge ? Il est rentré, le juge ! »

(*Tout le monde éclate de rire, sauf Fulvia.*)

ROGHI, *au milieu des rires.* — Ah ! çà, alors !

MAURI. — Vous riez, vous riez, moi aussi je veux bien rire, je m'en suis libéré, grand Dieu, nous étions d'accord, oui, et même avec quelques caresses et je l'aurais bien étranglée je vous assure.

DON CAMILLO, *voyant apparaître par la petite porte du jardin au fond Silvio Gelli qui s'avance au milieu des rires, consterné.* — Enfin, Dieu soit loué, voilà Monsieur le Professeur !

(*De taille haute, Silvio Gelli a environ cinquante ans, il est osseux, puissant, il porte des lunettes à branches cerclées d'or, ni barbe ni moustache, le sommet de la tête est presque chauve, de longues mèches de cheveux blondasses décolorés lui tombent en désordre sur le front et sur les tempes ; de temps en temps il les relève et garde alors pendant un instant les mains sur la tête comme dans un geste de méditation qui lui est habituel, il a l'air à la fois étourdi et soucieux d'un homme qui traverse une grave crise de conscience, mais il veut le dissimuler. C'est pourquoi soudain il demeure inerte, fermé, avec un sourire froid et mécanique comme collé à ses lèvres : expression involontaire où perce quelque chose de railleur qui est dans sa nature et qui, à son insu, affleure de quelque passion mauvaise et ancienne pas encore tout à fait éteinte en lui bien que domptée depuis longtemps. Si on le heurte un peu dans cette torpeur défensive qui est une sorte d'écran entre le monde et lui, il se trouble. Ce sourire léger devient une grimace de douleur comme s'il avait besoin que sa douleur profonde devînt physique pour la sentir. De toutes ces contractions, sa physionomie se compose l'air fatigué d'une probité qui voudrait apparaître sereine et très éloignée de ses passions qui viennent de l'agiter un moment. A son entrée Fulvia se lève, féline, avec ce même élan qui, il y a treize ans, l'a conduite à la perdition. C'est pour elle maintenant la minute suprême. Et, dans tout son aspect, il y aura la résolution ferme d'affronter cette épreuve, déjà mûrie et préparée obscurément dans la scène précédente au prix de n'importe quelle cruauté, mettant à nu sa conscience et celle de l'homme avec la sincérité le plus brutale et se servant même de la présence de son amant si fou.*)

SILVIO, *s'apercevant de la présence de Mauri qui rit avec tous les autres et voyant aussi l'air de défi de sa femme.* — Ah ! il est de nouveau ici ?

MAURI, *éclatant.* — Oui, Monsieur, et je suis venu pour...

FULVIA, *prompte, coupant, impérieuse.* — Laissez-moi parler ! (*A son mari avec précision.*) Ici de nouveau, oui, je prie l'assistance de nous laisser seuls.

DON CAMILLO. — Oh ! tout de suite, Madame, je tiens seulement à déclarer à Monsieur le Professeur...

FULVIA, *interrompant de nouveau.* — Que ce Monsieur est entré par force, ça va bien !

MAURI, *à Don Camillo, montrant Fulvia.* — Mais puisque nous sommes d'accord !

LA NACHERI, *à son beau-frère.* — Puisqu'ils sont d'accord, que d'histoires !

SILVIO, *à Fulvia.* — C'est toi qui l'as appelé ?

FULVIA. — Je ne l'ai pas appelé. Nous devons parler de cela.

SILVIO. — Je sens qu'il y a un accord...

FULVIA. — Aucun accord, ce n'est pas vrai.

MAURI. — Je suis venu de moi-même.

FULVIA. — Attendez avant de parler !

DON CAMILLO. — Et oui, oui, allons-nous-en, allons-nous-en ! (*Invitant du geste Roghi, Judith et La Nacheri à sortir.*)

LA NACHERI, *se tournant vers lui.* — Oui, oui, mais nous disons aussi à notre tour à Monsieur et à Madame que nous ici...

DON CAMILLO, *sur des charbons ardents.* — Mais non, voyons, Marianne, que dites-vous ?

LA NACHERI. — Je dis que nous sommes à la fin d'avril, n'est-ce pas et qu'avec le mois de mai commencent à arriver les étrangers pour la cure.

SILVIO. — J'espère, quant à moi, en repartir très vite, Madame.

LA NACHERI. — Vous le prescrivez, j'imagine, aussi à vos malades, Monsieur le Professeur ; maintenant nous devons remettre en ordre la pension ici.

DON CAMILLO. — Mais je ne voudrais pas que Monsieur le Professeur pût croire...

SILVIO. — Vous savez bien que j'ai des raisons impérieuses pour m'en aller au plus tôt.

ROGHI. — Mais si vous ne deviez pas aujourd'hui, Monsieur le Professeur, voilà je voudrais...

SILVIO, *montrant sa femme.* — Je vous en prie...

ROGHI. — Oui, oui, faites, faites, Monsieur le Professeur : moi, je peux attendre, j'attendrai, je reviendrai...

DON CAMILLO. — Retirons-nous, retirons-nous, maintenant... (*Il pousse dehors Roghi, La Nacheri, Judith et sort le dernier s'inclinant et refermant la porte vitrée.*)

FULVIA, *tout de suite nerveuse.* — Voilà Silvio. Ce monsieur que je connais à peine...

MAURI, *blessé, protestant.* — Mais non, Flora.

FULVIA. — Je vous ai dit de me laisser parler.

MAURI. — Mais si vous dites des choses... Permettez...

FULVIA. — Que voulez-vous que signifie pour une femme comme moi connaître un homme depuis peu ou depuis longtemps. (*Se tournant vers son mari.*) « Flora », tu as entendu, il m'appelle Flora !

MAURI, *sur un ton de reproche.* — Fulvia !

FLUVIA, *précipitamment.* — Non, non, Flora, je suis Flora. (*De nouveau à son mari.*) On m'appelle tout de suite par mon petit nom et on me tutoie.

SILVIO. — Il m'importerait vraiment beaucoup de savoir pourquoi après tout ce qui est arrivé, ce monsieur se trouve encore ici.

FULVIA. — Eh bien oui ! ce monsieur Silvio croit sincèrement que j'ai voulu me tuer pour lui et ce n'est pas vrai !

MAURI. — Ah ! ce n'est pas vrai ?

FULVIA. — Ce n'est pas vrai. Je l'ai fait pour moi, dites-lui comment et où vous m'avez connue, ça suffira pour qu'il comprenne.

SILVIO. — Mais je ne veux pas savoir.

FULVIA. — J'étais arrêtée ?

MAURI, *protestant.* — Non pas arrêtée, que dis-tu ?

FULVIA. — Un mandat d'arrêt oui, compromise dans un crime très vulgaire.

MAURI. — Mais non, n'en croyez rien, appelée seulement à la cour d'assises.

SILVIO. — Mais je vous dis que je ne veux pas le savoir !

MAURI, *poursuivant avec fougue.* — Venue seulement pour faire sa déposition, je sais, moi, ce fut à Pérouse, un mois après ma nomination là-bas, j'y étais dans la salle du juge mon collègue, ce fut dans le procès de l'assassinat d'un certain Gamba.

FULVIA. — Avec qui j'étais allée à Pérouse ?

MAURI. — Oui, un peintre...

FULVIA. — Pas du tout peintre, un misérable artisan en mosaïque de la fabrique de Murano.

MAURI. — Oui, il était venu ici pour restaurer je ne sais quelle mosaïque...

FULVIA. — Une brute qui se saoulait tous les jours.

MAURI. — Et qui la battait, la battait !

FULVIA. — On l'a trouvé mort une nuit sur la route la tête fendue.

(*Silvio Gelli se relève les cheveux sur la tête et il les retient avec les mains.*)

MAURI, *au geste de Silvio Gelli.* — Horreur, n'est-ce pas ? Elle était tombée bien bas, hein ? Mais faites-moi le plaisir de l'oublier.

FULVIA, *tout de suite et fort.* — Ne déclamez pas selon votre habitude !

MAURI, *sans prendre garde à ce que dit Fulvia, continue sur un ton plus bas tourné vers Silvio.* — Vous m'enseignez qu'il suffit d'enlever une première fois sous les yeux de tous l'habit que nous a imposé la société, essayez, vous qui souriez.

SILVIO. — Mais moi je ne souris pas.

MAURI. — Vous avez souri, essayez, essayez de voler une fois cinq francs et faites-vous prendre la main dans le sac, vous saurez m'en dire quelque chose. Mais vous ne volez pas, grâce à Dieu ? Et cette malheureuse aurait-elle fait ce qu'elle a fait si vous, son mari...

FULVIA, *coupant, fière.* — Assez, je vous défends de continuer.

SILVIO, *doucement, calme.* — Je suis venu ici...

MAURI. — Pour pardonner, nous le savons.

SILVIO, *prompte, terne et grave.* — Pour reconnaître le mal que mes anciens torts ont fait à cette femme, je ne m'attendais pas à ce que quelqu'un ici pût s'arroger le droit de me les reprocher.

MAURI, *tout de suite d'un air de défi.* — Et vous les réparez ces torts ?

FULVIA. — Attendez, vous ne savez pas ce que vous dites !

MAURI. — Non, je dis réparer, Flora, et je le dis devant lui parce que moi aussi j'ai un tort envers toi et bien que tu m'aies pardonné, je suis ici pour réparer !

FULVIA, *de l'air de quelqu'un qui ne veut pas discuter.* — Bien, ça va, je voulais te dire cela, Silvio, qu'il est prêt...

MAURI, *insistant.* — A réparer, oui, à réparer !

FULVIA, *indignée.* — Mais ne dites pas à réparer, vous me faites rire, puisque je ne vous reconnais pas ce tort dont vous vous accusez, c'est trop fort, par exemple, vous avez menti avec moi comme tant d'autres, que voulez-vous que ça me fasse ? (*Se tournant d'un coup vers son mari.*) Tu te sentais peut-être toi aussi quelque devoir envers moi puisque tu m'a sauvée. Mais non, mon ami, tu n'as aucun devoir, merci bien !

SILVIO, *ébahi.* — Comment, moi...

FULVIA, *le pressant, mais sur un ton qui veut démontrer.* — Tu es peut-être venu ici comme médecin pour m'opérer ?

SILVIO. — Non.

FULVIA. — Mais même en m'opérant (chose que personne ne te demandait de faire).

MAURI. — Je m'y suis opposé, je m'y suis opposé.

FULVIA, *sans prendre garde à Mauri.* — Moi, dans tous les cas, je ne te l'ai pas demandé, n'est-ce pas ?

SILVIO, *embarrassé, surpris, ne sachant où veut en venir cet interrogatoire.* — Non... je l'ai fait...

FULVIA, *tout de suite venant à son secours avec une étrange lucidité.* — Presque irrésistiblement, n'est-ce pas ?

SILVIO. — Te voyant dans cet état...

FULVIA. — Eh oui, j'étais presque morte, ce fut pour toi aussi un miracle, si tu savais comme je crois aux miracles !

SILVIO. — En somme, où veux-tu en venir ?

FULVIA. — Oh ! à rien, à ceci que tu ne dois pas croire toi non plus d'avoir envers moi quelque devoir pour m'avoir... disons rendue à la vie. Aucun devoir, aucun, je n'en accepte aucun ! Ni de toi ni des autres. Ni devoir ni réparations.

SILVIO. — Que comptes-tu faire, alors ?

MAURI. — Je l'emmène !

FULVIA. — Je suis ici, vous voyez... Puisque je me trouve prise entre un devoir que je reconnais inexistant et un remords que je déclare imaginaire...

SILVIO. — Tu es toujours la même.

FULVIA. — Ah ! pour ça oui, tu vois ; tu me fais vraiment plaisir : que mes cheveux teints, que mon visage de maintenant ne t'empêchent pas de me trouver encore devant toi celle d'autrefois !

SILVIO. — Mais je te vois ainsi maintenant, je ne t'ai pas vue ainsi ces jours derniers !

MAURI. — C'est parce que je suis là, moi, maintenant ?

FULVIA, *tout de suite se tournant vers lui.* — Vous n'y êtes pour rien, je vous ai déjà dit de ne pas parler. (*Se tournant de nouveau vers son mari.*) Tu m'as vue comme autrefois, pourtant tu as été tout... je ne sais pas... surpris...

SILVIO. — Moi ?

FULVIA. — Oui, troublé, incertain... En toi-même repentant, j'en suis sûre !

SILVIO. — Non, mais de quoi !

FULVIA. — Mais d'avoir fait ici sans le vouloir beaucoup plus que ce que tu t'étais proposé.

SILVIO. — Non, ce n'est pas vrai, ce n'est pas cela.

FULVIA. — Mais sérieusement, tu crois, toi, avoir beaucoup changé ?

SILVIO. — Tu pourrais me juger par le seul fait que je me trouve ici.

FULVIA. — Ah ! mais tu ne t'attendais pas à cela en venant ici.

SILVIO. — Non, ah ça non, vraiment ! sinon je ne serais pas venu.

FULVIA, *prompte, avec mépris.* — Eh bien, tu peux t'en aller.

SILVIO, *se contenant.* — Je dis que tu ne devrais pas me tenir ainsi maintenant... (*Il désigne Mauri.*)

MAURI. — Mais je sais tout, moi, je sais tout de vous.

SILVIO. — Qu'est-ce que vous savez ? Vous savez ce qu'elle vous aura dit de mes torts, mais vous ne savez pas ce que j'ai souffert à cause d'eux.

FULVIA. — Tu as vraiment beaucoup souffert ?

SILVIO. — Beaucoup, puisque je suis là. Tu ne m'obligeras pas à des aveux devant un étranger.

FULVIA. — Ah non, non, mon cher, dehors, dehors ! Parce que cet étranger, mon cher, est ici autant pour toi que pour moi.

MAURI. — Moi, je suis un étranger pour vous ? (*Il s'adresse à Fulvia.*)

SILVIO, *répondant à Fulvia.* — Pour moi, que veux-tu dire ?

FULVIA. — Oh ! d'un grand professeur comme tu es devenu maintenant on ne peut certainement l'imaginer ! J'ai presque honte moi-même de le dire, mais si je suis ici et avec celui-ci à côté de moi, voyons, tu sais bien que c'est pour toi, pour toi comme tu étais autrefois ! Que veux-tu, je peux seulement me rappeler ce temps-là, moi, quand tu jouais avec moi qui avais à peine dix-huit ans comme le chat avec la souris pour le plaisir de voir jusqu'où je serais allée et voilà jusqu'où je suis allée. Et c'est toi qui as beaucoup souffert ? Je serais curieuse de savoir comment.

SILVIO. — Je te l'ai dit comment.

FULVIA. — Non, pardon, tu m'as dit au contraire que tu n'arrives pas à souffrir.

SILVIO. — Je t'ai dit que je ne sens pas ma souffrance, que je ne la touche pas en moi, en toi, voilà ce que je t'ai dit !

FULVIA. — Ah ! oui, le vide !

SILVIO. — Tu ne peux pas comprendre, il y a des choses qu'on n'explique pas.

FULVIA. — Il n'y avait personne avec toi ? (*Elle fait allusion à sa fille et s'assombrit plus que jamais.*)

SILVIO. — Je me voyais inepte...

FULVIA. — Mais pas indigne ?

SILVIO. — Même indigne par ce que j'ai reconnu que tu étais partie à cause de moi et c'est pour cela que je n'ai pas pu arriver à le combler ce vide.

FULVIA, *avec mépris.* — Mais tu dis donc que tu as souffert à cause de moi !

SILVIO. — Pas comme tu crois et même pas en ce moment, non, c'est à cause de la vie qui est ainsi...

MAURI. — Ah ! c'est bien vrai, vous avez raison, moi aussi, vous savez.

SILVIO, *sans faire attention.* — Ici, tu te suicides... Un autre devient fou qui croit raisonner et ne décide rien...

MAURI, *en lui-même.* — La vie est brutale, ah ! je le sais bien.

SILVIO. — Je viens ici, je dis : « Elle meurt, elle veut s'en aller en paix, va, va, cours », et mon sentiment se heurte à une réalité que je ne pouvais imaginer.

FULVIA. — Que veux-tu faire maintenant ?

SILVIO. — Tu m'as mis en lutte dès mon entrée avec ce monsieur, tu ne veux pas de devoirs et tu ne veux pas de réparations. Je te vois décidée, je ne sais à quoi...

FULVIA, *avec une voix brusque comme si elle venait de découvrir quelque chose.* — Tu ne sais pas, mon ami, combien de malice tu as encore dans les yeux quand, sans le vouloir, tu vous regardes en dessous.

SILVIO, *ébahi.* — Moi ?

FULVIA. — Toi, toi, oui.

SILVIO. — Malice ?

FULVIA. — Malice, oui, malice, je m'en suis si bien aperçue quand tu t'es tourné pour regarder ainsi. (*Elle imite la façon.*)

SILVIO. — L'ennui peut-être ou la fatigue ?

FULVIA. — Non, malice, malice, celle d'autrefois. Tu dois te donner malgré toi un air devant moi, celui-ci ou un autre ; tous les hommes, vous vous donnez un air ! Mais vous oubliez comment les femmes vous ont vu quand vous ne vous le donnez plus cet air à certains moments. Je m'explique ? Et c'est pourquoi les femmes vous rient au nez quand elles voient vos airs d'hommes forts, j'en éprouve du dépit ou du dégoût, mais ce n'est pas cela qui importe maintenant.

SILVIO. — Tu tiens à me libérer de tout devoir pour te prouver vraiment si je suis ou non changé ?

FULVIA. — Non, non, pas pour cela. Mais tout de même, tu la vois, ta malice.

SILVIO. — Non, Fulvia, crois-moi, c'est seulement parce qu'une preuve de cela je ne pourrais pas te la donner.

FULVIA. — Et moi je ne la veux pas, tu ne comprends donc pas que je ne veux de toi aucune contrainte, je suis maintenant celle que je suis. Je ne veux pas profiter de ta venue en t'attachant à la vie que tu m'as rendue. De ma vie de maintenant, de ce que je suis maintenant, de tout ce qui peut m'arriver maintenant, rien ne m'importe plus, et tu serais un idiot si tu te faisais des scrupules, tu es accouru parce que tu as cru que je ne pourrais pas survivre, tant pis pour moi si je ne suis pas morte !

MAURI, *avec force.* — Mais je suis là, moi, Flora.

FULVIA, *tout de suite avec une légèreté méprisante le montrant au mari.* — Voilà, tu vois, il est là, il est là, c'est ce que je voulais te dire !

MAURI. — Oui, moi, moi, pour toi.

FULVIA, *presque atterrée.* — Par pitié, ne parlez pas d'amour ! (*A son mari.*) Prêt à me reprendre.

MAURI. — Avec moi pour toujours.

FULVIA. — Bravo, mon cher, « pour toujours », comme disent les fiancés.

MAURI, *avec force.* — Non, comme je peux seulement te le dire moi-même.

FULVIA, *expliquant à son mari.* — Il a laissé pour moi sa femme et ses enfants et aussi sa situation, n'est-ce pas ?

MAURI. — Tout, tout.

FULVIA. — Et il m'offre une très belle position. Il donnera des concerts en province, dommage que ma voix avec ma mauvaise vie se soit un peu éraillée, nous nous mettrions ensemble, il jouerait et je chanterais ! (*Elle part d'un éclat de rire strident.*)

MAURI, *blessé.* — Tu ris donc de moi ?

FULVIA. — Non, non, je crois fort à votre bravoure de pianiste.

SILVIO, *indigné.* — Tout cela n'est pas sérieux à la fin.

FULVIA. — Et cela te fait une grande impression ? A moi aucune. Je vous prie en somme de ne pas vous inquiéter pour moi, ni l'un ni l'autre. Combien de fois dois-je le dire, décidons ainsi à l'amiable. J'ai vécu pendant des années, mon cher, au jour le jour, les choses les plus indispensables m'ont manqué et les lendemains sans certitude ne m'épouvantent plus. Le destin peut s'offrir avec moi tous ses caprices. Je suis sa chose. (*Elle s'approche de son mari et le regarde avec un étrange, horrible geste de femme perdue.*) Même les tiens, tu sais ?

SILVIO, *à voix éteinte.* — Quels miens ?

FULVIA, *riant et pleurant à la fois dans une convulsion qui deviendra progressivement plus forte et d'autant plus que pour la vaincre elle se déchirera en disant d'elle-même les choses les plus cruelles.* — Mais oui, tous ceux que tu t'es offerts autrefois quand j'étais une petite fille et que tu m'apprenais des choses qui me paraissaient horribles.

SILVIO, *pour la rendre à elle-même.* — Fulvia.

FULVIA. — Elles me sont devenues familières.

SILVIO. — Fulvia, Fulvia !

FULVIA. — Oh ! tu sais, fameuses !

SILVIO. — Quelle volupté de te déchirer !

FULVIA. — Avec tes mains, oui. Je les ai fait connaître à lui aussi, tu sais, c'est pour cela qu'il est si fou de moi. (*Tout de suite se détachant au comble de l'émotion elle crie trois fois.*) Quel dégoût, quel dégoût, quel dégoût ! (*Elle continue avec une sorte de frémissement de dégoût, se serrant toute sur elle-même avec les mains aux cheveux, le visage caché dans ses bras, elle ajoute.*) Ah ! mon Dieu, quel dégoût !

(*Tout de suite Silvio et Mauri s'approchent d'elle pleins de sollicitude, bouleversés et, pendant que ce délire semble la libérer dans un tremblement convulsif, tous deux ensemble lui parlent avec excitation.*)

SILVIO. — On ne peut pas continuer ainsi.

MAURI, *suppliant.* — Mais comment, Flora ? Moi je te croyais une sainte, tu sais bien, une sainte.

FULVIA, *brusquement se levant encore toute convulsée, mais de nouveau décidée, posant ses mains sur les épaules de Mauri.* — Oui, c'est vrai vous, oui. (*Tout de suite se corrigeant et avec précision.*) Toi, oui ! Mais fais-moi le plaisir de te taire !

MAURI, *heureux, essayant de lui prendre une main pour la baiser.* — Oh ! Flora, merci.

FULVIA, *retirant sa main avec dégoût.* — Non, non, non...

MAURI. — Il me suffira que tu aies cette peine seulement de la peine de mon amour, que tu me supportes et rien d'autre : c'est si doux que cela me suffira.

FULVIA, *très vite.* — Oui, ça va bien. (*Puis se tournant vers son mari.*) Ce sera donc ainsi ; je m'en vais avec lui, tu peux repartir, mon ami, avec la conscience tranquille d'avoir accompli une bonne action.

SILVIO, *il la regarde avec des yeux pleins d'une atroce souffrance puis, faisant un grand effort pour se contenir, il dit gravement.* — Moi, je te prie, Fulvia, de me tirer de cette situation.

FULVIA. — Je te le dis sincèrement : que tu sois venu, c'est une bonne action ; de l'autre bonne action que tu as accomplie presque sans le vouloir et que tu n'avais certainement pas l'intention d'accomplir en venant, s'il se trouve pour moi quelle est un mauvais service, en conscience je te dis que je ne peux ni ne veux t'en rendre responsable, donc tu peux vraiment repartir en paix avec toi-même, et tout au plus regarde si tu le veux, je n'ai plus rien à moi et je suis vraiment une femme vulgaire, tu peux me donner un peu d'argent comme sa femme a fait avec lui. (*En indiquant Mauri.*)

MAURI, *éclatant.* — Non, pas d'argent, pas d'argent, n'accepte pas d'argent de lui, Flora.

FULVIA. — Stupide, tu ne comprends donc pas que ce n'est pas pour nous ? C'est pour lui. Plus il en donnera, mieux ça vaudra pour lui. Il est clair que (*Elle appuie sur les mots avec intention.*) malgré tous ses efforts, il lui reste encore un certain remords. Je lui propose de le liquider en argent comptant.

SILVIO, *n'en pouvant plus, avec une grande décision.* — Assez maintenant, Fulvia, assez, il faut que je te parle !

FULVIA, *avec une fureur à peine contenue et un air de menace.* — Ah ! non, tu sais, ne te risque pas à me parler de ce que je lis dans tes yeux.

MAURI, *souriant en lui-même.* — De sa fille, de sa fille.

SILVIO. — Il faut pourtant que je t'en parle.

FULVIA. — Malheur à toi si tu le fais. Tu ne vois donc pas que, depuis une heure, je me couvre de boue pour t'empêcher d'en parler ?

SILVIO. — Tu ne veux donc pas que je t'en parle ?

FULVIA. — Non.

SILVIO. — Tu me mets au défi ?

FULVIA. — Puisque tu as évité d'en parler, il y a à peine un moment.

SILVIO. — Je t'en parle maintenant.

FULVIA. — Je te défie de le faire, maintenant que je suis (*Elle passe un bras autour du cou de Mauri.*) décidée à m'en aller avec lui !

SILVIO. — Ça va bien, je m'en vais. Mais prends garde que tu perds vraiment aujourd'hui tous les droits de m'accuser !

FULVIA. — Moi ? (*Se tournant vers Mauri.*) Je l'ai accusé ? (*Se tournant vers Silvio.*) Je t'ai toujours loué, remercié, je t'ai dit de t'en aller tranquille, tu es là embarrassé, c'est toi qui insistes, tu veux parler pour te chercher des excuses que je ne te demande pas.

MAURI. — Eh oui, le miroir, toujours le miroir !

SILVIO, *provocant.* — Que parlez-vous de miroir ?

MAURI, *calme, presque souriant.* — Celui-là, mon cher Monsieur, que nous nous mettons tous devant les yeux sans le savoir. Nous le trouvons devant nous, il nous semble que c'est un autre qui nous parle et c'est nous-mêmes. J'en sais quelque chose.

SILVIO. — Vous le savez peut-être pour vous-même.

MAURI. — Pour vous aussi, pour vous aussi !

SILVIO, *à Fulvia.* — Pourquoi me jettes-tu à la face un remords que j'ai moi-même confessé et éprouvé ?

FULVIA. — Non, si tu permets, je veux te l'enlever, ce remords.

SILVIO. — Comment ? Comme ça en te roulant dans la boue ? Pour l'aviver au contraire ?

FULVIA, *avec une voix changée, une sincérité désespérée, presque découragée comme si elle était sur le point de ne plus pouvoir tenir son rôle.* — Ah ! mon Dieu, je suis restée ici tant de jours avec lui — et il l'a dit lui-même — comme j'étais autrefois — avec tout mon cœur en suspens — mon cœur d'autrefois là-bas dans ma maison — mon cœur de mère — tant de jours espérant qu'il me parlerait de ma fille, me disant à moi-même : « Attends, sois calme, il est bon... puisqu'il est venu... il va t'en parler, c'est sûr, il t'en parlera... »

SILVIO, *d'une voix forte, vibrante, comme pour briser l'émotion de Fulvia.* — Mais puisque je ne pouvais pas t'en parler !

FULVIA, *tout de suite violente et changeant de ton elle aussi.* — Et pourquoi veux-tu m'en parler maintenant ?

FULVIA. — Maintenant, je ne veux plus le savoir, ce sont des raisons pour toi.

SILVIO. — Non pas pour moi, pour ta fille.

FULVIA. — Raisons de ne pas m'en parler ? Pour elle aussi ?

SILVIO. — Uniquement pour elle.

FULVIA. — Parce qu'elle me croit morte, n'est-ce pas ? Eh oui, on le sait, vieille histoire. Qui le lui a dit ? C'est toi qui lui as dit que j'étais morte.

SILVIO. — Non, ce n'est pas moi.

FULVIA. — Elle l'a cru d'elle-même et tu le lui as laissé croire ? Ça va bien. Ça suffit, je m'en doutais. Tu veux dire que le miracle de me faire revivre pour elle, tu ne peux pas le faire.

SILVIO. — Non. Dis-le-moi, toi, si tu le crois possible. Je ne fais pas autre chose que penser à cela depuis un mois. Dès que j'ai vu la possibilité de ta guérison, tu as attendu que je t'en parle, mais je n'ai pas osé t'en parler. Que peut-on faire ? Dis-le-moi, toi. Si tu surgis à la maison comme cela, maintenant.

FULVIA, *avec horreur.* — Non, non.

SILVIO, *continuant.* — Où as-tu été pendant tout ce temps ? Et pourquoi lui a-t-on laissé croire que tu étais morte ?

FULVIA. — Ce n'est pas possible, non.

SILVIO. — Tu vois bien. Tu le dis toi-même.

FULVIA. — Et tu crois que cela me fait quelque chose ? Si j'étais morte vraiment, mais je ne suis pas morte, ce n'est pas pour moi que je dis cela, tu ne sais pas encore, mon ami, tout le miracle que tu as opéré. Je n'aurais jamais pu le croire ! Un véritable état de grâce, je suis redevenue pour l'instant comme autrefois, si tu ne peux me faire revivre pour ta fille, elle peut, elle, maintenant revivre pour moi.

SILVIO, *consterné.* — Que dis-tu, pourquoi et comment ?

FULVIA. — Elle ou une autre, si je la porte en moi, c'est la même chose.

SILVIO. — Fulvia, que dis-tu là ?

MAURI. — Comment toi, alors ?

FULVIA. — Voilà pourquoi je suis si calme. Pour cela, tu ne vois donc pas que tout le reste m'est indifférent ?

MAURI. — Tu t'es laissé reprendre par lui.

SILVIO, *se levant, libre désormais de tous les doutes et de toutes les angoisses, avec une ferme résolution.* — Oh ! dans ces conditions, n'hésitons plus !

FULVIA. — Quoi donc ?

MAURI, *presque en lui-même.* — Mais c'est une trahison.

SILVIO. — J'avais déjà pensé avant cette révélation qu'il y aurait un moyen, un seul, pour réparer.

FULVIA. — Quel moyen ? Puisque tu m'as tuée pour elle.

SILVIO. — Non, il y a un moyen. Et maintenant sans délai, il faut que tu l'acceptes quel qu'en soit la cruauté pour toi et pour moi.

FULVIA. — Et ce serait ?

SILVIO. — Tu viendras avec moi.

MAURI. — Non, Flora, ne fais pas cela, je t'en prie.

SILVIO. — Elle le fera.

FULVIA, *à Mauri pour le rassurer.* — Accordé ! (*A son mari d'un air de défi.*) Avec toi, où ?

SILVIO. — Où ? Mais à la maison.

FULVIA. — Et comment ?

SILVIO, *tout de suite avec force.* — Comme ma femme.

FULVIA. — Mais puisque la petite me croit morte.

SILVIO. — Oui, voilà, cela est dur, irréparable. Mais il faut le surmonter de la seule manière possible.

FULVIA. — Je ne comprends pas.

SILVIO. — Mais tu peux être ma femme même si en apparence tu ne peux pas être sa mère.

FULVIA. — Femme sans être mère ? Ah ! tu veux dire une autre femme.

MAURI, *vivement.* — C'est une barbarie.

FULVIA. — Mais moi je ne suis pas une autre femme.

SILVIO. — Evidemment, ce sera seulement en apparence. Tu seras quand même sa mère.

FULVIA. — Elle me croira la marâtre ?

MAURI. — N'accepte pas, Flora, n'accepte pas, c'est une barbarie.

SILVIO. — Il n'y a pas d'autre moyen. Si ceci est une barbarie, est-ce que les conditions que vous lui offrez sont meilleures ?

MAURI. — Meilleures cent mille fois. La misère avec moi, Flora, plutôt que ce déchirement d'être pour ta fille une autre.

SILVIO. — Si tu peux le supporter...

FULVIA, *très vite, avec mépris, mais déjà préoccupée.* — Mais, ce n'est pas cela, je supporte tout, moi ! Puisqu'elle est ma fille et que je ne suis pas une autre, je suis sa mère. (*Elle se lève comme si elle commençait seulement à comprendre.*) Tu me reprendrais donc avec toi ?

MAURI, *dans la stupeur.* — Et tu acceptes ?

FULVIA, *sans prendre garde à Mauri, se tournant vers son mari ou plutôt se parlant presque à elle-même.* — Mais comment ? Ah ! oui, le mariage a eu lieu, il n'y aurait besoin de rien.

SILVIO. — C'est seulement pour elle en apparence...

MAURI, *en lui-même.* — Ah ! mon Dieu, quelle trahison, se laisser reprendre par lui !

FULVIA. — Elle a déjà seize ans. Certainement, elle ne peut avoir de moi aucun souvenir.

SILVIO. — Elle avait un peu plus de trois ans.

FULVIA, *vivement, avec mépris.* — Quand je mourus... (*Puis se reprenant.*) mais les autres ils me reconnaîtront peut-être ?

SILVIO. — Personne. Là où j'habite maintenant à la campagne ; c'est d'ailleurs sans importance, nous changerons de village.

MAURI, *décidé.* — Ainsi pour moi, Flora, tout est fini ? C'est impossible, je t'assure, c'est impossible.

FULVIA, *se secouant agacée.* — Mais que voulez-vous ?

MAURI, *terrible.* — Comment, qu'est-ce que je veux et comment voulez-vous que je vive, qu'est-ce que je deviens sans toi ?

SILVIO, *s'avançant.* — Vous devriez comprendre qu'il n'est plus temps de parler ainsi.

MAURI. — J'ai brisé, détruit ma vie pour elle.

FULVIA, *l'interrompant, tournée vers son mari.* — Laisse, attends, je vais vous parler.

MAURI, *l'embrassant avec frénésie.* — Je ne veux rien entendre. Tu es à moi, je ne te laisse pas.

SILVIO, *s'approchant pour la lui arracher.* — Ah ! la violence maintenant ?

FULVIA, *se dégageant.* — Laissez-moi.

MAURI. — Je ne te laisse pas, je ne la laisse pas.

FULVIA, *parvenant à se dégager et le repoussant.* — Laissez-moi, je vous dis.

SILVIO. — Sortez, sortez, hors d'ici.

MAURI, *éclatant en sanglots désespérés.* — Mais par pitié au moins.

FULVIA, *violente.* — Quelle pitié ? Puisque j'avais déjà rompu tout lien avec vous.

MAURI. — Mais moi non, moi pas.

FULVIA. — Ces larmes maintenant sont vraiment de trop.

MAURI, *brisé.* — Une vie... comme si je n'étais pas un être humain, moi. Tu me brises et tu dis que suis de trop. (*Il retombe assis comme brisé vraiment et sanglotant toujours.*)

SILVIO. — Allons, allons, ça suffit...

FULVIA, *faisant un signe à Silvio et s'approchant de Mauri.* — Un peu de charité, il faut se séparer avec amitié !

RIDEAU

ACTE II

Une salle dans la villa du docteur Silvio Gelli, dans un des villages autour du lac de Côme. La salle est vaste, claire de tout l'azur qui la pénètre et qu'on aperçoit au milieu des branches.

Le décor est d'une couleur délicate, très aristocratique, mais non pas nouveau afin que Fulvia Gelli puisse le reconnaître comme celui que, treize ans plus tôt, elle laissa dans une autre maison. Au fond est une véranda par laquelle on descend dans le jardin. Deux portes latérales à droite. La grande porte à gauche. Depuis le premier acte, quatre mois sont passés ; on est au mois d'août.

Au lever du rideau se trouvent en scène Fulvia, la gouvernante Betta et un commis de magasin. Fulvia est vêtue d'une riche robe d'intérieur, très gaie, très estivale, elle a encore ses cheveux de feu, mais arrangés dans une coiffure très simple. Elle n'a plus cette sombre pâleur du premier acte, elle semble rassérénée. La vieille gouvernante Betta a presque l'air d'une dame ; elle est, avec les deux autres, auprès d'une table et elle l'examine avec ses lunettes, elle palpe, elle tourne et retourne les échantillons de toile blancs ou de couleur bleu pâle, rose, mauve pâle et les différentes dentelles que le commis de magasin a apportés avec lui dans une grande boîte de toile cirée cerclée de courroies et posée sur une chaise à côté de la table.

LE COMMIS. — Bien, si Madame veut vraiment prendre la peine...

FULVIA. — Mais non, ce ne sera pas une peine.

LE COMMIS. — Je comprends, pardon, pour une mère. Mais ce sera un peu long, je me permets de vous le faire remarquer. Préparer vous-même tout un trousseau de bébé.

FULVIA. — Cela m'aidera à passer le temps.

LE COMMIS. — Je comprends. Je disais seulement parce que nous en avons tellement de tout prêts au magasin, des merveilles, vous savez. Tous assortis et tout à fait ravissants.

FULVIA, *à Betta, qui examine une toile.* — Qu'en pensez-vous de celle-ci ?

BETTA. — Ah ! elle est molle, c'est un chiffon.

LE COMMIS. — C'est ce que nous appelons de la la pellicule d'œuf surfine. On fait maintenant des trousseaux entiers avec cette étoffe ou bien en nansouk.

BETTA, *jouant sur les mots.* — C'est peut-être du nansu, je ne sais pas, mais elle est molle, une chiffe.

LE COMMIS, *piqué.* — Non, permettez, j'ai dit que c'était une peau d'œuf.

BETTA. — Peau d'œuf, si vous voulez, mais très molle.

LE COMMIS. — Mais non, voyons, elle est légère, souple, bien sûr, pour la peau tendre d'un nouveau-né, mais très résistante, je vous la garantis.

FULVIA. — Peut-être, mais de toute façon, ce n'est pas ce que je cherchais. Il y avait autrefois une toile aussi fine, aussi douce, mais bien plus solide.

LE COMMIS. — Madame veut peut-être parler du « Cambri ».

BETTA. — Mais bien sûr, les anciennes mousselines.

FULVIA. — Non, non pas du « Cambri ».

LE COMMIS. — De la batiste de lin, de la batiste de coton ?

FULVIA. — Je ne sais pas, je vais vous la montrer. Soyez gentille, Betta, montez. Livia en conserve encore dans cette vieille commode, vous savez.

BETTA. — Je sais.

FULVIA. — Il y a là quelques échantillons de son petit trousseau de bébé, je les ai vus.

BETTA. — Oui, Madame, j'y vais.

FULVIA. — Non, faites mieux ; attendez, ne lui dites rien. Priez-la de descendre ici un moment.

BETTA. — Bien, Madame. (*Elle s'en va par la deuxième porte à droite.*)

FULVIA. — Vous verrez quelle souplesse et quelle solidité en même temps.

LE COMMIS. — Oui, mais une fois lavé ce nansouk, vous ne sauriez croire comme son grain se resserre, Madame ? Et croyez que quant à la souplesse rien n'est comparable à ce que nous appelons de la pellicule d'œuf.

FULVIA. — En tout cas nous sommes d'accord pour ces batistes de couleur. Si vous aviez un mauve plus pâle...

LE COMMIS. — Oui, Madame, nous en avons au magasin. Mais il me semble que celui-ci aussi va très bien.

FULVIA. — Et quant aux valenciennes non, vraiment non, elles ne vont pas.

LE COMMIS. — Et je sais bien, c'est lamentable, je vous assure. Les conditions actuelles du marché...

(*Par la deuxième porte à droite entre Livia, elle n'a guère plus de seize ans, elle est grave, sévère. Elle se trouble toutes les fois qu'elle fait un effort pour regarder quelqu'un en face. Elle est étrangement vêtue d'une robe de grand deuil. Fulvia ne s'est pas aperçue qu'elle était entrée.*)

LIVIA. — Tu m'as fait appeler ?

FULVIA, *se tournant à peine*. — Ah ! oui, Livia, viens. (*La voyant ainsi vêtue de noir et s'étonnant.*) Oh ! pourquoi es-tu ainsi habillée ?

(*Livia baisse les yeux et ne répond pas.*)

FULVIA, *se rappelant soudain*. — Ah ! oui, oui, oui, pardonne-moi, tu sais. (*Changeant d'idée.*) Eh ! bien, alors, rien, rien...

LIVIA, *froide*. — Que voulais-tu ?

FULVIA. — Rien, va tout de suite à l'église.

LIVIA. — Seulement dans un moment. Le curé a dit qu'il ne pouvait pas avant onze heures.

FULVIA. — Vous finirez tard alors. Trois messes.

LIVIA. — Moi je n'en voulais que deux.

FULVIA, *très vite sur un ton de reproche, mais très douce et comme blessée*. — Non, Livia, il ne faut pas faire de la peine à ton père. Je ne parle pas de moi.

LIVIA. — Je n'en voulais que deux justement pour ne pas te déplaire. (*Elle dira cela avec une attention bienveillante, mais avec une intention d'injure pour elle.*)

FULVIA, *avec amertume*. — Mais qu'est-ce qui pourrait bien me faire de la peine sinon la pensée que tu puisses le croire. Il y a eu trois messes chaque année, il y en aura trois cette année et ton père ira avec toi.

LIVIA. — Je ne sais pas s'il voudra venir.

FULVIA. — Il t'accompagnera, c'est moi qui le lui demanderai. J'étais ici en train de choisir la toile pour le petit trousseau.

LIVIA, *détachée comme pour quelque chose qui ne la regarde absolument pas*. — Ah !...

FULVIA, *ne pouvant pas ne pas voir l'attitude de Livia*. — Eh ! bien, va, je n'avais pas besoin de toi. (*Et voyant que Livia s'en va sans rien dire elle ajoute irritée changeant subitement de ton et d'humeur.*) Je voudrais que tu me laisses au moins pour quelque temps la clé de ce coffre où se trouve ce qui reste de ton petit trousseau d'enfant.

LIVIA. — Entendu, je te la donnerai. (*Elle sort par la deuxième porte à droite.*)

FULVIA, *au commis qui, pendant ce temps, avait replié et mis dans la boîte échantillons et dentelles*. — Pardon...

LE COMMIS. — Oh ! Madame, je vous en prie.

FULVIA. — Pour en finir restons-en au nansouk, je prends le nansouk.

LE COMMIS. — Ah ! très bien, croyez-moi, Madame, c'est le meilleur choix.

FULVIA. — La quantité je vous l'ai dite.

LE COMMIS. — Très bien, je l'ai déjà notée, je vous enverrai le tout dans la journée. J'ai l'honneur de vous saluer, Madame.

FULVIA. — Au revoir.

(*Le commis portant sa boîte sort par la porte de service pendant que par la deuxième porte à droite Betta revient sur la scène.*)

FULVIA, *en la voyant, tout de suite sur un ton ironique*. — Vous faites donc dire vous aussi une messe pour l'âme de la défunte ?

BETTA, *en vieux renard*. — Pardonnez-moi, Madame, c'est maintenant l'usage tous les ans en ce même jour... Pardonnez-moi.

FULVIA, *dégoûtée, sévère*. — Et pourquoi voulez-vous que je vous pardonne ?

BETTA. — Mais parce que peut-être cette année on aurait pu ne pas le faire savoir à Madame.

FULVIA. — Vous avez donc le sentiment qu'il y a quelque chose de mal dans cela ?

BETTA. — Non, Madame. On le fait pour la pauvre enfant.

FULVIA. — Ah ! c'est pour elle ? Ce n'est donc pas pour vous-même ? Ni pour votre maîtresse, morte ?

BETTA. — Pour moi aussi, Madame, et pour ma pauvre maîtresse. C'est la coutume comme je vous le dis.

FULVIA. — Tous les ans depuis qu'elle est morte ?

BETTA. — Tous les ans, oui, Madame. Sa fille une, moi une et Monsieur une.

FULVIA. — Livia aussi, depuis lors ?

BETTA. — Eh ! oui, elle la première.

FULVIA. — Ah ! ça non, je crois, vous ne comptez pas bien, ma chère Betta, Livia devait être bien petite et ne pouvait penser alors à faire dire des messes. A moins que vous n'y ayez pensé vous-même à sa place ou son père.

BETTA, *embarrassée*. — Oui, vraiment, c'est peut-être son père.

FULVIA, *riant*. — Comment ? Vous devriez vous rappeler. Puisque vous avez toujours été ici. Elle est morte dans vos bras, je crois, votre maîtresse !

(*Silvio Gelli, qui était de l'autre côté à parler avec Livia, entre en ce moment par la première porte à droite, il entend les derniers mots de Fulvia et tout de suite consterné, craignant qu'elle ne soit sur le point de dévoiler son secret, la rappelle.*)

SILVIO. — Fulvia. (*Mais tout de suite il s'arrête, interdit, trahi par le premier élan qui lui a fait venir sur les lèvres le vrai nom de sa femme.*)

FULVIA, *tout de suite se tournant vers lui. Réparant avec une joie malicieuse*. — Qui appelles-tu Fulvia ? Oh ! mon Dieu, je cromprends que c'est aujourd'hui l'anniversaire, mais que tu y penses vraiment au point de m'appeler par son nom, cela me paraît excessif.

SILVIO. — Pardon, oui, tu as raison.

FULVIA. — Ce n'est rien, mon ami, c'est bien pour elle. Les noms surajoutés on les oublie. On m'appelle Flora, vous savez, Betta ? Un affreux nom vraiment, un nom de chienne. Il m'a appelée Francesca avec mon deuxième nom. (*A son mari.*) Il faut que tu t'en souviennes, mon ami. (*Elle le regarde et le voit consterné en attente.*) Oui, je suis en train de réparer, avec la meilleure grâce que je peux, ta gaffe.

SILVIO, *un peu irrité et lui faisant sentir que ce n'est pas à cause de cela qu'il est consterné*. — Oui, ça va bien, mais...

FULVIA, *comprenant*. — Rien, nous parlions des trois messes d'aujourd'hui... (*A Betta.*) Livia ne vous a rien donné pour moi ?

SILVIO, *vif*. — Je venais justement pour cela.

FULVIA, *se troublant, s'excitant.* — Elle ne veut pas me donner la clé du coffre ?

SILVIO, *à Betta.* — Allez vite, Betta, je crois que Livia a besoin de vous.

FULVIA. — Elle est peut-être en train de pleurer parce que je la lui avais demandée ?

SILVIO, *à Betta qui hésite à s'en aller.* — Allez, je vous dis.

(*Betta s'en va par la deuxième porte à droite.*)

FULVIA, *commençant tout de suite, indignée.* — Ecoute, non, vraiment, pas ça.

SILVIO. — Veux-tu me laisser parler ?

FULVIA. — J'ai fait transporter moi-même dans sa chambre, voyant qu'elle le souhaitait, les anciens meubles de notre chambre à coucher et je lui en ai remis les clés.

SILVIO. — C'est vrai, oui.

FULVIA, *continuant avec fougue et de plus en plus passionnée.* — Et pourtant j'avais tant besoin, moi aussi, de les revoir autour de moi, ces meubles.

SILVIO. — Mais tu dois comprendre...

FULVIA, *vite et fort.* — Je comprends tout, mais pas ça, mon Dieu. Je l'avais fait moi-même, de mes propres mains ce petit trousseau, pour elle, avant sa naissance.

SILVIO. — Oui, oui, je sais.

FULVIA. — Tu te souviens, tu ne voulais pas, tu me l'arrachais des mains ! Le retrouver ici avec mes robes d'autrefois, ce fut pour moi... Ah ! mon Dieu, je ne sais que dire, j'y enfonçais mon visage, j'y respirais ma pureté d'alors, je la sentais vivante en moi, ici dans ma gorge, j'y pleurais dedans et je m'en rafraîchissais toute l'âme... (*Détachant.*) Bien. Je les lui ai donnés, je les ai arrachés moi-même de moi-même...

SILVIO. — Mais tu comprends...

FULVIA, *vive.* — Mais qu'est-ce que j'ai à comprendre ? Il y avait là ce commis, je voulais lui montrer la toile d'une de ces petites chemises, quel mal y avait-il ? Je n'ai pas le droit de faire cela ?

SILVIO. — Mais il ne s'agit pas de ça.

FULVIA. — Et de quoi s'agit-il ? Parce qu'elle les a portées, elle, ces petites chemises, elle ne veut pas que je les fasse pareilles ? (*Sombre, menaçante.*) Prends bien garde, je suis ta femme, c'est entendu, mais je représente ici une autre femme, elle peut penser de moi ce qu'elle voudra, mais comme mère non, tu sais, comme mère elle doit me respecter.

SILVIO. — Mais elle te respecte...

FULVIA. — Je ne dis pas sa mère à elle, non, je dis la mère de celle qui va venir, prends garde, je la défends tant que je peux parce qu'il ne me reste plus rien d'autre au monde pour me sentir encore vivante.

SILVIO. — Ne t'excite pas ainsi, par pitié.

FULVIA. — Je ne m'excite pas, non. Ce que tu as su faire pour me tuer ! (*Avec un arrêt, puis doucement secouant la tête.*) Tu as su fixer jusqu'au jour de ma mort...

SILVIO. — Mais non ; elle me l'a une fois demandé...

FULVIA. — Et toi, tout de suite la date. Et trois messes... dis-moi la vérité : ça doit être aussi toi qui as donné l'ordre à cette vieille marmotte...

SILVIO. — Ça recommence. Je te l'ai dit ! A force de le répéter, probablement pour se mettre bien avec Livia, il est facile de comprendre que cette imbécile y croit elle-même à la fin !

FULVIA. — De m'avoir tenue morte entre ses bras. (*Elle rit.*) Ah ! ah ! ah ! ah ! Au point de me faire dire en supplément une messe avec toi.

SILVIO. — Cette histoire des messes, c'est une idée de Livia, elle me l'a demandé une fois, je n'ai pas cru devoir le lui refuser.

FULVIA. — Mais puisque tu l'as toujours accompagnée à l'église.

SILVIO. — Pour lui faire plaisir. Tu sais bien que je ne vais jamais à l'église.

FULVIA. — Tu iras aujourd'hui ?

SILVIO. — Je ne crois pas.

FULVIA. — Il faut y aller.

SILVIO. — Non, je n'y vais pas.

FULVIA. — Ne me prive pas de ce spectacle, qui est au moins amusant. Posthume, posthume pour moi ! (*Insistant.*) Je l'ai dit à Livia que tu irais.

SILVIO. — Et moi je lui ai dit que je n'irais pas.

FULVIA. — Tu le fais donc exprès ?

SILVIO. — Que dis-tu ?

FULVIA. — Pour me faire détester davantage ?

SILVIO. — Elle doit le comprendre, elle aussi, elle le comprend certainement que ce sont des égards...

FULVIA, *vive, éclatant de nouveau d'un grand rire joyeux.* — Des égards que tu me dois ? Ah ! ah ! ah ! ah !

SILVIO. — Ça te va bien de rire.

FULVIA. — Mais, mon cher, il vaut bien mieux que je prenne cela en riant ! (*Elle continue à rire.*) Tu te sens ridicule toi-même vêtu de noir, contrit, à la messe pour moi qui suis ici vivante.

SILVIO. — Mais je n'ai pas fait tout ça pour moi.

FULVIA, *avec une voix changée.* — Permets, c'est maintenant que tu me dois des égards.

SILVIO. — Maintenant, pourquoi ?

FULVIA. — Parce que tout finit par se tourner contre moi !

SILVIO, *fort et avec conviction.* — Mais j'ai toujours eu l'intention de te respecter, moi, ici.

FULVIA, *prompte.* — Moi ? Ah non ! mon cher, ton imposture.

SILVIO, *ferme et grave.* — Je te prie de croire à ma sincérité.

FULVIA. — J'y crois, ah ! j'y crois, c'est en effet ce qu'il y a de plus horrible en toi : la sincérité de ton imposture ! Pour ça... Oh ! je t'en prie, ne me fais pas parler.

SILVIO. — Non, au contraire, parle, parle.

FULVIA, *encore une fois détachant les syllabes.* — Tu veux me faire du bien, n'est-ce pas ?

SILVIO, *stupéfait par ce qui lui semble une brusque diversion.* — Comment ? Mais certainement !

FULVIA, *tout de suite glacée.* — N'aie aucun égard pour moi.

SILVIO. — Mais que dis-tu ?

FULVIA. — Je dis ceci : traite-moi comme une de ces affreuses chiennes de route que le hasard aurait attachée à tes pas.

SILVIO. — Mais ce n'est pas possible !

FULVIA. — Ah ! maintenant, je le sais, tu as fait le contraire, il y a une odeur de sainteté ici qui vient de cette morte...

SILVIO, *faisant allusion à sa fille.* — Puisqu'elle n'avait pas eu de mère, il fallait au moins que dans sa pensée elle fût une sainte. Je devais la tromper, il fallait que ce fût dans la beauté.

FULVIA, *avec un élan tout de suite dompté.* — Ne dis pas cela pour moi, ce n'est pas pour moi que tu l'as fait, c'est pour toi-même, pour apaiser de quelque manière le remords de ta conscience, mais tu ne l'as pas apaisée, ta conscience, on ne l'apaise pas avec des impostures la conscience.

SILVIO. — Je t'ai déjà priée de ne plus employer ce mot.

FULVIA. — Permets ; tu m'as fait mourir et puis tu m'as sanctifiée, et puis tu t'es sanctifié toi-même et tu as tout sanctifié ici autour de toi. (*Insistant et changeant de ton encore une fois.*) Je puis admettre que ma mort pût être un mensonge nécessaire, mais puisqu'elle était si petite la vie n'avait commencé pour elle qu'avec toi seul auprès d'elle, elle t'aura peut-être parlé de sa maman plus tard quand elle est devenue grande. Puisqu'il te fallait mentir, tu pouvais même, sans le lui dire tout à fait, lui faire comprendre que ton mariage n'avait pas été heureux.

SILVIO. — En effet, oui, à en juger maintenant.

FULVIA. — Elle t'aurait aimé davantage et n'aurait rien regretté.

SILVIO. — Est-ce que je pouvais imaginer ce qui arriverait ? Vraiment étrange, tu en parles comme si tu en étais jalouse...

FULVIA. — Ah ! oui, dans le cœur de ma fille.

SILVIO. — Mais pense que c'est tout de même toi.

FULVIA. — Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai. Moi-même ? Je l'ai touché, je l'ai senti, je suis morte, morte vraiment. Je suis devant elle et je suis morte. Je ne suis plus moi-même ; celle qui est ici vivante, c'est une autre. Sa mère là-bas est morte. Je voudrais la prendre par les bras (*Elle fait allusion à Livia.*), la secouer, la regarder fixement dans les yeux et lui dire : « Non, non, crois-moi, ma chère, puisqu'elle est morte... Ils ne peuvent plus faire de mal les morts et c'est pourquoi après bien longtemps on pense d'eux seulement du bien. La mort, elle aussi, ma chère, peut être un mensonge. » (*Insistant, vibrante avec une expression presque de folle.*) Si tu savais combien de fois cette tentation m'est venue.

SILVIO. — Par pitié, Fulvia !

FULVIA. — Ne crains rien, j'y pense plus que tu ne crois. (*Un silence.*) Evidemment, avec toi ici tout dédié depuis si longtemps à la vénération de cette âme sainte, ça ne pouvait que lui sembler une trahison. Ainsi brusquement sans prévenir (*Un silence.*) d'abord oui, elle y aura pensé une fois par an (*Appuyant.*) mais ce n'est pas vrai. On oublie tout, on se fait à tout, c'est autre chose maintenant et sa jalousie à elle à cause de la morte... (*Une pause.*) C'était fatal qu'elle lui vienne. Avant, c'était elle comme elle est : dès que je suis arrivée pour vivre avec toi elle est devenue la représentante de l'autre : c'est naturel. C'est elle qui a pris sa place, elle a voulu tout ce qui lui avait appartenu, les meubles, tout, j'ai dû les lui donner moi-même, cela m'a semblé juste puisque ce mensonge est devenu réalité, ici pour tout le monde la seule réalité dans laquelle vive ta fille ; tu vois, je dis ta fille. Je ne la sens plus réellement ma fille et ne trouves-tu pas que c'est inhumain ? Il faut le tuer ce mensonge, le tuer parce que moi je suis vivante, vivante, vivante.

SILVIO. — Je t'en supplie, Fulvia. Tu as reconnu toi-même la nécessité de nous taire, pour toi aussi.

FULVIA. — Oui, pour moi ? Tu veux dissimuler pour ne pas blesser sa mère, voilà pourquoi.

SILVIO. — Mais puisque c'est toi la mère.

FULVIA. — Ce n'est pas vrai, moi je suis pour elle « celle-ci » et je ne peux pas être sa mère ! J'en suis arrivée au point d'y croire moi-même, il me semble vraiment qu'elle est fille de l'autre. C'est épouvantable. Dès le premier moment que je la revis et que je dus dominer l'élan qui me portait à l'embrasser, à la retrouver à moi sur mon cœur, les mots prudents que je fus obligée de lui dire et qu'elle m'imposa avec son attitude, cela devint aussi pour moi une réalité. Je la regarde avec ses petites épaules, avec cet air qu'elle a et je ne crois plus vraiment moi-même que ce soit moi qui aie fait ses yeux, sa bouche comme si vraiment il y avait eu ici une autre femme dont elle est sortie et que je ne suis pas, et le plus fort, c'est qu'elle-même ne le sait pas non plus. Le fantôme devenu réalité ! Elle a tué vraiment mon instinct maternel pour elle, et aujourd'hui plus que jamais parce que cet instinct vit en moi pour une autre, c'est fini, fini, je ne veux plus y penser. Qu'elle reste avec sa morte et qu'elle me laisse en paix vivante pour l'enfant qui viendra.

SILVIO. — Ne dis pas cela. Tu as été avec elle ici pendant quatre mois.

FULVIA. — A lui sourire sur un gril où tu me brûles à petit feu. Mon Dieu, c'est assez, je te dis, n'en parlons plus. (*Elle va s'étendre sur une chaise longue.*) Ce sont des discours que l'on fait et puis on n'y pense plus. Cette nuit, je me suis réveillée, je me suis mise à penser très calme. Oui, il y a cette douleur, cette chose horrible dans la vie et puis on dort et si je me réveille je peux très bien me mettre à regarder mes mains à la lumière de la lampe rose. (*Silvio, attiré en ce moment, s'approche d'elle et la contemple ainsi étendue.*) Quoi... rien... les mains... le lit... les nouveaux meubles de la chambre... la vie est toujours la même. Il y a tant de choses auxquelles je peux penser en dehors de ma douleur. (*Se secouant un peu.*) Il faut dire aussi que ce n'est pas vrai, que quand quelqu'un a de la peine, il ne pense guère à autre chose. Je pensais cette nuit... Devine ? « Ah ! comme je voudrais être joyeuse ! » Et ça c'est vraiment le signe, tu sais, que je ne suis pas une mauvaise femme...

SILVIO, *qui s'est de plus en plus approché et a continué à la contempler.* — Par pitié, mais que dis-tu ? (*Il s'approche pour lui prendre les mains.*)

FULVIA, *les lui retirant.* — Allons, dis-le, que je te plais maintenant. Parce que j'ai ces cheveux flamboyants.

SILVIO. — Mais, Fulvia, ils te vont bien, c'est vrai.

FULVIA. — Ils t'excitent ?

SILVIO. — Mais non, je t'en prie, ne dis pas cela.

FULVIA, *le voyant si près d'elle avec ses grâces ambiguës involontaires.* — Mais tu t'es trompé, ce n'est pas de cette manière que je veux être joyeuse.

(*Survient à ce moment Betta par la porte de service, très agitée.*)

BETTA, *annonçant.* — Monsieur le Professeur ! Monsieur le Professeur !

SILVIO, *se levant, ennuyé d'avoir été surpris dans ce moment d'intimité.* — Que se passe-t-il ?

BETTA. — La tante Ernestine, la tante Ernestine est arrivée ?

SILVIO, *consterné.* — Comment, ici ?

FULVIA, *avec une surprise joyeuse.* — Oh ! vraiment ? La tante Ernestine est encore vivante ?

SILVIO, *pour lui rappeler son rôle de seconde femme.* — Francesca ! (*Et tout de suite se tournant vers Betta et s'acheminant vers la porte d'entrée.*) Où est-elle ? Comment est-elle arrivée ?

FULVIA, *comme pour elle-même pendant que son mari sort avec Betta.* — Eh bien ! moi, je ne la connais pas.

BETTA, *répondant à Silvio.* — Elle est arrivée en voiture, elle est en train de payer le cocher.

SILVIO. — Allez vite, ne la faites pas entrer ici. Conduisez-la chez Livia.

BETTA. — J'y vais, oui, Monsieur. Oh ! que Mademoiselle va être contente. (*Elle se précipite par la porte de sortie.*)

SILVIO. — Il ne manquait plus que celle-là aujourd'hui.

FULVIA. — Mais comment, écoute, tu l'envoies chez Livia. C'est ma tante à moi, elle doit tout savoir.

SILVIO. — Elle sait tout, oui, mais elle sait aussi comment elle doit se comporter avec Livia.

FULVIA. — Ah ! elle aussi ?

SILVIO. — Tu sais bien comment elle est...

FULVIA. — Oh ! je l'imagine, indignée, offensée dans ses pudeurs pour t'escroquer encore quelque argent, bien que je sois morte, ensevelie...

SILVIO. — Mais qu'est-ce que nous allons faire, si elle te revoit, elle va se trahir, il faut la renvoyer tout de suite ; dire que je m'en étais débarrassé et maintenant la revoilà !

(*On entend derrière la porte de service les voix de Betta et de la tante Ernestine ; peu après, celle-ci se précipitera sur la scène au-devant de Silvio, les bras levés dans un geste tragique. C'est une maigre petite vieille, plus aigrie par les déceptions que par la misère, stupide, comme une poule et toujours à moitié ahurie comme si elle était sourde. Mais elle n'est pas sourde et cet ahurissement peut aussi être de l'hypocrisie. Elle a les cheveux teints d'un rouge horrible, elle se présente tout en grand deuil.*)

BETTA, *de l'intérieur.* — Mais non, pardon, pas ici, pas ici.

LA TANTE ERNESTINE, *de l'intérieur.* — Laissez-moi. (*Elle entre avec Betta.*) Morte. Elle est donc vraiment morte, ma pauvre nièce ?

SILVIO, *furieux et craignant que Livia l'entende de là-haut.* — Taisez-vous, bon Dieu, je vous défends de parler. (*A Betta.*) Allez-vous-en, allez et empêchez Livia de descendre.

(*Betta se sauve par la deuxième porte à droite.*)

LA TANTE ERNESTINE. — Elle doit être morte vraiment puisque tu as pu reprendre femme ! Je t'ai écrit, tu n'as jamais répondu.

SILVIO, *avec rage pour la faire taire, puis montrant Fulvia.* — La voici, mais taisez-vous.

LA TANTE ERNESTINE, *ahurie vraiment et s'apercevant de la présence de Fulvia, mais ne la reconnaissant pas et la croyant vraiment la seconde femme de Silvio.* — Oh ! pardon, je n'avais pas vu Madame. Je suis la tante de la première femme...

(*De la deuxième porte à droite surgit brusquement Livia les bras tendus vers la tante Ernestine.*)

LIVIA. — Ma tante, ma tante !

LA TANTE ERNESTINE. — Livia !

(*Elles s'embrassent étroitement, longuement.*)

LIVIA. — Ma tante !

LA TANTE ERNESTINE, *pleurant.* — Ma petite orpheline, ma pauvre petite orpheline !

SILVIO, *furieux, cherchant à rompre l'embrassement.* — Allons, ça suffit, ne me faites pas de ces scènes ici.

LA TANTE ERNESTINE. — Oui, oui, vous avez raison, par égard pour...

SILVIO. — Par égard pour rien du tout. Je veux seulement que vous vous souveniez que votre nièce est morte depuis treize ans ! (*Il appuie sur les mots pour lui faire comprendre que devant Livia il faut qu'elle continue à soutenir l'ancien rôle.*)

LA TANTE ERNESTINE, *ne comprenant pas du tout.* — Ah oui ! oui, mais pour moi maintenant...

SILVIO, *essayant tout de suite de réparer.* — Pour vous, bien sûr, la douleur est encore toute fraîche, mais souvenez-vous tout de même que pour Livia aussi bien que pour vous le malheur ne date pas d'hier, ni même d'il y a quatre mois.

LA TANTE ERNESTINE, *continuant à ne pas reconnaître Fulvia.* — Ah ! oui, oui, il y a plus de quatre mois, je vous demande pardon, Madame...

LIVIA, *fière, froide, provocante, supposant que son père a montré tant de dureté par égard pour sa nouvelle femme.* — Montons chez moi, viens, ma tante Ernestine.

LA TANTE ERNESTINE, *tout de suite.* — Oui, ma fille, ma petite orpheline, toi aussi tu es vêtue de noir... (*Et toutes deux, bras dessus, bras dessous, s'en vont par la porte de droite.*)

FULVIA, *avec une impression horrible.* — Elle ne m'a pas reconnue.

SILVIO. — C'est ma faute, tu sais, elle m'a écrit vraiment me demandant...

FULVIA. — Mais tu as vu, elle ne m'a pas reconnue.

SILVIO. — Elle doit croire...

FULVIA. — Que je suis morte vraiment ?

SILVIO. — En me supposant remarié... J'aurais dû lui répondre, l'avertir, lui expliquer ; mais pouvais-je imaginer qu'elle viendrait ici après que je l'avais jetée à la porte il y a quelques années, et brutalement tant elle m'assommait ?

FULVIA. — Elle est revenue pour elle. (*Elle fait allusion à Livia.*) Sûre de trouver en elle maintenant une alliée qui la protégera contre toi et contre moi.

SILVIO. — Eh bien ! elle se trompe.

FULVIA. — Es-tu sûr que Livia ne lui a pas écrit ?

SILVIO. — Mais non, tu as bien vu qu'elle est arrivée à l'improviste.

FULVIA, *presque en elle-même.* — La tante Ernestine... C'est étrange, elle ne m'a pas reconnue.

SILVIO, *faisant signe à Fulvia de le suivre par la deuxième porte à droite.* — Il faut qu'elle s'en retourne tout de suite d'où elle est venue.

FULVIA, *voulant le rappeler.* — Mais non, que fais-tu ?

SILVIO. — Je vais la renvoyer.

FULVIA. — Mais non, n'as-tu pas vu comment Livia s'est plantée là provocante, convaincue que tu la maltraitais à cause de moi ?

SILVIO. — Mais je lui dirai, moi, que je ne la veux pas, que c'est moi qui ne la veux pas.

FULVIA. — Mais elle croira au contraire que c'est à cause de moi. Ne vois-tu pas que par la force des choses tout ici se retourne contre moi ?

SILVIO. — Que faut-il faire alors ?

FULVIA. — Comme elle la serrait dans ses bras ! « Ma tante, ma tante. » Et cette idiote : « Ma petite orpheline », s'il n'y avait pas de quoi pleurer !

SILVIO. — Enfin, je ne peux pas être tranquille ici avec cette femme. Il faut qu'elle s'en aille immédiatement.

FULVIA. — Fais-moi un plaisir : accompagne Livia à l'église et envoie-moi ici la tante Ernestine. Je me ferai bien reconnaître.

SILVIO. — Et tu la conduiras vite au départ ?

FULVIA. — Nous verrons.

SILVIO. — Non, non, non, je ne la veux pas ici, je ne la veux pas, elle doit repartir.

FULVIA. — Et si elle pouvait nous servir ?

SILVIO. — Mais à quoi veux-tu donc qu'elle serve ? (*Silvio sort par la seconde porte à droite.*)

FULVIA, *seule après une pause, songeuse.* — La tante Ernestine... Moi qui la croyais morte...

(*Betta rentre par la grand-porte portant à grand-peine deux grandes valises de la tante Ernestine, l'une dans une main, l'autre dans l'autre.*)

BETTA. — Elles sont lourdes, lourdes...

FULVIA. — Ah ! ce sont les valises de tante... (*Elle se reprend tout de suite.*) De Mlle Galliffi ?

BETTA. — Oui, elle a apporté aussi une malle.

FULVIA. — Ah ! elle est donc venue pour rester ?

BETTA. — Oui, on dirait, d'après tout ce qu'elle apporte. Je monte tout cela là-haut dans la chambre d'amis, n'est-ce pas, Madame ?

FULVIA. — Oui, oui, pour le moment.

(*Betta sort avec les valises par la deuxième porte à droite. Peu après, par cette même porte, entre tout embarrassée et titubante, comme une vieille poule échappée du poulailler, la tante Ernestine.*)

LA TANTE ERNESTINE. — On peut entrer ?

FULVIA, *allant vite fermer la porte par laquelle la tante Ernestine est entrée, décidée à s'amuser un peu avant de se faire reconnaître.* — Venez, venez, entrez. Livia est déjà partie, elle devait être en retard.

LA TANTE ERNESTINE, *sur des charbons ardents.* — Oui, avec son père.

FULVIA. — Entrez ! Asseyez-vous donc.

LA TANTE ERNESTINE. — Merci, oui à l'église, à l'église.

FULVIA. — Vous dites ?

LA TANTE ERNESTINE. — Je dis qu'elle est allée à l'église avec son père.

FULVIA. — Oui, pour les messes. Peut-être que vous auriez aussi voulu y aller parce que vous devez savoir qu'aujourd'hui (*Tout doucement en appuyant sur les mots avec un regard de complicité.*) pour la fille, c'est l'anniversaire...

LA TANTE ERNESTINE. — Ah ! vous êtes donc au courant, Madame ?

FULVIA. — Comment voulez-vous que je ne sois pas au courant ?

LA TANTE ERNESTINE. — Mais moi, voyez, je ne sais rien du tout. Il ne doit pas y avoir très longtemps qu'elle est morte, ma pauvre nièce.

FULVIA, *la regarde en se forçant à dissimuler la stupeur qui la glace, puis elle dit.* — Eh non ! il n'y a pas bien longtemps...

LA TANTE ERNESTINE. — Il y a six ans que j'ai quitté ici, j'étais son unique parente, on aurait pu m'avertir... Mais comment est-elle morte ? Vous le savez, Madame ?

FULVIA, *secouant la tête.* — Oui, je le sais.

LA TANTE ERNESTINE. — Par accident ?

FULVIA. — Mon Dieu, oui. (*Une pause et puis.*) On l'a tuée.

LA TANTE ERNESTINE, *sursaute.* — On l'a tuée ? Mais comment, mais qui l'a tuée ?

FULVIA. — Taisez-vous, par pitié. (*Avec un air mystérieux.*) On n'a jamais pu le savoir.

LA TANTE ERNESTINE. — On l'a tuée. Mais comment, mais où ? Mais les journaux n'en ont pas parlé.

FULVIA. — Mais vous savez, il y a des crimes dont on ne parle jamais dans les journaux. (*Doucement, la regardant de nouveau avec un air mystérieux comme pour la rassurer.*) N'ayez pas peur.

LA TANTE ERNESTINE, *égarée.* — Moi ? (*Puis plus que jamais égarée.*) Mais comment l'avez-vous appris, vous, par votre mari ?

FULVIA, *fait signe que oui avec un air sombre, puis de nouveau très doucement, confidentielle.* — Il m'a tout dit.

LA TANTE ERNESTINE, *abasourdie.* — Lui ? Oh ! mon Dieu, quelle histoire !

FULVIA. — N'ayez crainte, je sais me taire... (*Elle lui pose comme pour un sermon ses mains sur sa main.*)

TANTE ERNESTINE. — Je vous jure que je ne sais rien, Madame. Oh ! mon Dieu. Mais lui, que vient-il faire là-dedans ? N'oubliez pas que c'est d'elle que j'étais la tante.

FULVIA. — Mais voyons, la tante ! Soyez simple. Ne continuez pas à jouer la comédie avec moi, puisque je vous dis que je sais tout.

LA TANTE ERNESTINE. — Moi ? Je joue la comédie ? Quelle comédie ?

FULVIA. — Mais puisque vous êtes complice.

LA TANTE ERNESTINE. — Moi ? Complice ?

FULVIA. — Mais oui, vous, vous.

LA TANTE ERNESTINE. — Mais que dites-vous ? Moi, complice de quoi ?

FULVIA. — Comment de quoi, mais du crime.

LA TANTE ERNESTINE. — Moi ?

FULVIA, *ne résistant plus à la vue de la stupeur de la vieille, éclate d'un fou rire.* — Ah ! ah ! ah ! ah ! (*Et tout de suite se rapprochant de la vieille, écartant ses cheveux de ses tempes et de son front et se prenant le visage à deux mains comme pour le lui présenter.*) Mais tu parles sérieusement, ma tante Ernestine ? Mais regarde-moi bien, tu ne me reconnais pas ?

LA TANTE ERNESTINE, *comme folle, faisant un mouvement en arrière et se protégeant de ses mains.* — Qu'est-ce que je vois ?

FULVIA. — Mais c'est moi, tu ne me reconnais vraiment pas ?

LA TANTE ERNESTINE. — Fulvia, c'est toi !

FULVIA. — Silence, maintenant je suis Francesca.

LA TANTE ERNESTINE. — Mais comment ?

FULVIA. — Comment, je te l'ai dit comment.

CI-CONTRE UN « MASQU
DE THERESE LE PRAT
SUZY PRIM DANS LE ROLE DE « FULVI



SUZY PRIM

RÊVER... COMME AVA
MIEUX QU'AVANT
NON... DESESPÉRER

Supplément à

LA TANTE ERNESTINE. — Oh mon Dieu ! Je crois que je deviens folle. Toi ici de nouveau ?

FULVIA, *niant vivement avec son doigt.* — Pas moi, Francesca.

LA TANTE ERNESTINE. — Comment, Fulvia ?

FULVIA, *épelant les syllabes.* — Fran-ces-ca.

LA TANTE ERNESTINE. — Je deviens folle vraiment.

FULVIA, *tout de suite l'embrassant.* — Ma pauvre tante Ernestine. Mais tu sais, c'est vrai, tu es complice, c'est lui qui me l'a dit.

LA TANTE ERNESTINE. — Mais non, je te jure que moi...

FULVIA. — Permets, pour qui donc est allée prier Livia à l'église ?

LA TANTE ERNESTINE, *recommençant à s'égarer.* — Mais moi...

FULVIA. — Tu vois bien ? Tu as même pris le deuil, tu ne peux pas être plus complice que ça.

LA TANTE ERNESTINE. — Mais, parce que j'ai vraiment cru que tu...

FULVIA. — Et, en effet, me voici madame Francesca Gelli.

LA TANTE ERNESTINE. — Laisse, que je te regarde. Tu sais que je n'y vois presque plus.

FULVIA. — C'est parce que tu te teins, ma tante, c'est mortel pour la vue. Tu devrais l'éviter. Moi aussi, tu vois (*Elle montre ses cheveux.*) et on me l'a dit, il paraît qu'on peut devenir aveugle.

LA TANTE ERNESTINE. — Mais non, pour moi c'est l'âge et c'est aussi à cause de tes cheveux que je ne te reconnaissais pas.

FULVIA. — C'est curieux que tu n'aies pas reconnu ma voix.

LA TANTE ERNESTINE. — Après treize ans, que veux-tu ? Et je suis aussi un peu sourde. Et puis avec la certitude que... que Dieu nous en préserve, ma fille. Mais dis-moi, dis-moi, qu'est-ce qu'il s'est passé ? Vous vous êtes réconciliés, n'est-ce pas ? Et c'est pour ta fille que vous avez dû jouer cette comédie.

FULVIA. — Oui, du moins je le croyais...

LA TANTE ERNESTINE. — Ah ! on a su quelque chose ? Mais Livia non, Livia croit...

FULVIA. — Oh ! tout le monde le croit pour ça.

LA TANTE ERNESTINE. — Et alors ?

FULVIA. — Mais le malheur, c'est que j'ai fini par le croire, moi aussi, tout comme Betta.

LA TANTE ERNESTINE. — Que dis-tu ? Oh mon Dieu ! ne recommence pas.

FULVIA. — Non, non, je m'y suis habituée désormais, il faut que tu le croies toi aussi, ma tante, mais le croire vraiment, comme tu peux croire à toi-même.

LA TANTE ERNESTINE. — Ah ! je comprends bien, tu dis pour Livia, pour le monde ?

FULVIA. — Non, pour toi, je dis vraiment pour toi. En tant que tante.

LA TANTE ERNESTINE. — De Livia ?

FULVIA. — Non, de celle qui a été ta nièce. (*D'une voix étrange.*) Une jolie nièce, en vérité, tu peux en être fière. (*Un silence.*) Tu as fait ça pour de l'argent, mais je t'assure que tu aurais pu en éprouver vraiment de la honte.

LA TANTE ERNESTINE, *de nouveau égarée.* — Comment ?

FULVIA. — Affreuse, affreuse. Une sale vie. Tu voudrais la défendre après ce qu'elle a fait ?

LA TANTE ERNESTINE. — Mais voyons, tu ne parles pas de toi-même ?

FULVIA. — Mais non, ma chère tante, je te dis que moi je suis madame Francesca Gelli et tu ne peux pas savoir avec quelle volupté je couvre de toutes les infamies que je connais ta chère nièce Fulvia qui, ici tu le vois bien, a été portée à la gloire du paradis. Et tout le monde va prier pour elle à l'église, tout le monde, même la bonne. (*Brusquement, avec un éclat de joie frénétique.*) Tu sais, j'attends un bébé.

LA TANTE ERNESTINE. — Un bébé ?

FULVIA. — Oui, oui, un bébé, un bébé, comme autrefois. Ah ! ma tante Ernestine, si tu savais. C'est pour moi une vraie résurrection. Tu comprends, je me sens mère comme alors, comme quand j'attendais Livia et moi seule peux me sentir maintenant vivante comme autrefois et la vraie « sainte » à cause de tout le martyre que j'ai souffert avant et après, ces quatre mois que je viens de passer ici avec elle, si tu savais, ah mon Dieu ! mon Dieu !

LA TANTE ERNESTINE. — Je m'en doute. Mais la pauvre, elle n'y est pour rien, elle ne sait pas, elle.

FULVIA. — Bien sûr, elle ne sait pas. Mais quelle férocité ! Elle est froide, tu sais, oh ! très douce, mais d'une froideur ! (*Brusquement, elle se trouble profondément. Elle se lève et elle ferme ses yeux dans sa main.*) Oh mon Dieu ! pourvu que j'évite cette idée fixe !

LA TANTE ERNESTINE, *surprise par ce geste brusque.* — Quelle idée fixe ?

FULVIA. — Oh ! rien. Une chose que je disais tantôt avec son père. Il faut que je me l'enlève de l'idée. (*Se forçant à rentrer dans sa conscience normale.*) Crois bien que j'ai tout fait, ma chère tante, que j'ai tout fait pour me faire aimer. Non pas pour moi, mais pour qu'elle... Je ne sais pas, pour qu'elle sentît — voilà — pour qu'elle sentît que je... — je ne sais pas te le dire ! Même ses caprices quelquefois m'ont semblé charmants, m'ont fait sourire en moi-même. Mais elle s'en est aperçue et voir changer son visage à ce moment-là ! Un martyre, je te dis. J'ai pu le supporter parce que je suis de nouveau comme je te l'ai dit ce que j'étais à dix-huit ans. (*Brusquement comme si une idée lui traversait l'esprit.*) A propos, tu devrais me rendre un service. Je suis sûre qu'avec toi elle voudrait bien.

LA TANTE ERNESTINE. — Un service, moi ?

FULVIA. — Oui, tu devrais lui conseiller, justement comme pour m'ennuyer, d'apparaître devant moi un de ces jours avec cette robe de voile fleurie de petites roses qu'elle conserve.

LA TANTE ERNESTINE. — Mais non, qu'est-ce qui te prend ?

FULVIA. — Je t'assure, ma tante, ce serait pour moi un grand plaisir de me revoir en elle pour un moment comme j'étais à son âge.

LA TANTE ERNESTINE. — Mais quelle idée, non.

FULVIA. — Il est vrai qu'elle me ressemble fort peu...

LA TANTE ERNESTINE. — Et comment veux-tu que je fasse ? Elle ne voudra jamais.

FULVIA. — Pour ne pas profaner cette robe devant mes yeux ? Tu as peut-être raison.

LA TANTE ERNESTINE. — Et puis moi, mon Dieu, tu imagines ? Tu sais, je vais me trouver dans un drôle d'imbroglio.

FULVIA. — Oh ! surtout, ne laisse rien percer. Silvio est très ennuyé. Autre chose : il veut que tu t'en ailles tout de suite.

LA TANTE ERNESTINE. — Comment, tout de suite ?

FULVIA. — Pauvre tante Ernestine. Venue ici pour ennuyer l'intruse d'accord avec ta petite-nièce.

LA TANTE ERNESTINE. — Mais non, que dis-tu là ?

FULVIA. — Ce n'est pas elle qui t'a appelée ? Dis la vérité.

LA TANTE ERNESTINE. — Non, je te jure. J'étais venue seulement pour savoir...

FULVIA. — Tu veux rire, et la malle ? (*Elle rit.*)

LA TANTE ERNESTINE, *prise au piège.* — Oui, j'ai porté la malle, c'est vrai, je ne pouvais pas m'imaginer...

FULVIA. — Ça ne fait rien, va... Mais il faudrait que tu saches dissimuler un peu, mais vraiment bien sans jamais te trahir...

LA TANTE ERNESTINE. — Mon Dieu, ce sera difficile.

FULVIA. — Tu l'as fait pendant tant d'années.

LA TANTE ERNESTINE. — Oui, mais tu n'étais pas devant moi.

FULVIA. — Voilà. Il te faut toujours penser à ce qu'a été ta nièce.

LA TANTE ERNESTINE. — Mais non, que Dieu m'en garde !

FULVIA. — Mais pourquoi ?

LA TANTE ERNESTINE. — Je n'y ai jamais pensé, quand j'étais avec Livia.

FULVIA. — Justement, il faut y penser maintenant.

LA TANTE ERNESTINE, *avec horreur.* — Toi étant là ? Oh ! c'est impossible !

FULVIA. — Ne fais pas la bête. Je ne suis pas ta nièce. Mais tu verras que Livia me traite comme celle-là, comme celle d'autrefois. Je le lis dans ses yeux, elle me suppose capable qui sait de quelles horreurs !

LA TANTE ERNESTINE. — Mais non, elle est innocente.

FULVIA. — La haine la rend diabolique. La haine de l'arbre, tu sais.

LA TANTE ERNESTINE. — Quel arbre ?

FULVIA. — Les écritures, tante Ernestine. L'arbre de la connaissance, le serpent !

LA TANTE ERNESTINE, *sans comprendre.* — Ah oui !... (*Puis.*) Et ton mari, ton mari ?

FULVIA. — Eh bien, quoi, mon mari ?

LA TANTE ERNESTINE. — Mais comment est-il maintenant avec toi ?

FULVIA, *elle se trouble, la regarde, hésite à répondre, puis, les sourcils froncés.* — Il m'écœure.

LA TANTE ERNESTINE. — Mais tu sais qu'il est devenu...

FULVIA. — Je sais, je sais ce qu'il est devenu. Mais pourtant, tu comprends, il me voudrait comme celle d'autrefois. Entre nous, tu comprends, il voudrait que cette sainte ressuscitée et sachant tout... Que je suis... (*Elle fait un geste de la main équivoque.*)

LA TANTE ERNESTINE, *pudibonde, mais avec une vive curiosité.* — Je ne comprends pas.

FULVIA, *avec dégoût.* — Envoie en l'air toute sa sainteté... pour tout de suite, le lendemain suivant, l'endosser de nouveau encore un peu chiffonnée devant sa fille. C'est toujours le même, tu sais. Mais au moins autrefois il n'avait pas cinquante ans et ce n'était pas l'honnête homme professionnel et moi je ne comprenais pas comme je comprends maintenant. Pardonne-moi, ma tante Ernestine, tu ne dois pas comprendre, toi non plus.

LA TANTE ERNESTINE, *un peu scandalisée, revient comme si de rien n'était à son premier discours.* — Enfin, je devrais te regarder et t'avoir sous les yeux le moins possible ?

FULVIA. — Tu dis pour ne pas te trahir ?

LA TANTE ERNESTINE. — Oui. Mais ne pourrait-on pas peu à peu...

FULVIA. — Non, c'est impossible. Je viens de te le dire. Et puis ces treize années ont passé vraiment. Et cette froideur de maintenant, ce serait terrible pour elle. Ah malheur ! J'en suis tellement convaincue que je n'y pense même plus. (*Tout de suite impérieusement, mais tout bas.*) Silence.

(*Par la porte de service revient Betta.*)

BETTA. — Le professeur est là : monsieur Cesarino.

FULVIA. — Oh mon Dieu ! Livia aujourd'hui ne prend certainement pas sa leçon. Il fallait le lui faire savoir sans le faire venir jusqu'ici.

BETTA. — Oui, Madame, mais... Madame sait bien qu'ils viennent aussi pour (*Elle fait le geste.*) pour « manger ».

FULVIA. — Ah ! Madame Barberina est avec lui ?

BETTA. — Oui, Madame. Ils sont en train de secouer toute leur poussière là-bas de l'autre côté. Ils sont en nage.

FULVIA. — Faites-les entrer, les pauvres.

(*Betta s'en va.*)

FULVIA, *tout doucement et s'approchant.* — Attention maintenant, je t'en supplie, tante Ernestine.

(*Entrent M. Cesarino et Mme Barberina, deux types comiques. Lui, tout fin, chauve et pourtant avec beaucoup de cheveux autour du crâne et sur les oreilles, très blonds et bouffants. Il est très rouge comme cuit par le grand soleil qu'il a pris en venant à pied. Il flotte dans une redingote très ample, d'un alpaga tout neuf certainement cousu par sa femme économe. Il a retroussé non seulement ses pantalons, mais aussi ses manches tellement il a chaud. Il a un grand mouchoir à la main trempé de sueur. Mme Barberina gauche, mal attifée, toujours tremblante devant la vivacité tourbillonnante de son mari. Elle porte une robe claire d'une clarté qui jure avec la terne couleur de sa peau et sa chevelure brune et lisse. Elle porte un coquin petit chapeau de paille mis de travers : un amour !*)

MADAME BARBERINA, *de la porte de service.* — On peut entrer ?

FULVIA. — Entrez, entrez, madame Barberina.

MADAME BARBERINA. — Je vous salue, Madame.

MONSIEUR CESARINO, *s'inclinant profondément.* — Madame...

FULVIA, *faisant les présentations.* — Permettez. Monsieur Cesarino Rota, professeur de piano de Livia et madame Barberina, sa femme. Mademoiselle

Galliffi, grand-tante de Livia. (*Références d'un côté et de l'autre.*) Asseyez-vous, je vous prie.

MONSIEUR CESARINO. — Quelle chaleur, quelle chaleur, Madame. Ici c'est un délice. Quelle poussière sur la route !

MADAME BARBERINA, *s'apercevant avec horreur et le faisant comprendre à son mari qu'il est venu au salon avec les manches et les pantalons retroussés.* — Mais Cesarino !

MONSIEUR CESARINO, *ne comprenant pas.* — Quoi donc ?

MADAME BARBERINA. — Mon Dieu, est-ce qu'on entre dans un salon comme ça ?

MONSIEUR CESARINO, *tout de suite réparant en commençant par les pantalons.* — Ah ! mon Dieu, pardonnez-moi. (*Pendant qu'il redescend le revers de son pantalon, un tas de poussière tombe sur le tapis.*) Oh mon Dieu ! toute cette poussière !

MADAME BARBERINA. — Mais passe de l'autre côté, voyons.

MONSIEUR CESARINO, *se levant tout de suite et se dirigeant vers la porte d'entrée.* — Oui, voilà, permettez, permettez. (*Il sort pour rentrer aussitôt.*)

MADAME BARBERINA. — Toutes nos excuses, Madame.

FULVIA. — Mais non, ce n'est rien.

MADAME BARBERINA. — Il est tellement distrait, on ne peut s'en faire une idée.

FULVIA. — C'est un artiste.

MADAME BARBERINA. — Sur la route vraiment...

FULVIA. — Voilà, je suis au regret de vous dire...

MONSIEUR CESARINO, *rentrant.* — Ah ! me voici... (*Et tout de suite recommençant d'instinct à retrousser ses manches.*) Et mon élève, mon élève ?

FULVIA. — Je disais justement que... Monsieur Cesarino, je suis au regret que Livia...

MONSIEUR CESARINO. — Elle ne va peut-être pas bien ?

FULVIA. — Non, elle est allée à l'église avec son père.

MONSIEUR CESARINO, *très attentif en sa qualité d'organiste.* — Mais qu'est-ce que c'est aujourd'hui ? Quelle fête ? Mon Dieu, Barberina !

FULVIA. — Mais non, calmez-vous, c'est une fonction privée aujourd'hui. Aujourd'hui, c'est... (*Se tournant vers la tante Ernestine.*) Voulez-vous le dire, Mademoiselle, le douzième ou le treizième ?

LA TANTE ERNESTINE, *étourdie, tombant des nues.* — Moi. Quoi donc ?... je ne sais pas...

FULVIA. — Je dis l'anniversaire.

MONSIEUR CESARINO, *tout de suite se rappelant.* — Ah oui ! de la mort...

MADAME BARBERINA, *très affligée.* — De sa mère ?

FULVIA, *montrant elle aussi avec tristesse la tante Ernestine.* — La nièce justement de Mademoiselle.

LA TANTE ERNESTINE, *vivement.* — Oui, oui, oui, oui, l'anniversaire.

FULVIA. — Le treizième, n'est-ce pas ?

LA TANTE ERNESTINE. — Oui, oui, le treizième.

MONSIEUR CESARINO. — Ah ! vraiment...

MADAME BARBERINA. — Nous ne le savions pas, nous nous excusons. Si nous avions su, nous ne serions pas venus.

FULVIA. — C'est vrai, on n'a pas pensé à vous avertir.

MADAME BARBERINA. — J'en suis désolée. (*Faisant le geste de se lever.*) Mais alors...

FULVIA, *sans attendre.* — Non, non, vous pouvez rester. (*A la tante Ernestine.*) Je ne crois pas, Mademoiselle, que Livia aujourd'hui voudra jouer ?

MONSIEUR CESARINO. — Mais voyons après treize ans.

MADAME BARBERINA, *hurlant.* — Cesarino ! Mais tu ne vois pas qui est là ? (*Elle montre la tante Ernestine qui ne sait plus quelle contenance faire.*)

MONSIEUR CESARINO. — Ah ! pardon, pardon.

MADAME BARBERINA. — Tu ne vois pas qu'elle est encore habillée en noir ?

FULVIA. — Oui, parce qu'elle l'aimait vraiment comme sa fille.

MONSIEUR CESARINO. — Eh oui, oui, ça se voit. Elle est venue ici pour voir sa petite-nièce, n'est-ce pas ?

LA TANTE ERNESTINE. — Oui, oui, je suis venue...

MONSIEUR CESARINO. — Vraiment, pour cette triste occasion.

LA TANTE ERNESTINE, *ne sachant que répondre.* — Eh ! oui, n'est-ce pas ?

MADAME BARBERINA. — Mais alors, il faudra peut-être mieux que nous...

FULVIA. — Non, je voulais vous dire ceci. Je crois que Livia aurait plaisir à vous avoir à table comme d'habitude. Son professeur et sa femme. D'autant plus que c'était elle qui aurait dû vous avertir de ne pas venir. Mais vous comprenez sa tante est ici, expliquez-leur, Mademoiselle.

LA TANTE ERNESTINE. — Quoi donc ? Que dois-je dire ?

FULVIA. — Personne mieux que vous ne peut interpréter les gestes de Livia.

LA TANTE ERNESTINE, *s'embarrassant et se reprenant avec difficulté.* — Oui, n'est-ce pas, vous comprenez, je suis une invitée ici, n'est-ce pas ?

FULVIA. — Ah ! bien et alors, moi, je prends sur moi de ne pas laisser le professeur et sa femme s'en retourner sur le coup de midi avec le soleil.

MONSIEUR CESARINO. — Il est une heure.

FULVIA. — Eh bien, ils ne vont pas tarder à revenir.

MONSIEUR CESARINO. — Ça va vite avec l'automobile. Quelle splendeur ? Je vous assure, Madame, que nous deux s'il nous fallait retourner à pied maintenant... de quoi mourir...

FULVIA, *se levant.* — Non, non, allez vous mettre à votre aise. (*Tout le monde se lève.*) Vous pouvez passer par là comme d'habitude. (*Elle montre la première porte à droite.*)

MADAME BARBERINA. — Merci. Si vous le permettez, je quitterai mon chapeau.

MONSIEUR CESARINO. — Et moi je voudrais, si vous le permettez, Madame... Voilà je voudrais aujourd'hui accorder le piano.

MADAME BARBERINA. — Mais non, Cesarino. Tu n'as donc pas compris qu'on ne joue pas aujourd'hui?

MONSIEUR CESARINO. — Accorder n'est pas jouer.

FULVIA. — En tout cas, il vaudra mieux le faire après, en sortant de table.

MONSIEUR CESARINO. — Et alors si vous le permettez nous allons un peu nous rafraîchir.

MADAME BARBERINA. — Pardon... (*Elle s'incline.*)

(*Ils sortent par la première porte à droite, mari et femme.*)

LA TANTE ERNESTINE, *sur un ton précipité comme une folle.* — Ah ! non, non, non, non, je m'en vais, je m'en vais. Je n'y résiste pas.

FULVIA, *souriant.* — Et je le vois bien, ma tante Ernestine.

LA TANTE ERNESTINE. — Oh ! c'est impossible, je n'y résiste pas, je m'en vais tout de suite.

(*On entend à ce moment la voix de Betta.*)

VOIX DE BETTA, *qui annonce.* — Les voici de retour.

LA TANTE ERNESTINE. — Je monte, je monte, je vais me préparer, je m'en vais, je m'en vais.

(*Elle sort furieuse par la deuxième porte, à droite; en même temps entre par la grande porte Silvio Gelli.*)

SILVIO, *anxieux, montrant la tante Ernestine.* — Eh bien ?

FULVIA, *qui regarde par la porte de service, puis demande.* — Livia ?

SILVIO. — Elle est entrée par là, elle est peut-être là-haut. Qu'est-ce que tu as décidé ?

FULVIA. — Elle s'en va, elle s'en va d'elle-même.

SILVIO. — Aujourd'hui même ?

FULVIA. — Aujourd'hui, peut-être demain. Elle a reconnu elle-même l'impossibilité de rester.

SILVIO. — Fort bien. Mais je ne voudrais pas qu'aujourd'hui à table...

FULVIA. — Il y a heureusement le professeur de piano et sa femme.

SILVIO. — Ils sont à côté ?

FULVIA. — Oui, oui ; mais dépêche-toi, nous serons bientôt servis.

(*Silvio sort par la première porte à droite. Peu après par la seconde porte entre Livia, qui se dirige en colère vers Fulvia.*)

LIVIA. — C'est toi qui as dit à la tante Ernestine de partir ?

FULVIA, *triste de la voir avec cette expression révoltée, lui dit avec une grande douceur.* — Non, ma chérie, ce n'est pas moi...

LIVIA. — Et qui donc la fait partir à peine arrivée ?

FULVIA. — Je ne sais pas, personne. Elle s'en va d'elle-même.

LIVIA. — D'elle-même, ce n'est pas possible.

FULVIA. — Pourtant, je te répète que c'est d'elle-même...

LIVIA. — Mais puisqu'en arrivant ce matin même elle m'a dit qu'elle était venue pour rester longtemps auprès de moi.

FULVIA. — Je sais bien, on m'a dit qu'elle avait même apporté une grande malle...

LIVIA. — Alors, tu vois bien ?

FULVIA. — Je t'assure, Livia, que je n'y aurais pas vu d'inconvénient. J'ai dit au contraire à ton père que j'aurais eu plaisir à la voir rester.

LIVIA. — Alors, c'est lui ? (*Fière, dure, la regardant dans les yeux.*) Pourquoi ?

FULVIA. — Ce n'est pas à cause de moi, je t'assure, Livia, tu m'as l'air d'avoir de curieux soupçons.

LIVIA. — Des soupçons... Il me semble que c'est bien clair.

FULVIA. — Mais non, voyons, parce que tu pourrais te rappeler qu'une autre fois — pourtant je n'étais pas encore là — il n'a pas pu la supporter, il l'a renvoyée. C'est lui qui me l'a dit. Je pense que c'est vrai...

LIVIA. — Oui, cette fois-là c'est vrai. Mais le cas est maintenant bien différent.

FULVIA, *toujours avec une triste et intense douceur.* — Parce que moi maintenant je suis là, tu veux dire ? Je l'ai bien dit en effet à ton père, je lui ai justement fait observer que tu m'en aurais rendue coupable.

LIVIA. — Malgré tout cela pourtant, chargée par lui, tu l'as renvoyée.

FULVIA. — Mais personne ne l'a renvoyée. Que veux-tu que je te dise ? Si elle a décidé de s'en aller d'un moment à l'autre, c'est sans doute parce que, je ne sais pas moi, après notre conversation, elle aura peut-être éprouvé pour moi de l'aversion, de l'antipathie. C'est ici mon destin quoi que je fasse. Et toi, si tu pouvais être un peu juste envers moi, tu devrais le reconnaître. Crois-moi, j'étais avec elle très aimable, mais on m'a dit qu'elle a toujours été un peu étrange et ennuyeuse...

LIVIA. — Moi, je l'aime beaucoup.

FULVIA. — Je le comprends bien et crois que si je l'ai traitée aussi aimablement, c'est à cause de toi. Je ne sais pas, moi, nous avons même ri ensemble, je n'arrive pas à imaginer ce qui a pu la froisser. (*Elle essaye de tourner la conversation en plaisanterie s'attachant à ce qu'a de comique la figure de tante Ernestine.*) Mais peut-être tu sais pourquoi ? (*Elle se penche un peu vers Livia en souriant pour lui montrer sa tête et soulevant de ses mains une mèche de ses cheveux, elle ajoute.*) Mes cheveux...

LIVIA. — Que veux-tu dire ?

FULVIA. — Elle se teint, elle aussi, je le sais. Elle les a regardés avec un air furieux... Elle craint peut-être que sa teinture soit un peu misérable à côté de la mienne. Tu ne peux encore comprendre certaines faiblesses.

LIVIA, *dure, brève.* — Ah ! certainement, il vaut mieux que je ne comprenne pas.

(*Fulvia s'apercevant que l'indignation de Livia vient seulement de ses propres cheveux teints, mais non de ceux de la vieille.*)

FULVIA. — Et pourtant je continue à teindre mes cheveux à cause de toi, tu sais ?

LIVIA, *avec dégoût.* — A cause de moi ?

FULVIA. — A cause de toi, oui, et sur le conseil de ton père.

LIVIA. — Je ne comprends pas.

FULVIA. — Tu ne comprends pas, je sais, mais imagine que j'aie naturellement sous cette teinture des cheveux de la même couleur que les tiens, mais vraiment tout à fait de la même couleur.

LIVIA. — Et alors ?

FULVIA. — Tu pourrais alors penser que la couleur de tes cheveux est la même que ceux de ta mère.

LIVIA, *portant ses deux mains à la tête comme pour protéger les cheveux de sa mère, dit en s'éloignant.* — Oui, je le sais.

FULVIA. — Ton père te l'a dit ? Et voilà pourquoi il me conseille de continuer à me teindre, et je le

fais alors que je n'y tiens plus vraiment. (*Avec un désir angoissé, brusque, qui l'attendrit au souvenir de sa propre jeunesse.*) Je regarde ces tendres petites boucles sur ta nuque et j'ai envie de les prendre entre deux doigts et de te les tirer tout doucement sans te faire de mal.

(*Livia a un geste instinctif de répulsion. Fulvia s'en aperçoit, mais presque par pitié envers elle-même, avec un sourire indéfinissable.*)

Tu en es chatouillée rien qu'à l'entendre dire, n'est-ce pas ?

LIVIA, *dans un éclat irrésistible.* — Non.

FULVIA. — Ce sont mes doigts qui te dégoûtent ? Tu as raison. Je pense aussi que, peut-être quand tu étais petite, c'est ainsi que ta mère te les caressait.

(*Livia éclate en sanglots. De la première porte à droite sort Silvio qui, très évidemment, faisait le guet.*)

SILVIO. — Eh bien ! Livia, qu'est-ce qui arrive ?

FULVIA, *très vite.* — Oh ! mais rien, elle pleure à cause du départ de sa tante. Il faut absolument la retenir.

SILVIO. — Mais oui, nous verrons.

FULVIA. — Non, il faut absolument qu'elle reste.

SILVIO. — Bon, elle restera. Mais Livia sait bien (*Il s'approche d'elle pour l'embrasser.*) que sa tante ne vaut pas toutes ces larmes ?...

LIVIA, *s'accrochant à son père dans une convulsion de haine et de dégoût.* — Ce n'est pas pour cela que je pleure, non ce n'est pas pour cela.

SILVIO, *avec Livia sur son cœur, regardant Fulvia sévèrement.* — Et pourquoi donc ?

FULVIA, *ouvre ses bras désespérément, regardant au loin.* — Je ne sais pas.

(*Après une brève pause, Betta entre par la première porte de droite et s'arrête sur le seuil.*)

BETTA. — Madame est servie. (*Elle se retire.*)

SILVIO. — Allons, Livia, assez, allons, il y a du monde de l'autre côté, ce n'est pas bien que l'on sente que...

LIVIA, *se reprenant.* — Oui, oui,

SILVIO. — Essuyons nos larmes... (*Il se dirige au bras de Livia vers la salle à manger. Puis regardant Fulvia.*) Allons...

FULVIA, *rouvrant les bras et soupirant.* — Allons.

RIDEAU

Le théâtre complet de PIRANDELLO

(43 PIECES, 10 VOLUMES)

Le théâtre complet de Pirandello — c'est-à-dire 43 pièces — est réuni dans une série de 10 volumes qui paraît depuis 1950 chez Gallimard. Le dernier tome sorti — en 1954 — est le numéro 6.

La plupart de ces œuvres théâtrales étaient déjà parues dans la collection blanche de la N. R. F. sous le titre « Masques nus ». *Leur introducteur dans la maison fut Benjamin Crémieux qui en fit les premières traductions en 1925. La première représentation théâtrale d'une œuvre du dramaturge italien fut celle de* « La Volupté de l'Honneur » *en 1922, au théâtre Montmartre, par la Compagnie Charles Dullin. Mais le grand coup de foudre fut provoqué par* « 6 Personnages en quête d'auteur », *en 1923, à la Comédie des Champs-Elysées, sous la direction des Pitoëff.*

Grâce à Pirandello, grâce au renouveau de la mise en scène en France, grâce aux essais de décentralisation du bon spectacle, les pièces se vendent mieux en librairie qu'avant guerre. Cependant, aucune n'a jamais atteint le tirage de « Cyrano de Bergerac ».

Les adaptateurs français de Pirandello furent Benjamin Crémieux, sa femme Marie-Anne Commène, Camille Mallarmé et Louise Servicen (également traductrice de Léonard de Vinci et de Thomas Mann).

Notons enfin que depuis 1945, 17 pièces de Pirandello ont été reprises à Paris. « Comme avant, mieux qu'avant » *au Théâtre de Paris, est la plus récente.*

ACTE III

La même scène qu'au second acte, six mois après. En février, vers le soir.

Sur la scène, Livia et la tante Ernestine. Elles ne sont plus vêtues de noir ni l'une ni l'autre. Livia est inquiète, agitée. Elle est assise près d'une petite table sur laquelle se trouvent des livres et des revues. Elle prend une revue ou un livre, le feuillette, puis le jette. La tante Ernestine est debout. Elle va et vient pour se réchauffer. La lumière du jour baisse peu à peu.

LA TANTE ERNESTINE. — On espérait qu'ils arriveraient avec le beau temps, mais j'ai bien peur que le temps se gâte de nouveau. (*Une pause.*) Brrr, il fait un froid ici ! (*Pause.*) Tu ne sens pas ce froid ?

LIVIA, *se débarrassant d'un livre, répond sans courtoisie.* — Non.

LA TANTE ERNESTINE. — Tu as de la chance. (*Elle se frotte les mains.*) Février, février... Voyager par un temps aussi glacé avec un bébé de quelques jours ! Mais, dis-moi, peut-on savoir où est allée Betta ?

LIVIA. — Non, je ne sais pas.

LA TANTE ERNESTINE. — Il y a plus de quatre heures qu'elle est sortie. Il me semble qu'elle devrait tout de même préparer quelque chose pour leur retour. Rien n'est prêt.

LIVIA, *se levant indignée.* — Tout est prêt. (*Puis après un silence.*) Tu devrais comprendre que cette sollicitude me révolte.

LA TANTE ERNESTINE, *avec un sourire de résignation gauche.* — Tu ne sais pas ? Je repense à la joie que j'ai eue quand tu es née.

LIVIA. — Quel rapport ?

LA TANTE ERNESTINE. — Après tout, c'est ta petite sœur.

LIVIA, *dans un éclat irrésistible.* — Stupide !

(*Une très longue pause. Livia toute vibrante jette furieusement sur la table un livre qu'elle avait à la main. Elle se tourne plusieurs fois vers sa tante comme pour lui dire quelque chose, mais elle est tellement débordante de haine et de colère qu'elle se retient.*)

LA TANTE ERNESTINE, *soupirant.* — Et bien sûr des malheurs.

LIVIA. — C'est incroyable. Mais comment peux-tu rappeler ma naissance et la joie qu'en a eue ma mère ? C'est incroyable, incroyable.

LA TANTE ERNESTINE. — C'est une autre vie qui commence, et on en a tant besoin ici.

LIVIA. — J'attends de savoir une chose et puis je te la laisse — puisque tu conspires — cette vie qui commence.

LA TANTE ERNESTINE. — Tu attends ? Qu'est-ce que attends ?

LIVIA. — Moi, je le sais.

LA TANTE ERNESTINE. — Quel plaisir peux-tu avoir toi aussi maintenant à faire la mystérieuse ? Que veux-tu dire ? Tu voudrais t'en aller ?

LIVIA, *excédée.* — Oh ! assez, tante Ernestine, je ne veux plus parler avec toi.

LA TANTE ERNESTINE, *après un silence.* — Tu as ton père d'ailleurs, qui t'aime tant et qui a tant d'égards...

LIVIA, *avec une violence rageuse.* — Assez, je te dis. Tu ne comprends pas que je ne peux pas t'entendre parler ainsi ?

LA TANTE ERNESTINE. — Je ne dis plus rien. (*Après un long silence pourtant ne sachant pas résister, elle reprend.*) Mais certaines idées tout de même tu devrais te les enlever de la tête. (*Autre silence.*) Parce que ce sont des imaginations, je t'assure.

LIVIA, *écumant.* — Oh ! mon Dieu, tu recommences.

LA TANTE ERNESTINE, *se ranimant un peu.* — Tu dis que je conspire. Moi je n'étais venue ici que pour toi.

LIVIA. — Oui, pour me défendre.

LA TANTE ERNESTINE. — Mais, naturellement, pour te défendre.

LIVIA. — Et maintenant c'est elle que tu défends.

LA TANTE ERNESTINE. — Mais je ne la défends pas, je suis juste. Je vois bien que c'est toi qui ne veux pas désarmer.

LIVIA, *subitement agressive.* — Mais est-ce que tu le sais vraiment qu'elle femme nous a apportée ici mon père ?

LA TANTE ERNESTINE, *abasourdie.* — Eh bien, quelle femme ?

LIVIA. — Attends. J'espère pouvoir te le dire sous peu.

LA TANTE ERNESTINE, *toujours abasourdie, sur un ton de reproche contenu.* — Mais que vas-tu penser ? Que vas-tu chercher ? Calme-toi, ma fille, et crois bien que cette femme a beaucoup souffert.

LIVIA. — Oui, elle a souffert, il n'y a qu'à voir ses cheveux.

LA TANTE ERNESTINE. — Mais, tu crois... (*Avec un geste comique pensant à ses propres cheveux teints.*) Qu'est-ce que ça à avoir les cheveux ?

LIVIA. — Nous savons en tout cas comment il l'a amenée ici.

LA TANTE ERNESTINE. — Mon Dieu, il l'avait connue...

LIVIA, *sur un ton précipité.* — Avant ma naissance, puis il l'avait oubliée. Puis elle tomba malade. Il fut appelé ; il courut la sauver... (*Elle s'interrompt brusquement.*) Attends, je te dis, je saurai te donner des renseignements plus précis.

LA TANTE ERNESTINE. — Tu as pris des renseignements ?

LIVIA. — Ne t'occupe pas.

LA TANTE ERNESTINE. — Monsieur le curé s'en est mêlé ?

LIVIA. — On les connaîtra les égards qu'a eus mon père pour moi, aussi est-il toujours sur le qui-vive avec une crainte qui le fait regarder continuellement devant, derrière, et moi je le sais bien de quoi il a peur.

LA TANTE ERNESTINE. — Toi, tu ne sais rien du tout. Il est simplement inquiet à cause de toi.

LIVIA. — Oui, il a peur que je finisse par savoir. Depuis deux mois qu'il est en tournée, il est revenu dix fois.

LA TANTE ERNESTINE. — Pour te revoir et passer un jour avec toi.

LIVIA. — Non, non, pour autre chose. Et il ne fait plus rien. C'est une pitié. Un avilissement, pour ne pas dire autre chose. A cinquante ans, le voir ainsi perdu derrière les jupes d'une femme comme celle-là ! Pourquoi ne l'a-t-il pas épousée d'abord puisqu'il la connaissait depuis si longtemps ?

LA TANTE ERNESTINE. — Peut-être parce qu'il n'a pas pu d'abord, tu es drôle !

LIVIA. — Elle n'était pas mariée, elle, lui était veuf, pourquoi n'a-t-il pas pu ?

LA TANTE ERNESTINE. — Et qui te dit que, le pouvant, il ne l'ait pas évité justement à cause de toi ?

LIVIA. — A cause de moi ? Mais non. Pour moi, il aurait mieux valu qu'il l'épousât quand j'étais petite et que je ne comprenais pas.

LA TANTE ERNESTINE. — Et c'est peut-être pour autre chose, ne cherche pas.

LIVIA. — Tu veux dire pour ma mère ? Non. Parce que ce qui m'indigne le plus c'est que, cet amour, on voit si clairement qu'il le reporte à sa jeunesse justement au temps de ma mère comme une irrévérence d'autant plus cruelle à sa mémoire. Il me semble que c'est maintenant qu'il la trompe, comme si ma mère après treize ans revenait à cause de cet amour posthume, vivante et jeune, mais pour en souffrir. C'est pour cela que je la hais d'autant plus cette femme que je la vois s'appliquer à être maternelle. Elle m'écœure, elle me fait horreur, comme si chaque fois qu'elle me parle, qu'elle me regarde, elle trahissait ma mère.

LA TANTE ERNESTINE. — Mais que dis-tu ? Tu divagues, en voilà des imaginations pour un cerveau de petite fille ! Mon Dieu, mais c'est un péché de penser certaines choses.

LIVIA. — Bien, bien ! Quand tu verras ce que je ferai...

LA TANTE ERNESTINE. — Eh ! bien, vrai ! Heureusement que ton père rentre ce soir.

LIVIA. — M'amenant la « petite sœur ».

LA TANTE ERNESTINE. — Je voulais m'en aller. Je regrette de ne l'avoir pas fait. Mais maintenant dès leur retour, assez, assez, moi je n'aime pas la guerre.

LIVIA. — Comment tu auras « la petite vie qui commence » ?

LA TANTE ERNESTINE. — Mais moi je le disais pour toi. Que veux-tu qui commence pour moi ? Je suis vieille, je n'attends que des ennuis.

LIVIA. — Eh oui ! elle commencera pour moi aussi la vie.

LA TANTE ERNESTINE, *se secouant.* — Enfin, tu vois bien ce que tu as à faire. (*Autre long silence. Elle s'en va vers la véranda et regarde dans le jardin.*) Tiens ? La porte du jardin est de nouveau ouverte.

LIVIA. — C'est peut-être le jardinier qui l'a laissée ouverte, il est peut-être par là.

LA TANTE ERNESTINE. — Mais c'est bientôt nuit et par ce temps... Betta qui n'est pas à la maison non plus. Moi j'ai peur.

LIVIA. — Tu penses à ce monsieur de l'autre jour ?

LA TANTE ERNESTINE. — Oui, il était juste là devant le portail, tu te rappelles ?

LIVIA. — Oui, il était en train d'épier, mais comment se fait-il que tu ne le connaissais pas ?

LA TANTE ERNESTINE. — Moi ? mais comment, mais, mais pourquoi ?

LIVIA. — Puisqu'il t'a dit qu'il avait connu ma mère.

LA TANTE ERNESTINE. — Oh ! tu dois t'être trompée, tu t'étais mise à la fenêtre. Il voulait faire savoir qu'il avait connu la dame et il a dit la mère.

LIVIA. — Alors, tu crois vraiment qu'il parlait de « la dame ».

LA TANTE ERNESTINE. — Ah ! je ne sais pas si tes recherches...

LIVIA. — Non, je n'y pensais plus. Mais lui aussi est peut-être une preuve. Quelqu'un qui vient, qui sait d'où, la chercher...

LA TANTE ERNESTINE. — Il l'a peut-être rencontrée quelquefois.

LIVIA. — Qui sait où ?

LA TANTE ERNESTINE. — Mais, Livia, cesse au moins devant moi de parler ainsi. De mon temps les jeunes filles...

LIVIA. — Allons, ma tante, les jeunes filles... Tu crois vraiment qu'elles ne comprennent pas quelle sorte de femme est celle-là ? Et ce drôle d'individu ? Il n'avait même pas de manteau. Il t'a dit qu'il serait revenu ?

LA TANTE ERNESTINE. — Qu'il aurait attendu son retour.

LIVIA. — Alors, c'est aujourd'hui (*Presque en elle-même.*), je voudrais lui parler.

LA TANTE ERNESTINE, *après un moment de réflexion, se décide.* — Ecoute-moi, je vais fermer le portail.

LIVIA. — Mais non, le jardinier est dehors.

LA TANTE ERNESTINE. — Il a sûrement la clé.

(*Elle descend dans le jardin, Livia reste songeuse ; peu après la tante Ernestine rentre toute transie de froid.*)

LA TANTE ERNESTINE, *rentrant.* — Ah vraiment ! on gèle ce soir.

LIVIA, *après un silence, toute préoccupée.* — Et tu ne trouves pas étrange que papa, en se remariant, ait éprouvé le besoin de venir ici où après sept mois de notre séjour nous ne connaissons encore personne?

LA TANTE ERNESTINE. — Oui, c'est étrange. Il a vraiment choisi un vilain endroit, isolé, loin de

tout. (*Elle dira tout cela en se frottant les mains pour les réchauffer. Tout d'un coup, elle tressaute à cause d'un grand bruit qu'elle entend dans la maison.*) Ah mon Dieu !

LIVIA. — Qu'est-ce qui arrive ?

LA TANTE ERNESTINE. — Tu n'as pas entendu ?

(*Betta entre par la porte de service, drôlement fagotée avec un vieux chapeau sur la tête.*)

LIVIA, *riant.* — Ah ! c'est Betta.

BETTA, *ne comprenant pas pourquoi ces dames sont épouvantées ni pourquoi elles ont ri.* — Quoi donc ?

LA TANTE ERNESTINE. — La porte ! Oh ! quelle peur nous avons eue. (*A Betta.*) Il fait froid, hein ?

BETTA. — Il va bientôt pleuvoir.

LA TANTE ERNESTINE. — Je vais mourir si ça continue. Je cours chercher un châle.

(*Elle sort par la deuxième porte de droite ; aussitôt Betta s'approche de Livia avec un air mystérieux.*)

BETTA, *tout doucement en faisant des gestes avec ses mains.* — C'est clair comme jour, vous savez, il n'y a plus de doute.

LIVIA, *très officieuse.* — Dites, dites.

BETTA. — Il ne pouvait pas ici, il ne pouvait pas sans scandale.

LIVIA. — La réponse est arrivée ?

BETTA. — Eh ! bien sûr. Depuis deux jours... Il voulait venir lui-même vous la communiquer, mais le pauvre vieux il m'attendait.

LIVIA. — Eh bien ! alors, rien.

BETTA. — Rien. Pas de publications ni à Merate ni à Lodi, aucune demande à l'hôtel de ville.

LIVIA. — Par conséquent...

BETTA. — Clair comme le jour, il n'y a pas eu de mariage. Ce n'est pas sa femme. Ils ne sont pas mariés.

LIVIA. — Mais c'est sûr que l'acte de décès ne pouvait pas suffire ?

BETTA. — Archi-sûr ; même pour les veufs, Mademoiselle, il faut publier des bans. Tout de même, pendant treize ans, il aurait pu se remarier plusieurs fois. Non, non, ils ne sont pas mariés, vous pouvez en être sûre.

LIVIA. — Bien.

BETTA. — Et tout s'explique maintenant ; on comprend pourquoi elle est allée si loin pour accoucher ! Ici, il lui aurait fallu déclarer la naissance, vous comprenez ? On aurait découvert le pot aux roses et on aurait su que la petite était une petite bâtarde. Mais nous saurons tout dans deux jours.

LIVIA. — Je n'ai plus besoin de rien savoir, tout ça me suffit.

BETTA. — Mais est-ce que ce sont des façons de dames ?

LIVIA, *avec une pensée de haine contre son père.* — Il a pu faire cela !

BETTA. — Oh ! le pouvoir de ces femmes et leurs artifices ! On a beau être des saints, on y tombe tout de même.

LIVIA. — Mais il aurait dû avoir la pudeur de ne pas la mettre à côté de moi sous le même toit et de me demander de l'appeler mère.

BETTA. — En effet, je ne comprends pas.

LIVIA. — Oh ! mais maintenant (*Doucement.*) taisez-vous.

(*Par la deuxième porte de droite revient la tante Ernestine un châle de laine sur les épaules.*)

LA TANTE ERNESTINE. — Il faudra éclairer ici, il fait sombre.

LIVIA, *à Betta précipitamment.* — Montons, montons, Betta.

(*Livia et Betta sortent par la deuxième porte à droite. La tante Ernestine seule après les avoir suivies du regard.*)

LA TANTE ERNESTINE. — Mais qu'est-ce qu'elles complotent ? D'où revient-elle, cette commère ? (*Elle reste un moment pensive, puis elle se laisse aller.*) Ah ! quelle histoire ! (*Elle s'approche de la porte d'entrée pour tourner le commutateur.*)

(*Pendant ce temps Marco Mauri, qui était déjà entré dans le jardin pendant que la tante Ernestine est allée fermer la porte, entre par la véranda. Il a beaucoup vieilli depuis un an, mais il a les yeux plus vifs que jamais et rieurs de cette tragique hilarité des fous, il n'a pas de pardessus et porte encore un vieux complet d'été : il se tient au fond comme une ombre près de la véranda.*)

MAURI. — On peut entrer ?

LA TANTE ERNESTINE, *terrifiée, se tournant, la main encore sur la commutateur.* — Oh ! mon Dieu, qui est là ?

MAURI. — C'est moi, ne vous effrayez pas.

LA TANTE ERNESTINE. — Vous entrez ici comme un voleur. Par où êtes-vous entré ?

MAURI. — Par la porte avant que vous refermiez.

LA TANTE ERNESTINE. — Vous faisiez donc le guet ?

MAURI. — Les voleurs, Madame, ne demandent pas de permission et n'attendent pas qu'on éclaire pour entrer.

LA TANTE ERNESTINE. — Mais qui êtes-vous ? Et que voulez-vous encore ici ?

MAURI. — Je vous ai déjà demandé l'autre fois si vous vous rappelez.

LA TANTE ERNESTINE. — Ils ne sont pas revenus.

MAURI. — Mais vous m'avez dit qu'ils reviendraient aujourd'hui.

LA TANTE ERNESTINE. — Eh bien ! ils ne sont pas là et on ne sait pas quand ils reviendront, vous pouvez vous en aller.

MAURI. — Ne vous inquiétez pas. Je peux attendre, à moins que vous ne m'indiquiez où je peux la trouver tout de suite et cela vaudrait mieux, parce qu'ici...

LA TANTE ERNESTINE. — Mais ils sont en voyage. (*Elle le toise, remplie de curiosité, mais toujours soupçonneuse et farouche.*) Mais qu'est-ce que vous avez à lui dire ? Pourquoi voulez-vous l'attendre ? Votre nom ?

MAURI. — Il est inutile que je vous dise mon nom, Madame, il faut que je la voie et que je lui parle. Elle me connaît et son mari aussi. Vous êtes peut-être une parente ?

LA TANTE ERNESTINE. — Oui, je suis la tante.

MAURI, *la regardant.* — La tante de qui ?

LA TANTE ERNESTINE, *évasive, intriguée par la demande.* — La tante de la..., c'est-à-dire je suis la grand-tante de la jeune fille.

MAURI. — Grand-tante paternelle ?

LA TANTE ERNESTINE, *sans réfléchir davantage, confuse.* — Non, maternelle.

MAURI. — Et alors ? (*Se reprenant.*) Mais ça ne peut pas être, elle n'en avait qu'une.

La tante Ernestine, *vaincue par la curiosité, tout doucement, mais toujours sans désarmer.* — Eh bien ! je le suis, moi.

Mauri, *le regarde avec des yeux joyeux, tendres, et dit doucement en riant.* — La tante Ernestine. Vous êtes donc la tante Ernestine. Fulvia vous croyait morte.

La tante Ernestine. — Doucement, taisez-vous par pitié.

Mauri, *de plus en plus bas et mystérieux.* — Parce qu'elle est morte pour les gens d'ici, n'est-ce pas ? (*Il dit cela avec joie, un doigt sur la bouche et en mordant sa lèvre inférieure, puis il ajoute avec un geste allègre des mains comme si c'était vraiment une chance.*) Elle est toujours morte, pour sa fille. (*Il pousse un grand soupir.*) Ah ! que je suis content, comme je me sens léger ! Je ne redoutais que cela, que tout ait été éclairci ici. (*Et vivement avec fougue, embrassant la tante Ernestine.*) Alors, il faut que vous m'aidiez, tante Ernestine. Vous qui connaissez le déchirement...

La tante Ernestine, *atterrée, se dégageant.* — Vous êtes fou, moi je ne vous connais pas.

Mauri. — Non, je dis le déchirement.

La tante Ernestine. — Mais quel déchirement ?

Mauri. — De Fulvia, de Fulvia.

La tante Ernestine. — Mais où, mais laissez-moi. Laissez-moi ou je crie.

Mauri. — Puisqu'elle est encore morte pour sa fille.

La tante Ernestine. — Et puisqu'elle en a une autre de fille toute à elle depuis un mois.

Mauri, *avec un geste et une voix de joyeuse indifférence.* — Mais qu'importe, ça ne fait rien.

La tante Ernestine. — Comment, ça ne fait rien ?

Mauri. — Je le savais. Aucune importance. Même avec cette fille, elle voulait venir avec moi. Mais ce fut un moment, elle eut la faiblesse de lui céder. Ce que j'ai passé, tante Ernestine, ah ! mon Dieu. (*Il fronce tout son visage et secoue ses mains, puis rouvrant les yeux, il devient très pâle, a comme un vertige, est près de tomber. La tante Ernestine s'épouvante.*) Ce n'est rien, ce n'est rien. (*Il rit.*) Je pense depuis ce matin, comment les anciens appelaient-ils ce fleuve ?...

La tante Ernestine. — Quel fleuve ?...

Mauri. — Ah ! oui, j'ai trouvé. Le Léthé. Oui, le Léthé (*Insistant.*) le fleuve de l'oubli.

La tante Ernestine. — Vous êtes saoul.

Mauri. — Non. Il coule vraiment dans les tavernes aujourd'hui, ce fleuve. Mais moi je ne bois pas. Et il y a bien des nuits, ma chère tante Ernestine, que je ne dors plus et je sens mes yeux, vous savez comment ? Voyez-vous là les deux arcs des sourcils et vous connaissez les arcs de certains petits ponts qui chevauchent le sable et les cailloux de certaines grèves sèches, arides, pleines de grillons ? Eh bien ! voilà, c'est ce que je sens et je les ai vraiment dans l'oreille, ces maudits grillons qui crient, crient à me rendre fou. Ah ! je peux parler, je peux parler maintenant devant vous et je parle assez bien, non ? Comme quand j'étais à la campagne et que je m'exerçais à faire l'orateur pensant que je serais promu au grade de « Ministère public » et je cherchais mes sujets, et je me mettais à improviser à haute voix sous les arbres. « Messieurs de la cour, Messieurs les Jurés ! » Je parle, je parle, pardonnez-moi. Je ne peux pas faire autrement, j'ai une sorte de prurit de la parole, je voudrais crier, je vais la voir ! Fulvia vous a certainement parlé de moi.

La tante Ernestine. — Non, jamais. Moi, je ne sais pas qui vous êtes ?

Mauri. — Mais pas possible qu'elle ne vous ait pas dit qu'elle a tenté de se suicider il y a un an.

La tante Ernestine. — Ça, oui, elle me l'a dit.

Mauri. — Elle ne vous a pas parlé de moi ?

La tante Ernestine. — Elle me parlait de la vie qu'elle ne pouvait plus supporter.

Mauri. — Non, ce n'est pas vrai, ç'a été pour moi. Elle le nie, je le sais, mais ç'a été pour moi.

La tante Ernestine, *revenant vers lui, le toisant avec un certain air de pitié.* — Pour vous ?

Mauri *éclate, indigné.* — Mais ne regardez pas mon vêtement, je vous en prie.

La tante Ernestine. — Non, je vous vois, je vous vois comme vous êtes.

Mauri. — Je n'ai pas froid. Je tremble, mais je n'ai pas froid. C'est nerveux. Je pourrais gagner beaucoup d'argent si je voulais. Mais je n'y pense pas. Depuis un an déjà (*S'arrêtant.*) c'est impossible, il faut en finir d'une manière quelconque.

La tante Ernestine. — Mais qu'est-ce que vous voulez finir plus que ça ? C'est fini.

Mauri. — Ah non ! vous savez, ce n'est pas vrai, ça ne peut pas être vrai. Maintenant que je l'ai dénichée.

La tante Ernestine. — Mais puisque je vous dis qu'elle a maintenant sa petite fille.

Mauri. — Mais c'est justement pour cela. Enfin, nous verrons.

La tante Ernestine. — Vous êtes venu pourquoi ? Quelles sont vos intentions ?

Mauri. — Je suis venu, euh ! je suis venu parce que je n'en pouvais plus.

La tante Ernestine. — Mais je vous assure qu'elle ne se souvient plus du tout de vous. Et vous pouvez être certain que maintenant elle ne pense plus qu'à sa fille.

Mauri. — Si c'était vrai, ce serait un grand malheur. Un malheur, tante Ernestine, parce que, tout de même, j'existe moi aussi, il y a aussi — même si nous ne le voulons pas, ma chère tante Ernestine — la vie des autres, et comment faire ? Nous ne pouvons pas nous enfermer dans notre propre vie comme si les autres n'existaient pas. Si ma vie est dans la sienne et que sans elle je ne puisse pas vivre...

La tante Ernestine. — Mais personne n'est obligé d'aimer quelqu'un par force.

Mauri. — Je le sais. C'est là qu'est le malheur, mais alors la vie, ma chère tante Ernestine, on la tue là où elle est.

La tante Ernestine, *avec terreur.* — Oh ! mon Dieu, que voudriez-vous faire ?

Mauri. — Je ne le sais pas. Je suis ici. Je me force depuis longtemps à vivre. Je vois que je ne peux pas.

(*A ce moment par la véranda arrive le jardinier en grande hâte.*)

Le Jardinier, *annonçant.* — Mademoiselle. Monsieur et Madame arrivent.

La tante Ernestine. — Mon Dieu ! (*A Mauri.*) Allez-vous-en, par pitié.

Mauri. — Je reste.

La tante Ernestine, *au jardinier.* — Montez, Giovanni, montez avertir.

(*Le jardinier courant par la deuxième porte à droite.*)

LE JARDINIER. — Oui, Madame, oui, Madame. (*Il sort.*)

LA TANTE ERNESTINE. — Vous voudriez faire un scandale ici à son arrivée devant sa fille.

MAURI. — Non, je parlerai, je dirai tout.

LA TANTE ERNESTINE. — Par pitié ! Vous êtes fou ? Allez-vous-en, allez-vous-en.

MAURI. — Non, je ne m'en vais pas.

LA TANTE ERNESTINE. — Je vous promets que je lui en parlerai, moi. Attendez au moins jusqu'à demain.

MAURI. — Non, ce soir.

LA TANTE ERNESTINE. — Oui, ça va bien, ce soir. Mais un peu plus tard. Quand elle sera seule.

MAURI. — Vous me le promettez ?

LA TANTE ERNESTINE. — Oui, oui, ne craignez rien. Votre nom ?

MAURI. — Marco Mauri.

LA TANTE ERNESTINE. — Les voilà, ils arrivent. Allez-vous-en. Sortez par là.

(*Elle le fait sortir par la véranda dans le jardin. Peu après entrent par la seconde porte de droite Betta et en même temps, par la grande porte, en costume de voyage, Fulvia et Silvio, suivis par la bonne d'enfants qui porte le nouveau-né enveloppé dans un long voile rose.*)

FULVIA, *avec l'élan d'aller embrasser sa tante Ernestine ; élan qu'elle refrène aussitôt en lui tendant seulement la main.* — Oh ! ma tante... Chère mademoiselle Ernestine, comment allez-vous ? (*Elle s'aperçoit que Livia n'est pas là.*)

BETTA. — Bon retour, Madame. Bon retour, Monsieur.

FULVIA. — Vous allez tous bien ? Vous aussi, ma chère Betta ? (*A la bonne d'enfants.*) Asseyez-vous, asseyez-vous. (*Elle s'approche d'elle avec la tante Ernestine et avec Betta et lui dit montrant le bébé.*) Elle dort toujours ?

(*La bonne d'enfants s'assied. Fulvia et les autres femmes sont autour d'elle. Fulvia soulève le voile tout doucement et leur montre la petite fille endormie.*)

FULVIA. — La voilà.

BETTA. — Oh ! qu'elle est belle !

LA TANTE ERNESTINE. — Quel amour, comme elle dort !

BETTA. — Mais comme elle ressemble, oh ! (*A la tante Ernestine.*) Voyez, voyez comme elle ressemble à mademoiselle Livia, n'est-ce pas ?

LA TANTE ERNESTINE. — Oui, oui.

FULVIA, *à Silvio.* — Je te le disais bien.

BETTA. — Mais telle que.

LA TANTE ERNESTINE. — Telle que. Il me semble la voir. Je me la rappelle tout à fait ainsi.

BETTA. — Moi aussi, moi aussi.

FULVIA, *avec un sourire indéfinissable.* — Ah oui ! vous aussi. Moi non, bien sûr. Mais je vois bien que celle-ci lui ressemble.

SILVIO. — Et Livia, où est-elle ?

LA TANTE ERNESTINE. — Elle est là-haut, je l'ai fait avertir.

BETTA, *confuse.* — Oui, elle était ici tout à l'heure.

SILVIO. — Allez lui dire de descendre.

BETTA. — Mais je crois que...

FULVIA, *à Silvio.* — Laissez-la donc, si elle ne veut pas descendre.

SILVIO. — Mais non, tout de même.

FULVIA. — Elle n'est peut-être pas bien ?

BETTA. — Elle s'est enfermée dans sa chambre.

FULVIA. — Tu vois, nous la verrons demain.

SILVIO. — J'y vais, moi.

FULVIA. — Vas-y, mais ne la force pas à descendre si elle ne veut pas.

SILVIO. — Entendu. (*Il sort par la seconde porte de droite.*)

FULVIA, *à Betta.* — Betta, je vous en prie, conduisez à sa chambre la bonne d'enfants.

BETTA. — Tout de suite, Madame.

FULVIA, *à la bonne d'enfants qui se lève et passe à côté d'elle.* — Tout doucement, je vous en prie, ne me la réveillez pas.

BETTA. — N'ayez crainte. (*Elle sort avec la bonne d'enfants par la première porte de droite.*)

FULVIA, *embrassant la tante Ernestine.* — Ah ! tante Ernestine, tu as vu. Je suis heureuse.

LA TANTE ERNESTINE, *essayant de se dégager.* — Non, écoute, écoute.

FULVIA. — Qu'y a-t-il encore ?

LA TANTE ERNESTINE. — Un malheur !

FULVIA. — Il s'agit de Livia ? Laisse-la faire !

LA TANTE ERNESTINE. — Il y a quelqu'un qui est venu te chercher.

FULVIA. — Moi ? Qui donc ?

LA TANTE ERNESTINE. — Il m'a dit son nom, il est là, dans le jardin.

FULVIA. — Dans le jardin ? Mais qui est-ce à cette heure ?

LA TANTE ERNESTINE. — Il veut te parler.

FULVIA. — Il est là caché ?

LA TANTE ERNESTINE. — C'est un étranger, il ne voulait pas s'en aller, je lui ai promis de te le dire.

FULVIA. — Mais comment, mais quand ?

LA TANTE ERNESTINE. — Plus tard. Il était déjà venu il y a deux jours.

FULVIA, *tout bas.* — Serait-ce encore ce fou !

LA TANTE ERNESTINE. — Un fou, oui, il a l'air d'un fou. Il m'a dit que toi pour lui...

FULVIA. — Mauri ? Il t'a dit qu'il s'appelait Mauri ?

LA TANTE ERNESTINE. — Oui, il me semble.

FULVIA. — Qu'est-ce qu'il veut ?

LA TANTE ERNESTINE. — Il me semble qu'il a de mauvaises intentions.

FULVIA. — Contre moi ?

LA TANTE ERNESTINE. — Il dit que sans toi il ne peut pas vivre.

FULVIA. — Ça recommence. Tu lui as dit que je...

LA TANTE ERNESTINE. — Oui, oui, je lui ai parlé de la petite.

FULVIA. — Et alors ?

LA TANTE ERNESTINE. — Il dit que ça lui est égal.

FULVIA. — Il est fou. N'aie pas peur, tante Ernestine.

LA TANTE ERNESTINE. — Mais il est là tout près. Et si...

FULVIA. — Oui, en effet, s'il allait faire un esclandre, mais comment, comment est-il venu, comment a-t-il pu ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

LA TANTE ERNESTINE. — Mais je dois te dire que je n'y ai rien compris, il s'est même mis à parler de grillons, il a prêché. Mais j'ai surtout compris qu'il voulait en finir.

FULVIA. — Encore !

LA TANTE ERNESTINE. — Je lui ai dit de s'en aller, mais il a menacé... je lui ai dit...

FULVIA. — Attends un peu, je crains que Livia nous entende... Mais je veux rester calme... (*Avec joie.*) Tu sais que je la nourris.

(*Par la seconde porte de droite arrive Silvio.*)

FULVIA. — Ecoute, Silvio.

SILVIO. — Elle m'a dit qu'elle descend tout de suite.

FULVIA. — Livia ? Mais non. Il valait mieux qu'elle reste là-haut.

SILVIO. — Absolument pas. Elle doit descendre aussi par respect pour moi.

FULVIA. — Et tu l'as obligée ?

SILVIO. — Je ne peux supporter qu'elle continue ainsi. Elle ne voulait même pas m'ouvrir. Elle m'a enfin promis qu'elle descendrait.

FULVIA, *à la tante Ernestine.* — Essayez de l'empêcher, tante Ernestine.

SILVIO. — Mais pourquoi ?

FULVIA. — Parce que dans le jardin, tu sais, il y a ce Mauri.

SILVIO, *stupéfait.* — Ici ? Et comment ?

FULVIA. — Il paraît qu'il est ici depuis deux jours.

LA TANTE ERNESTINE. — Oui, oui, il était venu la demander.

SILVIO, *très agité.* — Et il a parlé avec Livia ?

LA TANTE ERNESTINE. — Non, non, avec moi.

SILVIO. — Et que veut-il ?

FULVIA. — Mais comme d'habitude, sa folie.

SILVIO. — Encore ! Mais comment a-t-il découvert ici ?

FULVIA. — Que veux-tu que je te dise ? Vas-y, tâche de le faire partir avant que Livia descende. (*Silvio se dirige vers la véranda.*)

LA TANTE ERNESTINE. — Non, il ne faut pas y aller seul.

SILVIO. — Mais laissez-moi passer.

LA TANTE ERNESTINE. — Mais, écoutez-moi, il vaudrait mieux lui envoyer Giovanni.

FULVIA, *irritée.* — Mais non, tante, il faut qu'il soit seul, vous me faites peur.

LA TANTE ERNESTINE. — Je l'ai vu dans un tel état!

FULVIA. — Mais alors j'y vais, moi.

LA TANTE ERNESTINE. — Non, toi, non. (*Elle rentre par la deuxième porte à droite.*)

FULVIA, *tout de suite à Betta.* — Où est Giovanni ?

BETTA. — Mais je n'en sais rien, moi, il doit être dans la maisonnette au jardin.

LA TANTE ERNESTINE. — Ah ! bien, bien, il est peut-être descendu.

BETTA. — Je ne sais pas, Madame, si je dois obéir à l'ordre que m'a donné Mademoiselle.

FULVIA. — Quel ordre ?

BETTA. — Elle voudrait que l'automobile...

LA TANTE ERNESTINE. — J'ai compris, elle veut s'en aller ? Et où ?

BETTA. — Il paraît qu'elle est déjà prête.

FULVIA. — Pour s'en aller ? Mais elle le fait exprès, ce soir, dès mon retour.

LA TANTE ERNESTINE. — Non, ma chérie, depuis longtemps. Il y a très longtemps qu'elle en a envie. (*Elle regarde Betta frémissante.*)

BETTA. — Vous voulez me parler, Mademoiselle ?

LA TANTE ERNESTINE. — Oui, c'est bien à vous, avec Monsieur le Curé je ne sais quelle conspiration vous faites ?

FULVIA. — Mais elle veut s'en aller ? Pourquoi ?

BETTA. — Moi, je ne sais pas ; moi, je reçois les ordres.

FULVIA. — Que vient faire ici le curé ?

LA TANTE ERNESTINE. — Oui, vous êtes sortie aujourd'hui pendant plus de quatre heures, ne dites pas non.

FULVIA, *indignée et ne voulant plus se défendre d'une injustice aussi claire et aussi dure.* — Et, après tout, qu'elle s'arrange avec son père, moi je m'en vais chez ma petite fille.

(*Elle se dirige vers la première porte de droite au moment où, par la seconde, apparaît Livia prête pour le départ.*)

FULVIA, *s'arrêtant.* — Mais, que se passe-t-il ? Quelles sont ces folies, Livia ?

LIVIA. — Où est mon père ?

FULVIA. — Tu veux t'en aller ? Où veux-tu t'en aller ?

LIVIA. — Moi, je le sais.

FULVIA. — Mais, tu parles sérieusement ? A cette heure-ci ? Mais enfin pourquoi? Sans aucune raison?

LIVIA. — Je la connais, moi, la raison et vous aussi vous devriez la connaître.

FULVIA, *rappée par ce « vous », la regarde.* — Ah ! tu me dis « vous » maintenant, pour me faire accueil sans doute. Mais, enfin, qu'est-il arrivé ? Quelle est cette raison que je devrais connaître ?

LIVIA. — Je veux parler avec mon père, où est-il ?

FULVIA. — Mais tu t'imagines que ton père te laissera partir ?

LIVIA. — Mais il n'a plus aucun droit mon père à me garder ici auprès de vous.

FULVIA. — Tu veux dire auprès de moi ?

LIVIA. — Je dis auprès de vous.

FULVIA, *la regarde de nouveau et se retient.* — Ça va bien, dis ce que tu veux. Mais pourquoi penses-tu que ton père...

LIVIA. — Nous verrons cela avec lui.

FULVIA. — Oh ! enfin, fais ce que tu voudras, moi je suis fatiguée. Tu n'as même pas vu avec qui je suis revenue. (*Elle fait le geste de s'en aller.*)

LIVIA. — Vous pouvez aller, tant mieux, il y aura celle-là pour vous tous ici.

FULVIA, *avec un éclair d'espérance que la décision de Livia ait été prise par jalousie pour la petite sœur.* — Ah ! c'est pour cela ? Non, Livia, tu ne peux pas savoir, ma fille, comme en venant ici j'ai désiré te mettre dans mon cœur, à côté de cette petite fille. (*Elle s'approche pour l'embrasser.*)

LIVIA, *dans un brusque geste de répulsion.* — Ah ! non, laissez-moi, merci bien, à côté de celle-là, moi je ne reste pas.

FULVIA, *faisant un effort surhumain pour se dominer, se blessant elle-même pour sauver de cette répulsion sa petite fille.* — Tu parles pour moi, n'est-ce pas, Livia ? Non pas pour ma petite fille ?

LIVIA. — Mais si je parle pour vous, c'est aussi pour elle.

FULVIA. — Non, ah ! non, parce que, quelles que soient les choses que tu penses de moi, que tu le veuilles ou non, c'est ta sœur.

LIVIA. — Quand elle le sera ! Pour l'instant elle ne l'est pas, ce n'est pas vrai.

FULVIA. — Comment, ce n'est pas vrai ?

LIVIA. — Ce n'est pas vrai parce que, vous, vous n'êtes pas la femme de mon père.

FULVIA. — Et alors qu'est-ce que je suis ?

LIVIA. — Vous le savez mieux que moi ce que vous êtes.

FULVIA, *de nouveau avec un éclair d'espérance.* — C'est pour cela que tu me méprises ? Mais si c'est pour cela, non, Livia, je ne sais ce que tu as pu penser ?

LIVIA. — Où est votre acte de mariage ?

FULVIA, *se tournant vers la tante Ernestine et tantôt vers Betta.* — Ah ! voilà le complot, vous avez fait des recherches. (*Elle montre Betta et Livia.*)

LIVIA. — Il n'existe pas, l'acte de mariage.

FULVIA, *dans un élan de fierté et coupant court.* — Il existe, tu as mal cherché, il existe.

LIVIA. — Il ne suffit pas de nier. Si vous vouliez nous dire où il est.

FULVIA. — Par pitié, Livia, ne me fais pas parler. Par pitié de toi-même autant que de moi ne me mets pas au défi, je t'en supplie, je suis vraiment fatiguée.

LIVIA. — Non, il n'y a pas besoin que vous parliez, ce que je sais me suffit.

FULVIA. — Qu'est-ce qui te suffit ?

LIVIA. — Mais cet éclaircissement.

FULVIA. — Lequel ?

LIVIA. — Mais, vous venez d'avouer que vous cachez quelque chose et que par pitié pour moi vous ne pouvez le dire.

FULVIA. — Mais non, je ne cache rien.

LIVIA. — Vous m'avez suppliée de ne pas vous faire dire des choses qui me regardent.

FULVIA. — Non, non, je n'ai pas dit cela.

LIVIA. — Et alors des choses qui vous regardent, vous ?

FULVIA. — Moi ? oui...

LIVIA. — Mais je l'imagine bien.

FULVIA. — Tu n'imagines rien du tout. Ce sont des choses que tu ne peux pas imaginer, et c'est bien mieux ainsi. Je te le dis, moi, c'est mieux. Laisse-moi tranquille.

LIVIA. — Vous allez être tout à fait tranquille, je m'en vais.

FULVIA. — Tu ne peux pas, Livia, tu ne dois pas. J'ai souffert le martyre ici pendant une année pour que tu restes auprès de ton père au moins, puisque tu ne veux pas rester auprès de moi... (*Livia la regarde méfiante ; tout de suite Fulvia alors change de ton.*) Tu ne peux pas, non, tu ne peux pas, ça va bien. Et moi je n'ai rien fait pour te forcer sinon te montrer toute l'affection d'une vraie mère jusqu'au jour où je m'en suis abstenue, parce que j'ai bien vu que tu ne pouvais pas répondre à cette affection et que tu en éprouvais plus d'ennui que de plaisir. Eh bien ! je ne veux rien, continue à me mépriser, va, mais je suis bien la femme légitime de ton père et ce n'est pas pour moi que je te le dis, c'est pour la petite fille qui dort là-bas, et que tu dois aimer même si tu ne m'aimes pas, moi, parce qu'elle est ta sœur, une petite fille comme toi et sans aucune différence, et il est bon que tu le saches dès maintenant ; sans aucune différence. Je ne pourrais pas admettre que tu imagines le contraire.

LIVIA. — Excepté pourtant que nous n'avons pas la même mère, vous m'accorderez cela ?

FULVIA, *perdant à ce moment tout contrôle d'elle-même.* — Eh bien ! tu te trompes.

LIVIA, *froide et plus que jamais ironique.* — Comment, je me trompe ? Nous ne sommes tout de même pas les filles de la même mère ?

FULVIA. — Mais qui crois-tu que je sois, moi, que penses-tu de moi ?

LIVIA. — Exactement les choses que vous estimez devoir cacher.

FULVIA. — Et tu voudrais les faire peser sur ma fille ? Ah non ! Ça non.

LIVIA. — Ma mère...

FULVIA. — Mais laisse-nous tranquilles avec ta mère, tu ne l'as pas connue.

LIVIA. — Je ne l'ai peut-être pas connue, mais je sais *qui* elle était, et je sais *qui* vous êtes.

FULVIA. — Qui suis-je ? (*Elle la saisit, la secoue au comble de la fureur.*) Qu'est-ce que tu peux en savoir ? Ah oui ! tu en es certaine et tu ne te l'enlèveras pas de la tête, et tu croiras que ma fille a comme mère une femme de mauvaise vie. Oui ? Et moi je te dis alors que toi aussi tu es la fille de cette femme de mauvaise vie.

LIVIA, *atterrée, horrifiée.* — Non, non.

FULVIA. — Oui, oui, l'une et l'autre, filles de la même mère. Et c'est moi qui suis ta mère, c'est moi, c'est moi, tu comprends maintenant ? On t'a fait croire que j'étais morte, ce n'est pas vrai. Me voilà, je suis ta mère et ce que je suis pour la petite fille, je le suis pour toi. Aucune différence. Ah ! enfin, je me suis libérée. Maintenant, je suis vivante.

(*Elle dira ces mots abandonnant Livia qui est tombée comme une morte dans les bras de son père accouru à tout ce bruit en même temps que Marco Mauri de la véranda.*)

SILVIO, *gardant Livia dans ses bras et la serrant contre lui.* — Mais tu l'as tuée ?

FULVIA. — Non, c'est ton imposture que j'ai tuée. Tu aurais voulu la faire peser sur ma petite fille ? Et qu'elle l'écrase elle aussi. Eh bien ! non, non.

SILVIO. — Mais, maintenant, tu ne peux plus rester ici.

FULVIA. — Mais je m'en vais, je m'en vais. Mais non plus comme autrefois. Ah ! non, pas comme autrefois maintenant. (*A Mauri.*) Ma petite fille, va par là (*Elle indique la première porte à droite.*) ma petite fille.

SILVIO, *essayant de secouer sa fille toujours évanouie.* — Livia, Livia !

FULVIA, *qui se trouvera près de la première porte à droite, attendant frémissante que Mauri lui apporte la petite fille.* — Quelle Livia ? Je l'emporte avec moi, Livia, cette fois. Tu peux le lui dire quand elle se réveillera. Elle, oui, vivante, et toute à moi, avec moi vivante dans la vie, à l'aventure.

RIDEAU

COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT
ET LA CRITIQUE

Comme avant, mieux qu'avant est une des premières grandes pièces de Luigi Pirandello. Elle date de 1921 et elle fait partie de la trilogie qu'il avait consacrée à des visages féminins et qui comprenait également **Vêtir ceux qui sont nus** et **Comme tu me veux.**

Pourtant, à part quelques représentations dans une petite salle de la rue de la Croix-Nivert, il y a vingt-huit ans, la pièce n'avait jamais été jouée en spectacle régulier à Paris. Il y a là de quoi s'étonner, ainsi que le remarque Guy Verdot dans **Franc-Tireur :**

Etonnons-nous en chœur de la longue indifférence de nos metteurs en scène à l'égard de cette pièce de Pirandello. Quand on se précipitait sur de menues « tombées » de l'établi sicilien, comment ces trois actes ont-ils pu rester inouïs, sinon inédits ? Comment a-t-on pu laisser si longtemps à l'état d'imprimé cette version française de Marie-Anne Comnène qui avait pourtant de quoi tenter les réalisateurs les plus acharnés de « théâtralité » ?



« Aucune pièce de Pirandello n'est indifférente », écrit par ailleurs Jean-Jacques Gautier. De son côté, Jean Nepveu-Degas ajoute : « Félicitons le Théâtre de Paris d'avoir puisé dans l'œuvre de Pirandello : tout nous intéresse et nous touche de ce qui nous vient d'un tel maître. »

Et Jean Nepveu-Degas poursuit, dans **France-Observateur :**

Comme avant, mieux qu'avant *vaut aussi, à nos yeux, par cet art, si constant chez Pirandello, de créer une atmosphère, des circonstances de détail convaincantes, par ce don d'animer autour des protagonistes des figures secondaires dont aucune n'est sacrifiée, ni négligeable, et qui contribuent à enrichir d'un contrepoint comique, poétique ou pittoresque les thèmes essentiels de la pièce...*

Inépuisable Pirandello ! Et quel étonnant architecte de théâtre... Lors même que l'esprit se rebelle contre certains excès de son ingéniosité, comment le regard pourrait-il se défendre de suivre ce « mouvement qui déplace les lignes » ?



C'est un portrait de femme, avons-nous dit — celui de Fulvia — qui est au centre de **Comme avant, mieux qu'avant.** Gustave Joly, dans **L'Aurore**, se plaît à en dessiner les contours :

Si l'héroïne de Comme avant, mieux qu'avant, *adaptée par Mme Marie-Anne Comnène, ne pose point d'énigmes ni ne dresse d'embûches, distillant le doute et semant l'inquiétude, telle l'Inconnue de* Comme tu me veux, *elle n'en est pas moins attachante. Aussi bien par sa nature généreuse, sa franchise d'accent et son humour parfois féroce qu'elle exerce aux dépens de tous ; que par l'« aura » qui l'entoure, le goût du risque auquel elle est fidèle et le curieux dédoublement qu'elle subit, retranchée de soi, se regardant vivre dans l'imagination de celle qui lui dénie le droit d'être elle-même, Fulvia est, certes, une des mieux venues et des plus séduisantes créations de Pirandello.*



Et J.-B. Jeener, dans **Le Temps de Paris**, estime pour sa part :

Son héroïne mord à la vie même. Elle existe de cette vérité théâtrale dont Pirandello a le secret particulier. Elle vibre donc, et les thèmes dont la charge l'auteur ne sont plus que conviction.

★

Quant à Georges Lerminier, dans **Le Parisien Libéré**, il insiste sur les intentions humoristiques de l'auteur :

Je crois avoir senti une sorte d'humour à la fois féroce et tendre dans la manière dont Pirandello a composé cette « grille » psychologique. Il y paraît, par exemple, dans le rôle dévolu à une certaine tante Ernestine (jouée très drôlement par Marcelle Hainia), véritable marionnette de vaudeville, autant que dans celui de ce fou de Marco.



Il serait faux de prétendre que la pièce a été unanimement encensée. Robert Kemp nuance son jugement en disant : « Il se peut que **Comme avant, mieux qu'avant** soit une pièce pirandellienne plus qu'une pièce de Pirandello. » Et Jean-Jacques Gautier, dans **Le Figaro**, ne cache pas ses hésitations :

Drôle de drame où l'humour se mêle au tragique, l'inquiétant au bouffon. Comédie noire où l'ironie le dispute à la passion et à une certaine forme d'émotion, composition purement théâtrale où les scènes cocasses succèdent aux scènes violentes dans un perpétuel rebondissement. Ce n'est pas une des pièces les plus accomplies, une des plus riches du grand dramaturge sicilien, mais l'on y reconnaît ses thèmes et ses hantises, l'on y retrouve ses pièges, ses arguments, ses démons, sa manière, sa facture.

Bref, si elle était bien mise en scène...

Hélas ! elle ne l'est point.

★

Mais Etienne Sovel réplique dans **Paris-Presse**, en ce qui concerne la mise en scène :

Jean Negroni a mis en scène cette pièce difficile avec une netteté qui l'aide à passer la rampe. Et les interprètes font tous preuve de très grandes qualités dans des rôles à la fois pleins d'embûches et de satisfactions. Le meilleur est certainement Christian Alers, et s'il est le meilleur, c'est qu'il a joué sans tricher, sans retenue. Suzy Prim prouve ici qu'elle est toujours cette grande actrice au registre étonnamment étendu. Jean Martinelli est habile et Arlette Thomas se sert de son physique comme tremplin pour être pathétique. Marcelle Hainia, enfin, tire fort bien son épingle du jeu dans un rôle secondaire, mais essentiel, qui est à la fois un repos et une bonne machine de guerre.



De même quand J.-B. Jeener affirme :

Il faut plaindre les acteurs de jouer dans d'aussi navrants décors. J'en appelle à ceux qui connaissent le lac de Côme !

Robert Kemp répond :

Mais les décors sont beaux : les hauteurs du lac de Côme, et son eau bleue, pensez donc ! La mise en scène est mieux que correcte. Elle est de Jean Negroni.



Par contre, l'interprétation de Christian Alers a rallié tous les suffrages. Jean-Jacques Gautier le reconnaît de bonne grâce :

Enfin j'ai cru découvrir un grand comédien. Plaise au ciel du théâtre que je ne me sois pas trompé et que l'acteur en cause n'en fasse jamais ni plus ni moins : qu'il ne charge pas, qu'il ne force point, qu'il n'ajoute aucun « truc » à ce qu'il a imaginé hier, et Christian Alers fera parler de lui en bonne part.

En attendant, il fut la révélation de la soirée.



Aussi, emprunterons-nous sa conclusion à Marc Blanquet, dans **France-Soir :**

Telle qu'elle est adaptée, montée, jouée, cette pièce mérite l'accueil qui lui fut fait hier et qu'elle connaîtra sans doute, du moins je le souhaite, durant de nombreuses soirées.

Le Festival de Paris *à Sarah-Bernhardt*
Le mime Marcel Marceau *à l'Ambigu*

Le Troisième Festival de Paris est commencé. C'est au Théâtre National de Belgique qu'est revenu l'honneur d'être le premier au rendez-vous des Théâtres du Monde. Cet honneur était d'autant plus périlleux que la troupe bruxelloise est la seule à jouer en français au cours d'une confrontation internationale qui doit durer plus de deux mois.

C'est avec une pièce de Michel de Ghelderode, *Barrabas*, que les comédiens de Bruxelles ont ouvert le feu.

Le théâtre de Ghelderode est un théâtre de révolte. Au sein d'un monde de cauchemar se convulsent des êtres effrénés, torturés par leurs passions et qui semblent sortis vivants du pinceau d'un Brueghel, d'un Bosh ou d'un Goya. *Barrabas*, qui date de 1929, est de cette veine-là, à laquelle se rattachent *La Balade du Grand Macabre, Escurial, Fastes d'enfer* et *La Farce des Ténébreux*.

Barrabas est une Passion, mais vue sous l'optique de ce brigand, de cet anarchiste avant la lettre, auquel le peuple de Jérusalem préféra faire grâce plutôt qu'à Jésus. Dès le début de la pièce, *Barrabas* crie sa révolte du fond de sa prison, qu'il partage avec les deux larrons et le Christ. Une fois libéré, Barrabas essaie de soulever le peuple contre ses exploiteurs, transposant à sa manière, c'est-à-dire brutalement, le message évangélique. Mais, pas davantage que Jésus, Barrabas n'est compris. Il meurt, poignardé dans le dos par un personnage abject, un pitre de foire qu'il a humilié. Il tombe en s'écriant : « Je meurs pour rien. » Et Marie, revenant du Calvaire avec Jean, trouve son cadavre et dit à l'apôtre : « Ferme-lui les yeux, Jean. C'est peut-être un chrétien... »

Le symbolisme de la pièce, qui pouvait paraître révolutionnaire en 1929, n'effarouche plus personne aujourd'hui. Trop de pièces ont voulu, ces derniers temps, réhabiliter Judas et autres damnés de l'histoire (Barrabas lui-même a fait l'objet d'un livre récent et fort remarquable de l'écrivain suédois Par Lagerkvist) pour que celle-ci puisse prêter à scandale. Elle n'en demeure pas moins une œuvre solide, riche de substance que la troupe du Théâtre National de Belgique a présentée avec toute la ferveur et la vigueur requises. La mise en scène de Jacques Huisman, en dépit d'un certain parti pris de modernisme (les gardes de Pilate sont habillés en SS) tant soit peu périmé, est intelligente et colorée. Quant à la distribution, elle est dominée par la personnalité puissante de Jean Nergal qui a su magistralement traduire le caractère ambigu de Barrabas, dominateur et pathétique, tout à la fois.

***

De son côté, entre deux tournées à travers le monde, le mime Marcel Marceau a voulu donner à Paris la primeur de son nouveau spectacle. Il faut reconnaître que sa réussite est complète. Marcel Marceau prouve ainsi que, désormais, il est capable de renouveler un genre que l'on pouvait croire limité et qu'il possède une troupe dont certains éléments sont dignes de continuer son œuvre.

Au reste, dans le programme présenté actuellement à l'Ambigu plusieurs pantomimes sont dues à des collaborateurs de Marcel Marceau, qui les interprètent eux-mêmes. « Histoire de chapeaux », par exemple, de Gilles Leger et Gilles Segal, raconte à l'aide de cinq chapeaux, deux têtes, quatre mains et un paravent, la savoureuse aventure d'un quidam aux prises avec des mauvais garçons et des gendarmes. D'autre part, Gilles Segal, seul, campe un désopilant pianiste qui a des ennuis avec son chef d'orchestre et son public. Il réussit ensuite à nous suggérer la lutte d'un fermier avec deux coqs rivaux. Tour à tour, fermier et oiseaux, son évocation muette est hallucinante.

Marcel Marceau réussit la même prouesse en incarnant, à lui tout seul, les différents personnages qui hantent un jardin public : enfants, vieillards, amoureux, statues, balayeurs et marchands de ballons ou de glaces. L'effet est prodigieux. Il est également, et simultanément, David et Goliath se livrant un combat inégal.

Il y a aussi les mimodrames, auxquels toute la compagnie participe. Si « Les patineurs » relèvent davantage du ballet que de la pantomime, « Le loup de Tsu-Ku-Mi » est un véritable drame pour lequel Jacques Noël a conçu d'étonnants décors et costumes et Jean Prodromides a écrit une musique évoquant les fabliaux du XIIIe siècle et les nô japonais.

Quant au mimodrame intitulé « Le Mont-de-Piété », il est, à travers son scénario humoristique, d'une poignante humanité. Les drames quotidiens qui ont pour cadre un Mont-de-Piété revivent, tragiques ou burlesques, pour finir dans un rêve.

La soirée s'achève par « Quatorze Juillet », qui se situe dans un bal populaire sur une place de Montmartre, un soir de fête nationale. Une intrigue se noue entre un marmiton et une jeune fille, tandis qu'un marin et un fort des Halles se livrent aux facéties rituelles. Le maire arrive pour prononcer son discours, sans cesse interrompu par un orchestre intempestif. Le feu d'artifice éclate, puis un orage disperse les danseurs. Le marmiton et l'inconnue se réfugient sous une charmille et font, en imagination, une promenade sentimentale à travers Paris. Lorsque le jour se lève l'intrigue est terminée...

Comme l'on voit, la pantomime n'est pas simplement le moyen de traduire des mots par des gestes, sinon l'art d'exprimer surtout des sentiments. Telle est l'ambition de Marcel Marceau et de ses compagnons. Ambition qu'ils réalisent magnifiquement.

L'ÉTAU

Pièce inédite en un acte de Luigi PIRANDELLO
Version française de Marie-Anne COMNÈNE

★

André FABBRI. — ANNA, domestique.
Mme GUILLIA. — L'avocat Antoine SERRE.

★

En province. De nos jours. Une salle de la maison Fabbri. Porte principale au fond. Porte latérale à gauche. Deux fenêtres à droite et à gauche.

Peu après le lever du rideau, Guilia, qui est près de la fenêtre du fond, le dos au public, regarde au dehors : elle fait un geste de surprise et rentre ; elle pose sur un guéridon la dentelle au crochet qu'elle avait à la main et va fermer la porte de gauche, vite, mais avec précaution, puis elle attend auprès de la porte d'entrée.

Entre Antonio Serre.

GUILIA, *lui jetant les bras autour du cou, très doucement, heureuse.* — Déjà ?

ANTONIO, *se défendant, troublé.* — Non, je t'en prie.

GUILIA. — Tu n'es pas seul ? Où as-tu laissé André ?

ANTONIO, *préoccupé.* — Je suis revenu cette nuit, avant lui.

GUILIA. — Pourquoi ?

ANTONIO, *irrité par cette question.* — Avec un prétexte. Vrai d'ailleurs. Je devais être ici pour affaire, ce matin.

GUILIA. — Tu ne m'en avais pas parlé. Tu aurais pu m'avertir.

(*Antonio la regarde et ne réponds pas.*)

Qu'est-il arrivé ?

ANTONIO, *à voix basse, mais expressive, presque avec rage.* — Je crains qu'André n'ait des soupçons.

GUILIA, *ahurie, épouvantée.* — André ? Comment le sais-tu ? Tu t'es trahi ?

ANTONIO. — Tous les deux, je crains.

GUILIA. — Ici ?

ANTONIO. — Oui. Quand je descendais, André était passé devant moi, tu te souviens, avec la valise. Tu nous éclairais de la porte. Et moi en passant... Dieu qu'on peut être stupide parfois !

GUILIA. — Il nous a vus ?

ANTONIO. — Il me semble qu'il s'est retourné en descendant.

GUILIA. — Mon Dieu ! Et tu es venu me le dire... Comme ça.

ANTONIO. — Tu ne t'es aperçue de rien ?

GUILIA. — Moi, de rien. Mais où est-il, André ? Où est-il ?

ANTONIO. — Dis-moi, est-ce que j'avais déjà commencé à descendre quand il t'a appelée ?

GUILIA. — Il m'a dit au revoir. C'est donc quand il a été sur le palier d'en bas qu'il s'est retourné !

ANTONIO. — Non, avant.

GUILIA. — Mais s'il nous avait vus...

ANTONIO. — Entrevus... tout au plus. Un éclair.

GUILIA. — Et il t'a laissé arriver le premier ? Est-ce possible ? Tu es bien sûr qu'il n'est pas parti ?

ANTONIO. — Sûr, archisûr. Jusqu'à onze heures il n'y a plus de train (*Il regarde sa montre.*) Il ne va pas tarder. En attendant dans cette incertitude..., nous voilà au bord de l'abîme... tous deux...

GUILIA. — Tais-toi... et sois calme par pitié. Dis-moi tout. Qu'a-t-il fait ? Je veux tout savoir.

ANTONIO. — Que veux-tu que je te dise ? Quand on est dans cet état, les mots les plus innocents paraissent des allusions ; le moindre regard, le moindre signe, le moindre changement de ton...

GUILIA. — Du calme, du calme.

ANTONIO. — Oui, du calme... C'est facile à dire. (*Silence bref... Il se remet un peu...*) Ici, tu te rappelles ? Avant de partir nous discutions lui et moi de cette malheureuse affaire à traiter en ville. Il se passionnait...

GUILIA. — Oui. Eh bien ?

ANTONIO. — Dès que nous fûmes dehors, il n'en parla plus. Il s'en allait tête basse, troublé, les sourcils froncés. Il nous a surpris, me disais-je. Je tremblais. Puis tout à coup je l'entends qui me dit d'un air simple, naturel : « C'est triste, n'est-ce pas, de voyager la nuit..., de laisser le foyer, la nuit. »

GUILIA. — Il t'a dit cela ?

ANTONIO. — Oui. Il trouvait que c'était triste aussi pour ceux qui restaient. Puis cette phrase, j'en ai eu froid dans le dos : « Se dire adieu à la lumière d'une bougie, dans l'escalier... »

GUILIA. — Ah ! Mon Dieu, sur quel ton a-t-il dit cela ?

ANTONIO. — Du même ton : très naturel. On aurait dit qu'il le faisait exprès. Il m'a parlé des enfants qu'il avait laissés dans leurs petits lits, déjà endormis; mais pas avec cette affection simple et rassurante... et de toi.

GUILIA. — De moi ?

ANTONIO. — Oui, mais il me regardait.

GUILIA. — Que disait-il ?

ANTONIO. — Que tu adores tes enfants.

GUILIA. — C'est tout.

Ce texte paraîtra dans le prochain Tome du Théâtre complet de Pirandello (Editions Gallimard)

ANTONIO. — Dans le train il me reparla de l'affaire à résoudre. Il me demanda si je connaissais l'avocat Gorri. Il tenait surtout à savoir s'il était marié ! (*Il riait.*) Là vraiment je ne voyais pas le rapport... ou bien c'était moi qui...

GUILIA, *très vite.* — Tais-toi.

ANNA, *se présentant à la porte du fond.* — Pardon, Madame. Faut-il que j'aille chercher les enfants ?

GUILIA. — Oui..., mais attends un peu.

ANNA. — Monsieur revient aujourd'hui. Les voitures sont déjà parties pour la gare.

ANTONIO, *regardant sa montre.* — Oui, bientôt onze heures.

GUILIA. — Déjà ? (*A Anna.*) Attends encore un peu. Je te le dirai quand il faudra partir.

ANNA, *s'en allant.* — Bien, Madame. En attendant je finis de mettre le couvert.

ANTONIO. — Il va être là tout de suite.

GUILIA. — Et tu ne sais rien me dire. Tu n'as su t'assurer de rien.

ANTONIO. — Comme c'était simple ! Je t'assure que, s'il se doute vraiment de quelque chose, il joue la comédie à merveille.

GUILIA. — Lui si violent ?

ANTONIO. — Et pourtant ! Que ma méfiance m'ait jusqu'à un certain point rendu stupide, c'est possible. Souvent à travers certains mots il m'avait semblé comprendre..., puis, quelques instants après, je me ravisais, je me disais : « C'est la peur. » Je l'ai bien étudié, bien observé ; j'épiais ses moindres gestes et la façon dont il me parlait, dont il me regardait. Tu sais qu'il n'est pas très bavard..., et pourtant, pendant ces trois jours..., si tu l'avais entendu ! Souvent aussi il s'enfermait dans un silence sombre..., inquiet..., mais il en sortait chaque fois pour reprendre le fil du fameux litige. Je me disais : Est-il inquiet de cette affaire ou d'autre chose ? Peut-être parle-t-il de l'affaire pour me cacher son vrai tourment. Une fois, il m'avait semblé qu'il hésitait à me serrer la main..., il s'était bien aperçu que je la lui tendais ! Il fit semblant d'être distrait : c'était singulier, le lendemain de notre départ. Il fit deux pas, et puis me rappela. Il a regretté, me dis-je. Et il me dit en effet : « Oh ! pardon, j'oubliais de te dire bonjour. — Ça n'a pas d'importance. » Il me reparlait de toi, de la maison, mais sans intention apparente... comme ça. Il me semblait cependant qu'il évitait de me regarder à ces moments-là. Souvent il répétait trois ou quatre fois certaines phrases qui n'avaient pas le sens commun, comme s'il pensait à autre chose en les disant... et pendant qu'il parlait ainsi de choses incohérentes, il trouvait moyen d'entrer brusquement dans une tout autre conversation pour me parler de toi, des enfants et il me posait des questions préméditées, sans doute. Il espérait peut-être me surprendre ? Il riait, mais avec une joie mauvaise dans le regard...

GUILIA. — Et toi ?

ANTONIO. — Oh ! j'étais toujours sur mes gardes.

GUILIA. — Il a dû sentir ta méfiance.

ANTONIO. — Puisqu'il avait déjà des soupçons.

GUILIA. — Cela a dû confirmer ses soupçons. Et c'est tout ?

ANTONIO. — Oui... la première nuit à l'hôtel — il a voulu que nous prenions une seule chambre à deux lits —, nous étions couchés depuis longtemps ; il s'aperçut que je ne dormais pas, ou plutôt il ne s'en aperçut pas puisque nous étions dans l'obscurité : il supposa que je ne dormais pas. Et remarque que je ne bougeais pas, j'étais là dans la nuit, dans la même chambre que lui, avec la terreur qu'il sût tout ; j'avais les yeux écarquillés en attente... pour me défendre au besoin... quand j'entends dans le silence ces mots : « Tu ne dors pas. »

GUILIA. — Et toi ?

ANTONIO. — Rien. Je faisais semblant de dormir. Peu après il répéta : « Tu ne dors pas ? » Alors je lui demandai : « Tu m'as parlé ? » et lui : « Oui, je voulais savoir si tu dormais. » Mais ce n'était pas une question qu'il me posait. En disant « Tu ne dors pas », il prononçait cette phrase avec la certitude que je ne dormais pas ; que je ne pouvais pas dormir, tu comprends.

GUILIA. — Et c'est tout ?

ANTONIO. — C'est tout. Je n'ai pas fermé l'œil pendant deux nuits.

GUILIA. — Et avec toi, toujours le même.

ANTONIO. — Oui toujours.

GUILIA. — Toutes ces hypocrisies... lui. S'il nous avait vraiment surpris ?...

ANTONIO. — Et pourtant il s'est retourné en descendant.

GUILIA. — Mais il ne s'est aperçu de rien ! C'est impossible ?

ANTONIO. — Dans le doute...

GUILIA. — Même dans le doute, tu ne le connais pas ! Se dominer au point de ne rien laisser percer ! Qu'est-ce que tu sais au fond ? Rien. Même en admettant qu'il nous ait vus au moment où tu te penchais vers moi..., s'il lui était venu le moindre doute que c'était pour m'embrasser..., il serait remonté et tu imagines comme nous aurions été arrangés ! Non vraiment je t'assure..., ce n'est pas possible. Tu as eu peur, voilà tout ! André n'a aucun motif de se méfier de nous. Tu m'as toujours traitée devant lui très familièrement.

ANTONIO. — Oui, mais le soupçon peut naître brusquement. Et, à partir de ce moment, les moindres nuances à peine remarquées d'abord se colorent soudain, le moindre signe devient une preuve, le moindre doute une certitude : voilà ma crainte.

GUILIA. — Il faut être prudents !

ANTONIO. — Maintenant ? Je te l'ai toujours dit !

GUILIA. — Des reproches ?

ANTONIO. — Aucun reproche. Mais ne te l'ai-je pas dit mille fois ? Fais attention... et toi...

GUILIA. — Mais oui, mais oui.

ANTONIO. — Je ne vois pas le plaisir qu'il y a à se faire prendre ainsi pour rien, pour une imprudence stupide comme il y a trois jours. C'est toi qui...

GUILIA. — Oui, c'est toujours moi.

ANTONIO. — Si ce n'était pas pour toi.

GUILIA. — Oui la peur...

ANTONIO. — Mais tu trouves qu'il y a lieu de se réjouir toi et moi ? Surtout toi ? (*Silence. Il se promène par la chambre puis s'arrêtant.*) La peur ! Tu crois que je ne pense pas à toi ? La peur..., si tu penses ça... (*Silence. Il se remet à se promener.*) Nous avions trop confiance, voilà ! Et maintenant toutes nos imprudences, toutes nos folies me sautent aux yeux, et je me demande par quel miracle il ne nous a pas soupçonnés plus tôt. Pense donc ! Nous aimer ici, sous son toit, sous ses yeux presque, tirant parti de tout, de la moindre occasion, dès qu'il s'éloignait un peu ; mais même en sa

présence ici avec les gestes..., les regards. Fous que nous avons été !

GUILIA, *après un long silence.* — Tu me le reproches maintenant ? C'est juste. J'ai trompé un homme qui croyait plus à moi qu'à lui-même... Oui, c'est ma faute en effet..., surtout ma faute.

ANTONIO, *il la regarde, s'arrête, puis se remet à se promener.* — Ce n'est pas ce que je voulais dire.

GUILIA. — Mais oui, je le sais bien, moi. Et tu peux même ajouter qu'avec lui je m'étais sauvée de chez moi et que c'est moi qui l'ai poussé à me sauver parce que je l'aimais... et puis je l'ai trompé avec toi... Il est bien juste que tu me condamnes. (*Se rapprochant fièvreusement.*) Mais moi j'étais partie avec lui parce que je l'aimais et non pas pour trouver ici toute cette paix, toute cette aisance dans un nouveau foyer. J'avais déjà un foyer. Je ne serais pas partie avec lui... Mais lui, pour justifier devant le monde ce moment de folie, lui un homme si sérieux, si pondéré, ne pensait qu'à une chose, remédier à cette folie puisqu'elle était faite et réparer sans retard. Pour cela il fallait aller vite, se mettre au travail d'arrache-pied, me refaire un foyer riche, une somptueuse oisiveté ! Il a travaillé comme un fou, il n'a vraiment pensé qu'au travail et n'a pas désiré d'autre récompense de tant d'activité, de tant d'honnêteté que ma joie et aussi ma gratitude. Car j'aurais pu, en effet, tomber plus mal. C'était un galant homme, il voulait me redonner ma richesse d'autrefois et la doubler au besoin. Tout cela pour moi qui, chaque soir, l'attendait heureuse de son retour, impatiente. Il rentrait éreinté, mais content, de sa journée de travail et déjà préoccupé des besognes du lendemain. Eh bien, à la fin, je me suis fatiguée moi aussi d'avoir presque à contraindre cet homme à m'aimer, à répondre par force à mon amour... L'estime, la confiance, l'amitié d'un mari sont à certaines minutes des insultes à la nature. Tu en as profité toi qui viens maintenant me reprocher mon amour et ma trahison parce que le danger vient de t'apparaître et tu as peur, je le vois bien, tu as peur. Mais que crains-tu ? Tu n'as rien à perdre. Tandis que moi... (*Elle cache son visage dans ses mains.*)

ANTONIO, *après un silence.* — Tu veux que je sois calme... Mais si j'ai peur... c'est pour toi..., pour tes enfants.

GUILIA, *fière dans un cri.* — Je t'en prie, ne parle pas de me senfants. (*Eclatant en pleurs.*) Pauvres petits innocents.

ANTONIO. — Voilà que tu pleures, je m'en vais.

GUILIA. — En effet, oui, maintenant tu n'as plus rien à faire ici.

ANTONIO, *vivement, très grave.* — Tu es injuste. Je t'ai aimée comme tu m'as aimé, tu le sais bien. Je t'ai conseillé la prudence. Ai-je eu tort ? Pour toi beaucoup plus que pour moi. Oui, parce que moi, je n'ai rien à perdre, tu l'as dit toi-même. (*Un bref silence puis... soulignant chaque mot.*) Je ne t'ai jamais rien reproché. Je n'en ai pas le droit... (*Il passe une main sur ses yeux, puis changeant de ton et d'attitude.*) Voyons, courage, remets-toi. André ne sait rien ; tu le crois et c'est sûrement vrai. Moi aussi à la réflexion, je crois difficile qu'il ait pu se dominer à ce point. Il ne s'est sûrement aperçu de rien. Allons debout, courage. Rien n'est fini. Nous serons...

GUILIA. — Non, ce n'est plus possible. Comment voudrais-tu maintenant. Non, non, il vaut mieux en finir.

ANTONIO. — Comme tu voudras.

GUILIA. — C'est là tout ton amour.

ANTONIO. — Veux-tu me rendre fou ?

GUILIA. — Non, il vaut vraiment mieux en finir et tout de suite. Quelles que soient les choses qui arriveront. Entre nous tout est terminé. Et peut-être vaudrait-il mieux tout lui dire.

ANTONIO. — Tu es folle ?

GUILIA. — Oui, oui, mieux. Quelle va être ma vie désormais. Tu l'imagines. Je n'ai plus droit d'aimer personne. Même pas mes enfants. Si je me penche sur eux pour les embrasser, il me semblera que l'ombre de ma faute souille leurs fronts immaculés ! Non, il me tirerait d'embarras. Et moi, je le ferais, s'il ne le faisait pas.

ANTONIO. — Tu perds le sens.

GUILIA. — C'est sérieux. Je l'ai toujours dit. C'est trop... trop. Il ne me reste plus rien. (*Faisant un effort pour se remettre.*) Ah ! va-t'en maintenant. Qu'il ne te trouve pas ici.

ANTONIO. — Je dois vraiment m'en aller ? Te laisser. J'étais venu exprès. Ne vaudrait-il pas mieux... ?

GUILIA. — Non, il ne faut pas qu'il te trouve ici. Reviens après : quand il sera là. C'est nécessaire. Reviens vite et sois calme, indifférent, non pas comme tu l'es en ce moment... Parle-moi devant lui, adresse-toi souvent à moi. Je tâcherai de t'aider.

ANTONIO. — Mais oui.

GUILIA. — Vite... et si jamais...

ANTONIO. — Si jamais ?...

GUILIA. — Non rien... désormais...

ANTONIO. — Quoi donc ?

GUILIA. — Rien... je te dis au revoir.

ANTONIO. — Guilia !

GUILIA. — Va...

ANTONIO. — A tout à l'heure ! (*Antonio sort par la grande porte.*)

(*Guilia, au milieu de la pièce, les yeux fixés farouchement sur une pensée cruelle ; elle lève la tête avec un soupir de lassitude désolée, elle presse fort ses mains contre son visage ; mais elle n'arrive pas à chasser la pensée dominante ; elle va et vient, inquiète, s'arrête devant une psyché posée au fond de la pièce à côté de la porte d'entrée, est distraite par l'image dans la glace et s'en éloigne ; elle vient s'asseoir à côté du bureau, à droite sur le devant de la scène, et s'y appuie la tête entre ses bras, elle demeure un instant dans cette attitude et murmure :* « S'il était remonté sous un prétexte quelconque... Il m'aurait trouvée là en train de regarder... quoi. S'il n'avait pas eu peur..., il a si peur ! »

(*Elle secoue la tête avec un geste de mépris et de nausée — encore un arrêt —, elle se lève, va et vient encore dans la pièce, revient auprès du bureau, indécise... puis brusquement appuie deux fois sur la sonnerie.*)

ANNA, *entrant par la grande porte.* — Madame a sonné ?

GUILIA, *encore soucieuse.* — Oui, il faut que tout soit prêt. Je t'en prie, Anna.

ANNA. — Tout est prêt, Madame.

GUILIA, *après un silence.* — La table ?

ANNA. — J'ai mis le couvert.

GUILIA. — La chambre de Monsieur.

ANNA. — Tout est en ordre.

GUILIA. — Eh bien, va chercher les enfants.

ANNA. — J'y vais. (*Elle va sortir.*)

GUILIA. — Anna.

ANNA. — Madame ?

GUILIA, *indécise, puis après avoir un peu réfléchi.* — Laisse-les encore un peu. Tu iras quand Monsieur sera arrivé.

ANNA. — C'est peut-être mieux. Monsieur va être là d'une minute à l'autre. Si Madame veut que je descende pour attendre les voitures et monter les valises.

GUILIA. — Non, attends...

ANNA. — Ils sont si heureux, les enfants, que leur papa revienne. Il leur a promis des cadeaux : Pour Charlot un petit cheval grand comme ça... Mais Nino le veut pour lui. Ils se disputaient ce matin en allant chez leur grand-mère. « Papa me préfère à toi, disait Charlot. « Bien, mais moi, c'est maman qui me préfère », répondait Nino.

GUILIA. — Chéri !

ANNA. — Ils balbutient encore... que déjà.

GUILIA. — Va les chercher.

ANNA, *écoutant.* — Voilà les voitures, Madame. (*Elle se met à la fenêtre.*) Elles sont là ! je descends vite.

GUILIA. — Oui... Oui, va...

(*Anna sort. Guilia en proie à une grande inquiétude va et vient par la pièce, s'arrête, tend l'oreille, s'approche du bureau, prend machinalement son crochet à la main et dit.*)

Je le saurai tout de suite. (*Elle tend de nouveau l'oreille, puis elle se remet à crocheter fièvreusement, mais presque sans le savoir, elle s'arrête de nouveau... écoute.*)

ANNA, *de l'intérieur.* — Voilà Monsieur ! (*Elle entre avec une valise qu'elle pose sur une chaise à côté de la porte d'entrée*). Monsieur !

(*Guilia se lève avec son travail à la main, très calme en apparence et va vers la porte. André entre.*)

GUILIA, *lui tendant la main.* — Je t'attendais. (*A Anna.*) Va chercher les enfants.

ANNA, *hésitante.* — Monsieur a dit non.

ANDRÉ. — Ils sont chez ma mère. Laisse-les encore un peu. Je veux d'abord défaire ma valise. Ils trouveront leurs petits cadeaux.

GUILIA. — Comme tu voudras.

(*Anna sort.*)

ANDRÉ. — Je suis si fatigué. J'ai mal à la tête.

GUILIA. — Tu as peut-être laissé les fenêtres ouvertes dans le train ?

ANDRÉ. — Non, tout était fermé. Mais quel bruit. Je n'ai pu fermer l'œil.

GUILIA. — Il y avait beaucoup de monde ?

ANDRÉ. — Beaucoup.

GUILIA. — Mon coussinet de plume ?

ANDRÉ. — Oh ! il n'y est pas. J'ai dû le laisser dans le train. Sans aucun doute ! C'est dommage ! Qu'y faire ? N'y pensons plus. Tu as été bien ? Et les enfants ?

GUILIA, *reprenant son ouvrage.* — Tout va bien.

ANDRÉ. — Et tu m'as dit que tu m'attendais. Serre a dû t'annoncer mon arrivée.

GUILIA. — Oui, il sort d'ici. Tu ne m'as pas écrit une seule fois.

ANDRÉ. — C'est vrai... Mais pour trois jours. Serre est revenu hier soir ?...

GUILIA. — Oui, c'est ce qu'il m'a dit. Il va venir te voir.

ANDRÉ. — Il va venir ? Très bien. Tu as bien fait, tu sais, d'envoyer les enfants chez ma mère. Elle y tient beaucoup. Tu n'y as pas été, toi ?

GUILIA. — Non, tu sais que je n'y vais guère qu'avec toi.

ANDRÉ. — Oui, mais désormais...

GUILIA, *pour changer de conversation.* — Et ton affaire ?

ANDRÉ. — Serre ne t'en a pas parlé ?

GUILIA. — Oui, il m'en a touché un mot... Mais il est resté si peu.

ANDRÉ. — Oh ! l'affaire est en bonne voie. Mais notre Antoine m'a planté là. Tu sais que l'avocat Gorri m'a parlé de lui. Il l'a couvert de fleurs. Il est certain qu'il est plein de talent, ce garçon. Il a mené l'affaire... on ne pouvait mieux... Ah ! oui vraiment... (*Il s'interrompt et reprend sur un autre ton.*) Si tout se déroule comme je le voudrais, devine à quoi je pense ? En vitesse je liquiderais tout ici et hop ! adieu ! Je ne veux plus de casse-tête, plus de travail. On fait les paquets et on s'en va en ville. Qu'en dis-tu ? Nous nous installerions en ville.

GUILIA. — En ville ? Tiens !

ANDRÉ. — Ça te déplairait ?

GUILIA. — Non.

ANDRÉ. — En ville, en ville. Je veux aussi faire un peu la vie du Monsieur maintenant. Me la passer bonne.

GUILIA. — Comment as-tu pris cette décision ?

ANDRÉ. — Ce n'est pas encore une décision. Si j'arrive à mes fins... En tout cas je ne resterai pas ici. J'en ai assez ! Après tout ce qu'on m'a fait ! Et puis pour toi aussi !

GUILIA. — Oh ! moi, tu sais, n'importe où.

ANDRÉ. — Tout de même, tu aurais des distractions que la campagne ne saurait t'offrir. Tu en as besoin, toi aussi. Quand ce ne serait que l'air de la ville, le bruit. Et puis ici il y a ma mère, et toi avec elle...

GUILIA. — Ce n'est pas pour cela j'espère que tu veux t'en aller d'ici.

ANDRÉ. — Non, pas précisément.

GUILIA. — Tu sais bien que c'est elle, ta mère, qui n'a pas pour moi...

ANDRÉ. — Je le sais oui et ce serait en effet une raison de plus. Mais il y a d'autres raisons... (*Un silence.*) Tu sais en ville j'ai rencontré deux fois tes frères et les deux fois...

GUILIA. — Qu'ont-ils fait ?

ANDRÉ. — Rien. Que peuvent-ils faire ? Il ne manquerait plus qu'ils fassent quelque chose. Mais ils ont fait semblant de ne pas me connaître. (*Chantonnant.*) C'est inutile, ils ne peuvent pas l'avaler ! Quel orgueil ! Et maintenant c'est de la rage. Oui, parce que maintenant je ne suis plus le décavé d'autrefois. Ils ont été privés de la joie qu'ils auraient eue à te voir désespérée d'avoir quitté leur maison. Ils ne peuvent pas s'y faire. Et moi, je m'en vais à la ville pour eux. Pour qu'ils soient heureux. Serre viendrait aussi bien volontiers, je crois. Que fait-il ici ?

Guilia. — Ses affaires.

André. — Oui. Les vraies affaires ne se traitent qu'à la ville. Il n'y a personne ici, un troupeau d'imbéciles. Si nous partons... A propos il faudrait voir à le récompenser. Je lui ai rendu quelques services. Mais ça ne compte pas.

Guilia. — Ça compte peut-être pour lui.

André. — Pas du tout ! Les affaires sont les affaires, les petits services n'ont aucune importance. L'amitié ne s'achète pas. Si tu savais les bonnes raisons qu'il a su trouver pour soutenir mon point de vue. Assez justes, je crois d'ailleurs ; car ici on va jusqu'à me dénier le mérite d'avoir fait du bien au village... Mais la gratitude ! Je ne dis pas que je l'aie enrichi, je pourrais le dire. Mais le mérite de l'avoir assaini, de l'avoir débarrassé de la pestilentielle malaria... même pas ça !

Guilia. — Ils ne comprennent rien.

André. — C'est toujours ainsi. Quand il s'agit d'avoir de la gratitude, on ne comprend plus. Ils m'avaient cédé une maremme, tu sais comment c'était ici quand nous y sommes venus. Elle ne produisait qu'un peu d'ivraie acide dont les brebis elles-mêmes ne voulaient pas. J'y ai risqué toute ma fortune, c'est-à-dire la tienne, pour assécher, pour bonifier ; j'en ai fait le champ le plus fertile de la contrée. L'échéance du bail arrive et non seulement ils me contestent les droits sur les bénéfices, mais encore l'honneur d'avoir ressuscité la commune. « Vous vous êtes enrichi ! » Merci. Qui a travaillé ? Il aurait même fallu s'appauvrir pour eux ! Allons-nous-en ! D'ailleurs l'argent était à toi.

Guilia. — Qu'est-ce que tu vas chercher !

André. — Parfaitement, il était à toi ! Et si je suis devenu riche, c'est grâce à toi.

Guilia. — Moi je n'ai pas travaillé !

André. — C'est vrai, j'ai travaillé et j'ai eu du courage. Du train je regardais. Tout le monde maintenant admire mon œuvre. Mais quand j'ai commencé on me traitait de fou. Un maremme ! Pour eux oui ! Pour moi c'est la Californie ! C'était mon idée fixe depuis l'enfance. Ici les gens crevaient comme des mouches à cause de la malaria. Il y avait justement le vieux Mantegna dans le train avec nous. Tu le connais ? Il a perdu deux filles. Il en parlait en pleurant. Sa femme aussi est morte de malaria.

Guilia, *crochetant toujours.* — Ils ne vivaient plus ensemble.

André. — Tu aurais voulu qu'ils vivent ensemble après que... (*Il rit.*) Mais il la pleurait plus que ses deux filles. Et tout le monde riait naturellement. Il est à moitié gâteux maintenant, le pauvre. Dans le village on se moquait de lui. Tu sais qu'il a reçu une raclée.

Guilia. — Vraiment ?

André. — Mais oui. Il y a longtemps ; c'est l'amant de sa femme qui lui donna quelques coups de bâton. Il nous le racontait lui-même avec points et virgules, tout tranquillement. Tu imagines nos rires. « Et mettez-vous un peu à ma place ! » criait-il. Puis se tournant vers M. Sportini (il y était aussi, tu sais, le type de l'octroi ?) « Ah ! Monsieur François, criait-il, vous seul ici pouvez me comprendre. » Qu'arriva-t-il ? Par chance il y avait avec nous un de ces jeunes gens à la dernière mode, tu sais très mondain... Tu ne m'écoutes pas ?

Guilia. — Mais oui... Je voulais te demander, André, de passer à table...

André. — C'est servi ? Dans une minute. Alors, écoute : ce jeune monsieur prend la parole : « Surprendre quelqu'un, dit-il, c'est de la préhistoire. Quel intérêt ? Ce monsieur-là s'est fait bâtonner. Toujours ce fameux petit voyage improvisé ; cette course manquée ; petites pratiques de vieux maris qui veulent faire croire qu'ils ont perdu l'indicateur du chemin de fer alors qu'ils ont simplement perdu la tête. Pas de *psy-cho-lo-gie !* Je m'explique : vous avez un soupçon et vous voulez la preuve. Il n'y a pas besoin d'agir. A quoi bon. C'est toujours ridicule. Déranger deux mortels qui sont l'un avec l'autre si heureux. »

Plein d'esprit, n'est-ce pas ?

« Si j'avais une femme, disait-il, ce qu'à Dieu ne plaise — et que j'aie quelque doute — il avait l'air de se moquer de Mantegna — moi, je ferais semblant de n'avoir rien remarqué. Je ne chercherais pas de preuves, je ne la dérangerais pas pour rien. Je m'arrangerais seulement — c'est le *fin du fin* — pour qu'elle même tout entière devienne une preuve vivante, la plus limpide des preuves, jusqu'au moment opportun... » C'est intéressant ! (*Il s'approche d'elle avec sa chaise.*) Tu entends ce qu'il disait. « Quand ce moment serait venu, je me tournerais vers ma femme, je la prierais de s'asseoir et puis, comme si de rien n'était, tout en parlant, je lui raconterais très doucement une petite histoire de ces amours... intéressantes, mais une histoire distinguée et qui tout en tournant autour de sa propre faute, en la serrant dans des anneaux de plus en plus fins jusqu'au moment où (*Il prend dans la corbeille à ouvrage de sa femme une glace à main qu'il lui présente.*) on lui met sous le nez une glace à main en lui demandant avec grâce : « Ma chère, pourquoi pâlissez-vous ? (*Il a un rire étrange.*) Ah ! Ah ! C'est très gracieux... « Vous voyez bien que je sais tout... »

Guilia, *écartant de la main le petit miroir en souriant légèrement et se levant, affectant l'indifférence.* — Bêtises !

André. — Je t'ai ennuyée, n'est-ce pas ? Tout cela ne t'intéresse pas ?

Guilia. — Que veux-tu que ça me fasse, la femme de Mantegna. (*Elle veut s'en aller.*)

André. — Et alors Serre ?...

(*Guilia se retourne à peine, très pâle et le regarde à la dérobée.*)

(*Se dominant, changeant de ton.*) Oui, je lui dirai : Ecoute, mon cher, avec toi, je ne sais vraiment comment faire..., sans manières, nous sommes alliés. Alors dis-moi ce que je dois te donner et je te le donnerai. Hein, qu'en penses-tu ?

Guilia. — Comme tu croiras.

André. — Seulement tu sais ? J'ai un peu peur qu'en lui parlant ainsi...

Guilia. — Qu'il refuse ?

André, *il se lève avec un soupir.* — La conscience, ma chère amie, a quelquefois des pudeurs singulières. Ayant volé mon honneur, il refusera peut-être mon argent.

Guilia. — Que dis-tu ?

André, *assombri, mais encore digne et riant presque.* — Ce n'est pas vrai ?

Guilia. — Tu es fou ?

André. — Ce n'est pas vrai. Tu vas le nier ?

Guilia. — Tu es fou ?

André. — Moi, je suis fou ? Ah ! ce n'est pas vrai ?

Guilia. — Tu crois me faire peur. Comment peux-tu me dire une chose pareille ? Qui te donne le droit de m'insulter ?

André, *la saisissant.* — Je t'insulte ? Mais tu trembles !

GUILIA. — Ce n'est pas vrai. Quelles preuves ?...

ANDRÉ. — Preuves ! Droit ! Je suis un imbécile, un fou ! Et toi une innocente, une victime. Mais, puisque j'ai vu, moi, moi-même, tu comprends ? Avec ces yeux-là, je me suis aperçu...

GUILIA. — Ce n'est pas vrai ! Tu es fou.

ANDRÉ. — Ah ! Oui ! Et stupide ? J'ai vu, je te dis, de mes yeux vu et tu as le courage de nier ? Impudente. Puisque tu as tremblé quand je te parlais, comme lui..., que j'ai torturé pendant trois jours ; il s'est sauvé à la fin, il n'en pouvait plus. Il est venu te le dire, n'est-ce pas ? Il est venu te le dire ? Je l'ai laissé me devancer. Pourquoi n'es-tu pas partie avec lui ? Allons, nie, nie encore si tu le peux !

GUILIA. — André... André...

ANDRÉ. — Tu vois..., tu ne peux plus nier.

GUILIA. — Par pitié !

ANDRÉ. — Pitié ?

GUILIA. — Tu peux me tuer..., faire de moi ce que tu voudras...

ANDRÉ, *la saisissant de nouveau, furibond.* — Tu le mériterais, infâme. Tu le mériterais, oui... Je ne sais ce qui me retient..., mais non, regarde. (*Il la laisse.*) Je ne veux pas me salir les mains à cause de mes enfants. Tu n'as même pas pensé à eux..., même pas à eux..., lâche... lâche. (*Il la ressaisit et la poussant violemment vers la porte de sortie.*) Dehors ! Dehors, tout de suite sors de chez moi !

GUILIA, *désespérée.* — Où veux-tu que j'aille ?

ANDRÉ. — Tu me le demandes ? Va chez ton amant ! Tu as abandonné tes frères pour venir avec moi. Si maintenant ils te ferment la porte au nez, ils ont raison. Va chez ton amant. Il te donnera tout. Vas-y avec ton argent. Tu ne voudrais pas que je puisse garder ton argent ? Il me salirait les mains maintenant. Je recommencerai tout pour mes enfants. Va-t'en.

GUILIA. — Tue-moi plutôt. Ne me parle pas ainsi. Je te demande pardon pour eux. Je te promets que je n'oserai plus te regarder en face... mais, pour eux...

ANDRÉ. — Non !

GUILIA. — Je serai ton esclave !

ANDRÉ. — Non !

GUILIA. — Je t'en supplie.

ANDRÉ. — Non, non, tu ne les verras plus.

GUILIA. — Fais de moi ce que tu voudras !

ANDRÉ. — Non !

GUILIA. — Ce sont mes enfants.

ANDRÉ. — Tu y penses un peu tard. Un peu trop tard.

GUILIA. — J'ai été folle.

ANDRÉ. — Moi aussi. J'ai été fou.

GUILIA. — J'ai été folle. Je le sais. Je n'accuse que moi. Mais ce fut un moment de folie, crois-moi. Je t'aimais, oui. Je me suis sentie abandonnée de toi. Je sais. J'étais partie avec toi... Tu vois donc que je t'aimais.

ANDRÉ. — Pour me trahir. Dis plutôt que tu es partie avec le premier homme rencontré. Tu serais partie aussi bien avec d'autres.

GUILIA. — Non ! Mais je ne veux pas me disculper.

ANDRÉ. — Alors va-t'en.

GUILIA. — Attends. Je ne sais plus que te dire. Je suis coupable envers toi, envers mes enfants... oui, oui c'est vrai..., mais puisque pour toi je ne peux plus rien faire, laisse au moins que pour mes enfants j'expie la faute que j'ai commise envers eux. Tu ne peux me refuser cela. Tu ne peux pas m'arracher à eux.

ANDRÉ. — Ah ! c'est moi qui t'arrache. Mais va-t'en. Tu veux que je perde mon temps à écouter tes doléances. Tu ne les verras plus.

GUILIA. — Non, non, André. Je te le demande pour la dernière fois, je t'en conjure, regarde. (*Elle s'agenouille devant lui.*)

ANDRÉ, *violent.* — Non, je t'ai dit non. Assez. Je ne veux plus t'entendre. Je ne veux plus te voir. Les enfants sont seulement mes enfants, ils resteront avec moi. Toi, va-t'en.

GUILIA. — Alors au moins tue-moi.

ANDRÉ, *haussant les épaules avec indifférence.* — Tu peux te tuer toi-même.

(*Guilia est comme écrasée par une condamnation ; elle baisse lentement la tête, ses yeux se remplissent de larmes, elle éclate en sanglots.*)

(*André se retourne, la regarde un moment, puis se tourne vers la fenêtre et regarde dehors.*)

GUILIA, *finissant peu à peu de pleurer..., se lève, très pâle et encore toute brisée de sanglots, elle s'approche de son mari.* — Alors écoute.

(*André se retourne et la regarde. Guilia éclate en pleurs de nouveau.*)

ANDRÉ, *lui tournant le dos.* — Des scènes !

GUILIA. — Non ! Ecoute. Si je ne dois plus les voir..., même pas une dernière fois..., maintenant je t'en supplie..., je t'en supplie.

ANDRÉ. — Non, non, je t'ai dit non.

GUILIA. — Une dernière fois. Le temps de les embrasser, de les serrer dans mes bras... et ce sera tout.

ANDRÉ. — Non !

GUILIA. — Ah ! comme tu es cruel ! Eh bien alors promets-moi au moins que, quand ils viendront et aussi après, plus tard, promets-moi qu'ils ne sauront jamais rien...

ANDRÉ, *avec une voix étrange, se tournant vers Guilia et l'invitant du geste.* — Viens, viens... par ici.

GUILIA, *hésitante, atterrée.* — Pourquoi ? (*Puis exultant.*) Ce sont eux ?

ANDRÉ, *la saisissant et la poussant pour qu'elle regarde dehors.* — Non, non, regarde là. Tu le vois ?

GUILIA, *s'accrochant à lui.* — André, André, par pitié !

ANDRÉ, *la repoussant vers la porte à droite.* — Va à côté. Pour qui te gênes-tu ?

GUILIA. — Je t'en conjure, André.

ANDRÉ. — Va, va. Tu as peur pour lui ?

GUILIA. — Non, c'est un lâche.

ANDRÉ. — Attends-le à côté. Il est comme toi.

GUILIA, *le dos à la porte.* — Non ! Non ! Adieu, André, Adieu ! (*Elle l'embrasse au visage vite et se précipite dans la pièce à côté en refermant la porte.*)

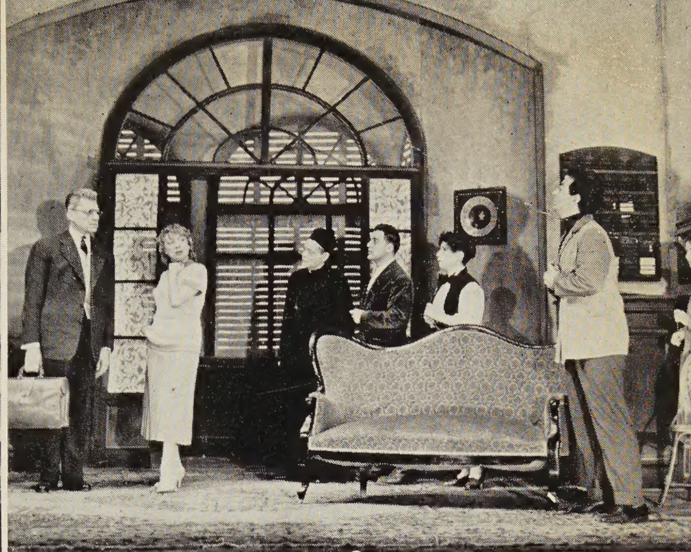
(*André reste perplexe, égaré, derrière la porte, les mains sur la figure.*)

(*Antonio Serra entre pendant ce temps : voyant André dans cet état il hésite un instant sur le seuil. On entend, venu de la pièce d'à côté, un coup de revolver. Antonio pousse un cri.*)

ANDRÉ, *se tournant brusquement.* — Tu l'as tuée !

RIDEAU





ULVIA (Suzy Prim) à Marco MAURI (Christian Alers) : « Vas vite; là-bas ma petite fille. »

Silvio GELLI (Jean Martinelli) : « Ah! Il est de nouveau ici. »

Quelques scènes de « COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT »

SPECTACLES DE PARIS

Photos BERNAND.



Le Théâtre National de Belgique a ouvert le feu du IIIe Festival de Paris avec *Barrabas*, de Michel de Ghelderode. Le bandit de l'Ecriture a été incarné avec beaucoup d'autorité et d'intensité par Jean NERGAL que l'on a appelé « le Pierre Brasseur belge ». *Sur notre photo :* Jean NERGAL et Arlette SCHREIBER



Marcel MARCEAU et sa Compagnie de mime se sont installés boulevard du Crime, à l'Ambigu, où flotte encore le souvenir des Funambules et de Gaspard Debureau. Voici le *14 Juillet*, de Marcel Marceau, avec Sabine LODS, Marie LANDES et Huguette MALLE

l'Avant-Scène

JOURNAL DU THEATRE

Directeur général : Robert CHANDEAU

DEUX PIECES PAR NUMERO

LA MAISON DE LA NUIT, de Thierry Maulnier (*épuisé*).
LES HUSSARDS, de P.-A. Bréal.
CRIME PARFAIT, de Frederik Knott, adaptation de Roger Féral (*épuisé*).
LA REINE BLANCHE, de Barillet et Grédy.
L'ENGRENAGE, de Jean-Paul Sartre.
LA MATINEE D'UN HOMME DE LETTRES, de Tchekhov.
LES QUATRE VERITES, de Marcel Aymé (*épuisé*).
LA FABLE DU SECRET BIEN GARDE, d'Alejandro Casona (*épuisé*).
HAMLET DE TARASCON, de Jean Canolle (Prix Tristan-Bernard 1954).
L'HUITRE ET LA PERLE, de William Saroyan.
LE VOYAGEUR, de Maurice Druon.
ZAMORE et Théâtre dans une bouteille, de Georges Neveux.
LA MEUNIERE D'ARCOS, d'Alejandro Casona, adaptation d'André Camp.
UN HOMME JUDAS, de Claude-André Puget et Pierre Bost (*épuisé*).
UN FACHEUX ETAT D'ESPRIT, de Claude-André Puget.
YERMA, de Federico Garcia Lorca (*épuisé*).
PORTRAIT DE FAMILLE, de Paul Gilson et Nino Frank.
RESPONSABILITE LIMITEE, de Robert Hossein.
LE FANTOME, de Claude Santelli, d'après Plaute (*épuisé*).
LES TROIS SŒURS, de Tchekhov (*épuisé*).
LA BANDE A BONNOT, d'Henry-François Rey (*épuisé*).
IL EST IMPORTANT D'ETRE AIME, d'Oscar Wilde. Adaptation de Jean Anouilh et Claude Vincent (*épuisé*).
CECILE OU L'ECOLE DES PERES, de Jean Anouilh.
L'ECOLE DES VEUVES, de Jean Cocteau.
PRINTEMPS PERDUS, de Paul Vandenberghe. (*épuisé*).
LE PING-PONG, d'Arthur Adamov (*épuisé*).
UN CAS INTERESSANT, de Dino Buzzati, (adaptation française d'Albert Camus).
LA RAISON DES AUTRES, de Luigi Pirandello. Version française de Marie-Anne Comnène.
BELLAVITA, de Luigi Pirandello. Version française de Marie-Anne Comnène.
LA CONDITION HUMAINE, d'André Malraux. Adaptation théâtrale de Thierry Maulnier.
LA MOUETTE, de A.-P. Tchekhov. Adaptation de Georges et Ludmilla Pitoëff.
LA MORT DE MAXIMILIEN D'AUTRICHE, pièce inédite de Jacques Perret.
LA FLEUR A LA BOUCHE, de Luigi Pirandello.
LES FIANCES DE LA SEINE, de Morvan Lebesque.
A SON IMAGE, de Pierre Lescure.
LA DEMANDE EN MARIAGE, de A.-P. Tchekhov.
ELISABETH, LA FEMME SANS HOMME, d'André Josset.
LE MEDECIN DE CUCUGNAN, de Max Rouquette.
LES SORCIERES DE SALEM, d'Arhur Miller. Adaptation française de Marcel Aymé.
LIEN DE SANG, de Ramon del Valle Inclan. Version française de Jean Camp.
LE PAVILLON DES ENFANTS, de Jean Sarment.
LE COLLIER DE JADE, de Jean Sarment.
LA MANIERE FORTE, de Jacques Deval.
MATINEE DE SOLEIL, de Serafin et Joaquin Alvarez Quintero.
LE PRINCE D'EGYPTE, de Christofer Fry, adaptation de Thierry Maulnier et P. De Rothschild.
LES PETITES TETES, de Max Régnier, d'après un scénario d'André Gillois.
L'ETERNEL MARI, de Jacques Mauclair, d'après Dostoïewsky.
MONSIEUR ET MESDAMES KLUCK, de Germaine Lefrancq.
LE CHIEN DU JARDINIER, par Georges Neveux, d'après Lope de Vega.
SYSTEME DEUX, de Georges Neveux.
UNE LETTRE PERDUE, de Ion Luca Caragiale.
UN MONSIEUR QUI ATTEND, d'Emlyn Williams. Adaptation d'André Roussin.
JUDAS, de Marcel Pagnol, de l'Académie Française.
EST-IL BON ? EST-IL MECHANT ? de Diderot.
LE VEUF, de Carmontelle.
LE SEDUCTEUR, de Dieggo Fabbri, adaptation française de Michel Arnaud.
LA CORDE POUR TE PENDRE, de Frédéric Valmain, d'après Pierre Mac-Orlan.
CHARMANTE SOIREE, de Jacques Deval.
JULES, de P.-A. Bréal.
L'EVENTAIL DE LADY WINDERMERE, d'Oscar Wilde. Adaptation de Michelle Lahaye.
LE PARIA, de Strindberg.
L'OMBRE DU CAVALIER, d'Albert Husson.
HIVER, de Jean Tardieu.
COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT, de L. Pirandello.
ETAU, un acte inédit de Pirandello.

Envoi franco contre dix timbres à 15 francs par numéro

Dans notre numéro 131 :

A LA MONNAIE DU PAPE, comédie en 3 actes de Louis VELLE (Théâtre Gramont) et **LE VISITEUR**, d'Albert DUBEUX (Théâtre Daunou)

ABONNEMENT ANNUEL (23 numéros, 50 pièces)
France et Union Française (couverture cartonnée) . . . . **2.600 fr.**
Autres pays : l'équivalent de 3.200 francs français
réglables par chèque libellé dans la monnaie nationale
ENVOYEZ LE MONTANT DES ABONNEMENTS A :
L'AVANT-SCENE, 39, rue de Châteaudun, PARIS (IXe)
Téléphone : TRI. 88-78
par chèque, mandat ou C. C. P. PARIS 7353-00

POUR LA BELGIQUE, LE GRAND-DUCHE ET LE CONGO BELGE s'adresser à **M. H. VAN SCHENDEL**, 5, rue Brialmont, **BRUXELLES**
Abonnement : 390 francs belges — C. C. P. 2364-99

POUR LA SUISSE : **Roger HAEFELI**, 11, avenue Jolimont, **GENEVE**
Abonnement : 40 francs — C. C. P. 1.6390

POUR LE MAROC : **LE MEUR**, 7, cours Lyautey, Rabat
C. C. P. Maroc 374-32 Rabat

Tout changement d'adresse doit être accompagné d'une somme de quarante-cinq francs en timbres et d'une bande d'expédition

— Imprimerie Commerciale — 6, r. Gambetta, Le Mans. — 35.661

Prix : 150 francs

Le Directeur-Gérant : A. SOREL DE NEUFCHATEAU.